

GRATUIT - ISSN 2267-0785

Histomag

39-45

LA SECONDE GUERRE MONDIALE PAR DES PASSIONNES POUR DES PASSIONNES - NUMERO 96

LA ROUMANIE

dans la Seconde Guerre mondiale

Avec la participation de :

Alexandre Sanguedolce, Jean-Yves Goffi
Traian Sandu Grégory Haffringues,
Jean Cotrez, Prosper Vandenbroucke . . .

ISSN 2267-0785 0,00 €



9 772267 078009



N° 96

La Roumanie 1939/1945

Editorial :

Ce numéro sort avec un certain retard : le principe du bénévolat, s'il permet la diffusion d'une revue de qualité qui soit aussi gratuite, implique que les dates de publication ne soient pas toujours garanties, comme c'est le cas avec une revue payante, qui vit parce qu'elle est achetée par ses lecteurs et ses abonnés (et qui reçoit le plus souvent des aides publiques). L'équipe travaille déjà à un prochain numéro et se préoccupe avant tout de régler des problèmes d'édition électronique. Plusieurs solutions ont été suggérées et l'intendance devrait suivre.

En attendant, pour choisir le thème à traiter nous avons trouvé naturel de continuer notre tour d'Europe des pays en guerre et cette fois, l'équipe de l'Histomag a décidé de jeter l'ancre au bord de la mer Noire pour se consacrer à la Roumanie. Ce pays qui a vu sa surface plus que doubler à la fin de la Grande Guerre, membre de la Petite-Entente, ami de la France, a basculé dans le camp de l'Axe malgré son démembrement après le premier et le second partage de Vienne.

En introduction, Prosper Vandembroucke présente le portrait du maréchal Ion Antonescu, le *Conducător* (le guide) responsable du basculement de la Roumanie dans le camp de l'Axe.

Jean-Yves Goffi, notre spécialiste en uniformes dresse un tableau des différentes tenues portées par l'armée royale roumaine. À la fin de la guerre, après le revirement du roi Mihai et son engagement auprès de l'URSS, des Légionnaires de la Garde de Fer, emprisonnés en Allemagne avec leur chef Horia Sima seront libérés pour créer une nouvelle armée roumaine qui servira sous le signe de la SS, un sujet assez méconnu.

Engagée dans la lutte contre le bolchévisme, la Roumanie apportera son aide à Hitler et notamment livrera un siège interminable devant Odessa, ce sur quoi votre serviteur s'est penché. Durant ce siège, la marine roumaine a apporté son concours limité, n'étant pas en mesure d'affronter la flotte de la mer Noire. Notre spécialiste Vincent Dupont nous livre une scrupuleuse étude des navires de surface et des sous-marins roumains.

Puis suivent deux articles sur l'aviation roumaine. Le premier est un portrait de l'as Alexandru Serbanescu traité par Grégory Haffringues. Le second porte sur l'escadrille sanitaire appelée *escadrila alba* rappelant le dévouement de femmes-pilotes sous les cieux du front de l'Est.

Puis Albert Gilmet nous livre le témoignage de Vassili Grossman sur les massacres perpétrés à l'encontre des Juifs par l'armée allemande en URSS.

L'armée roumaine s'est rendue coupable comme l'armée allemande, de crimes contre les Juifs et notamment à Odessa. Frédéric Bailloeuil y consacre son article. Il nous explique ensuite la construction d'un char R-35 aux couleurs roumaines, char qui a combattu à Odessa au sein de la 1^{ère} division blindée.

Pour clore le dossier, Traian Sandu, professeur agrégé à l'Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle et auteur de nombreux ouvrages sur la Roumanie, nous montre comment le fascisme italien et le

nationalisme maurrassien ont influencé Corneliu Codreanu, fondateur de la Légion de l'Archange Michel.

Dans la deuxième partie, nous restons toujours sur le même secteur du front où Patrick Fleuridas, nous livre l'incroyable odyssee des U-Boot partis de Kiel pour rejoindre la mer Noire par voie terrestre.

A quelques jours du 75ème anniversaire du Jour-J, Jean Cotrez, notre spécialiste « béton » nous présente la batterie de la Pointe du Hoc. L'incontournable rubrique « Ceux qui restaurent » chère à Jean est consacrée aux frères Braeuer qui ont restauré le blockhaus de Batz-sur-Mer.

Enfin, nous reviendrons sur le livre d'Hugues Wenkin sur la chute du fort d'Eben Emael.

Je tiens à vous remercier pour votre soutien et à donner un grand coup de chapeau à toute l'équipe car elle se dévoue à chaque fois pour trouver des sujets novateurs, et je remercie également les différents contributeurs qui ont accepté de donner un peu de leur temps pour le travail titanesque d'élaboration d'articles, de correction et relecture.

Merci à vous toutes et tous.

A très bientôt.

Alexandre SANGUEDOLCE

Dossier la Roumanie en guerre :

1: La dictature au pouvoir : Antonescu	Page 3
2: Les uniformes des forces armées roumaines	Page 9
3: Les Waffen SS roumains	Page 12
4: Le siège d'Odessa	Page 15
5: La Marine militaire roumaine	Page 19
6: Șerbănescu Alexandru	Page 32
7: L'escadrila Albă, l'escadrille des femmes pilotes.....	Page 37
8: La collaboration Ukrainienne.....	Page 41
9: Les juifs et la Shoah en Roumanie.....	Page 44
10: Le char R 35 roumain.....	Page 52
11: Droite française, fascisme italien : influences croisées sur la Garde de Fer.....	Page 56
12: Constanta, base de la 30ème flottille de U-Boot.....	Page 69

Sommaire seconde partie :

13 : La pointe du Hoc	Page 75
14 : Ceux qui restaurent : le musée du grand blockhaus de Batz-sur-mer.....	Page 83
15 : Eben Emael	Page 88

1:LA DICTATURE AU POUVOIR 1940/1944

Par Prosper Vandenbroucke

Le conducator Ion Antonescu

Le 30 août 1940, en vertu d'un arbitrage allemand et italien, la Roumanie fut contrainte de céder le nord de la Transylvanie à la Hongrie. En septembre, la Roumanie céda le sud de la Dobroudja à la Bulgarie.

Des troubles éclatent à Bucarest et les Roumains sont consternés : sans qu'un seul coup de fusil n'ait été tiré, la Bessarabie, le Nord de la Boukovine et la moitié de la Transylvanie ont été perdus et on s'attend à la perte du Sud de la Dobroudja.

Le roi Karol II ne sait quelle décision prendre. Le conseil de la Couronne se réunit en permanence.

C'est alors qu'un général, né le 15 juin 1882 au sein d'une famille de la classe moyenne de Pitesti, se présente au château royal : il s'appelle Ion Antonescu.

Antonescu évoque l'état d'esprit qui règne au sein du peuple et des forces armées et force le roi à se contenter d'un rôle purement représentatif.

Karol II ne voit dès lors pas d'autre issue : sur l'heure, en ce 4 septembre 1940, il nomme Antonescu Premier Ministre. (Certaines sources précisent qu'Antonescu s'autoproclama lui-même). Après avoir reçu la promesse de pouvoir quitter le pays sain et sauf, le roi abdique et s'en va en exil au Portugal. Son successeur n'est autre que son fils Mikhaïl, qui cède au nouvel homme fort de la Roumanie bon nombre de ses prérogatives royales.

Le major Ion Antonescu, s'était distingué pendant la première guerre mondiale et après la Grande Guerre, par des coups de hussard, lutte victorieusement contre la république communiste des Conseils hongrois, ce qui lui vaut un avancement rapide. Sous le règne de Karol II, en 1933, il accède au poste de chef d'état-major. Antonescu se jette avec fougue dans sa nouvelle mission mais ses projets déplaisent au monarque.



Ion Antonescu sera décoré de la Croix de Fer (1939) de 2ème classe le 7 août 1941, puis de 1er classe le 21 août suivant . Croix de Chevalier de la Croix de fer en août 1941 en tant que maréchal de la Roumanie.

Sources iconographiques :

https://www.ushmm.org/wlc/fr/media_ph.p...diaId=1253

<http://www.almanachdegotha.org/id32.html>

http://www.timisoaraexpress.ro/document...-mea_13727

http://www.historia.ro/exclusiv_web/gen...geopolitic

<https://fr.wikipedia.org/wiki/Occupatio...tories.jpg>

Sources bibliographique via Internet :

<http://www.imdb.com/name/nm0031303/bio>

http://www.voxnr.com/cc/d_pays_est/EkEZ...fVqQ.shtml

<https://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=219>



Les pertes territoriales de la Roumanie entre 1939 et 1940. Bulgarie, Hongrie et URSS vont annexer d'importantes parties du pays.

Antonescu démissionne au bout d'un an. En 1937, il assume brièvement la charge de ministre de la défense. Ce poste de ministre n'est qu'une fausse promotion car le général n'est guère apprécié du souverain : il a des manières trop ouvertes, un style direct et surtout il mène une vie d'ascète. Pour les gens simples, Antonescu incarne le contraire diamétralement opposé à ce que représente à leurs yeux la caste dominante roumaine de Bucarest, francophile et aux mœurs dépravées, dont le symbole était le roi Ferdinand et plus tard Karol II.

Après cette parenthèse, le nouveau chef d'Etat se met énergiquement au travail. Un jour seulement après son entrée en fonction, les négociateurs roumains signent le Traité de Craiova qui sanctionne la rétrocession de la Dobroudja méridionale à la Bulgarie. En échange, les Roumains obtiennent ce qu'ils voulaient par ailleurs : que Berlin et Rome garantissent leurs nouvelles frontières.

Sur le plan de la politique intérieure, Antonescu innove également. Il appelle plusieurs représentants de la fameuse Garde de Fer dans

les cabinets ministériels. Le chef des gardistes roumains, Horia Sima, devient son représentant, son substitut, sans oublier qu'il édicte et avalise de nombreuses lois antisémites.

Le nouveau gouvernement demande à Berlin une aide substantielle pour réorganiser l'armée roumaine. Les Allemands ne se le font pas demander deux fois car ils songent surtout au pétrole de Ploesti. Le 15 septembre, le Général Kurt von Tippelskirch arrive à Bucarest. Peu après, Antonescu autorise le passage des troupes allemandes sur le sol roumain et des troupes composées d'instructeurs notamment suivent très rapidement, +/- 20.000 hommes.

Le calcul d'Antonescu est clair : il veut récupérer les régions perdues, en montrant une loyauté exemplaire à l'égard d'Adolf Hitler.

A la fin du mois d'octobre 1940, les Soviétiques occupent trois îles dans le delta du Danube, acte qui soude littéralement Bucarest à Berlin. La réponse à la provocation soviétique est simple : la Roumanie adhère de suite à l'Axe Berlin-Rome-Tokyo.

A la fin du mois de mai 1941, les troupes allemandes commencent à se déployer le long de la Moldava, où, dans le cadre d'une mobilisation cachée, stationnent déjà quinze divisions roumaines. Au début de l'Opération Barbarossa, 200.000 soldats de l'infanterie allemande se trouvent sur le sol roumain. Le 12 juin 1941, Antonescu rencontre Hitler. Celui-ci l'informe de l'imminence de la guerre à l'Est. Le Chancelier du Reich est séduit par ce général aux arguments clairs, aux discours sans fioritures inutiles et lui offre aussitôt le commandement de toutes les unités de l'aile droite du futur front de l'Est. Ce "Groupe d'armées Antonescu" comprend la 11ème Armée allemande et les 3ème et 4ème armées roumaines.

Le matin du 22 juin fatidique, Antonescu part immédiatement pour le front, dans un train spécial. Les Roumains étaient déjà en train de consolider des têtes de pont sur la rive orientale du Prouth. Le 26 juin, des appareils soviétiques bombardent Bucarest, la zone pétrolière de Ploesti et le port de Constanza sur la Mer Noire.

Le Conducator devint rapidement la terreur des états-majors. Il harangue ses troupes et veille à ce qu'elles soient parfaitement approvisionnées. Les soldats l'adorent, le Général vient leur rendre visite sous le feu de l'ennemi dans les tranchées les plus exposées du front. Au départ, le "Groupe d'armées Antonescu" avait reçu pour mission de protéger la Roumanie contre toute attaque soviétique vers le Danube, mais au bout d'une semaine, ce groupe d'armées s'élance à l'attaque avec succès car la Bessarabie et le Nord de la Boukovine redeviennent roumain. La population acclame les troupes roumaines libératrices. Le 6 août 1941, Antonescu est le premier étranger à recevoir la Croix allemande de Chevalier de la Croix de Fer ; deux semaines plus tard, le roi le nomme Maréchal de Roumanie. Après avoir atteint le fleuve-frontière qu'est le Dniestr, Antonescu renonce à ses fonctions de commandant de groupe d'armées et retourne à Bucarest. Beaucoup pensent qu'avec la reconquête de la Bessarabie, que Moscou avait obtenue en faisant pression sur la Roumanie, la guerre est finie. Le jeune roi Mihail déclare : "Nous devons rester sur le Dniestr. Entrer en Russie signifierait agir à l'encontre de la volonté du pays". Mais personne ne l'écoute.



Le jeune Roi Mihail (1921-2017) fils et successeur de Karol II, ne pourra s'opposer aux options guerrières décidées par Ion Antonescu contre l'URSS. En août 1944 il réussira à renverser les alliances et faire arrêter Antonescu. Cela ne sauvera pas la royauté de sa chute trois ans plus tard. Son sort est déjà fixé depuis la conférence de Moscou le 9 octobre 1944 au cours de laquelle les alliés abandonnent la Roumanie à Staline en échange de l'arrêt du soutien soviétique aux communistes grecs en lutte contre la Grande-Bretagne.

Dès mars 1945, sous la pression des troupes russes qui occupent le pays, il doit nommer un gouvernement prosoviétique. Le 30 décembre 1947, il est forcé à abdiquer par les communistes qui menacent de déclencher des émeutes, au profit d'une république populaire déclarée le jour-même. Déchu de sa nationalité, il devient citoyen danois et s'exile en Grande-Bretagne puis en Suisse.



Ion Antonescu n'hésite pas à venir sur le front afin de mieux suivre les opérations militaires au milieu de ses soldats.

Antonescu prend alors une décision qui sera lourde de conséquence : il croit aux vertus de la Blitzkrieg et fait marcher les troupes roumaines dans la région qui s'étend immédiatement au-delà de la rive orientale du Dniestr. Les Roumains l'annexent sous le nom de Transnistrie.

Lors de la prise d'Odessa, les difficultés surviennent : la ville ne capitule qu'au bout de deux mois et les Roumains ont dû faire appel à l'aide allemande. En décembre 1941, le Reich demande à ses alliés de participer plus activement à la consolidation du front oriental. Antonescu, sans broncher, renforce ses contingents, dans l'idée de récupérer bientôt le nord de la Transylvanie, devenu hongrois.

Vingt-six divisions de l'armée royale roumaine garnissent désormais le flanc sud du front de l'Est. Vers la fin de l'année 1942, la fortune des armes change de camp. Le 19 novembre 1942, les Soviétiques amorcent une grande offensive vers le Don, ce qui conduit à l'effondrement de la 3ème armée roumaine. En même temps,

l'Armée Rouge annihile la 4ème armée dans la steppe des Kalmuks.

Au début de l'année 1943, le Maréchal Antonescu est pris entre deux feux. Les pertes énormes en hommes font que le roi se met à douter de son Premier Ministre. Par ailleurs, lors d'une rencontre, Hitler le houspille cruellement. Dans une atmosphère de glace, où la conversation est menée debout, l'Allemand le rend responsable du désastre sur le Don et à Stalingrad. Au printemps, Antonescu envoie des négociateurs pour traiter avec les alliés occidentaux. A la mi-mai, ces négociations sont rompues parce que les conditions imposées par les Anglo-Américains sont trop dures.

Le voulant ou pas, Antonescu est contraint de poursuivre le combat dans le camp de l'Axe.

Neuf mois plus tard, les troupes soviétiques s'approchent des frontières roumaines.

Dans le royaume, on décrète la mobilisation générale. Le "Groupe d'Armées d'Ukraine méridionale", commandé par le Colonel-Général Hans Friessner compte à l'été 1944 un million de soldats.



Entrevue avec Hitler. A droite Ribbentrop, ministre des affaires étrangères. (www.mourningtheancient.com)



Les raffineries roumaines, indispensables au IIIème Reich, seront l'objet de plusieurs raids alliés qui vont fortement réduire puis annihiler la production d'hydrocarbures. Ci-dessus, bombardement sur Ploesti le 1er août 1943.

Le 20 août, les feux de l'enfer se déchaînent. Après une préparation d'artillerie qui a duré des heures, les blindés de Staline se taillent une brèche dans le front. Deux jours après, Antonescu se présente chez Friessner, qui lui annonce que l'effondrement menace et est imminent. Le roi, à son tour, passe à l'action, et ordonne au Prince Stirbey, chef de la délégation roumaine qui négocie au Caire, d'accepter les conditions draconiennes imposées par les Alliés pour un armistice.

Le souverain convoque Antonescu au palais l'après-midi du 23 août 1944 ; lors de l'audience, des officiers loyaux au roi s'emparent de la personne du Maréchal.

Le nouveau Premier Ministre est le Colonel-Général Constantin Sanatescu. A vingt-deux heures, à la fin de cette journée de tumultes, les Roumains entendent la voix de leur roi à la radio : "la dictature a pris fin et ainsi toute forme d'oppression".

Le gouvernement Sanatescu rompt le lendemain toutes les relations avec Berlin et déclare la guerre à l'Allemagne le 25 août.

Ion Antonescu et ses plus proches collaborateurs sont alors aux mains des roumains et ceux-ci livrent leurs prisonniers aux Soviétiques. Après deux ans d'emprisonnement en Union Soviétique, l'ancien Premier Ministre roumain revient à Bucarest. Un procès pour crimes de guerre s'organise et qui se termine par une sentence de mort conformément aux exigences soviétiques. Le verdict fut prononcé le 17 mai 1946.

Tôt le matin du 1 juillet 1946, on amena le Maréchal dans la cour de la prison militaire de Bucarest-Jilava. Ce furent les derniers instants de la vie d'Ion Antonescu.



Ci-dessus, exécution de Ion Antonescu le 1er juillet 1946 après un simulacre de procès.

2 : LES UNIFORMES DES FORCES ARMÉES ROUMAINES

Par Jean-Yves Goffi

CONTEXTE

La Première Guerre Mondiale

Entrée assez tard en guerre contre l'Autriche-Hongrie puis l'Allemagne (le 27 août 1916), la Roumanie a remporté initialement quelques succès militaires. Mais elle a vite connu une série de revers : le 6 décembre 1916, les Allemands entrent dans Bucarest. Aidés par des missions d'assistance militaires russes mais aussi françaises, serbes, italiennes, belges et britanniques, les Roumains se rétablissent et passent à l'offensive pendant l'été 1917. Cette offensive rencontre des succès réels mais la révolution soviétique de 1917, lui porte un coup d'arrêt, en privant les Roumains de leur puissant allié russe. À la fin de l'été 1917, le front se stabilise : se déroulent alors de longues et sanglantes batailles de position. La Roumanie signe un armistice séparé avec la Triplice en décembre 1917. Elle entre à nouveau en guerre aux côtés de l'Entente peu avant l'armistice. Elle sort nettement renforcée du conflit, malgré les lourdes pertes subies, grâce au rattachement de plusieurs régions à son territoire du début du conflit : c'est la Grande Roumanie, considérée dès le début par les Soviétiques comme un pion de l'impérialisme.

L'Entre-deux guerres

A l'issue de la Grande Guerre, la Roumanie initie avec le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (la future Yougoslavie) et la Tchécoslovaquie une alliance militaire, la Petite Entente, qui reçoit la caution de la France. Pour les Roumains, la finalité de cette alliance consiste essentiellement à se protéger de la Hongrie. mais le démantèlement de la Tchécoslovaquie après Munich y mettra un terme. Après l'effondrement de la France en juin 1940, la Roumanie se trouvera isolée face aux puissances de l'Axe.

C'est d'autant plus le cas que la Roumanie est alors un pays instable et divisé, dont la situation intérieure n'a cessé de se détériorer après la Grande Guerre. Après les réformes démocratiques et la réforme agraire du début des années 20, le pays va connaître une certaine stabilité au début du règne de Carol II.

Mais à la suite de la crise de 1929, les tensions au sein de la société roumaine ne cesseront de croître : tensions entre les minorités

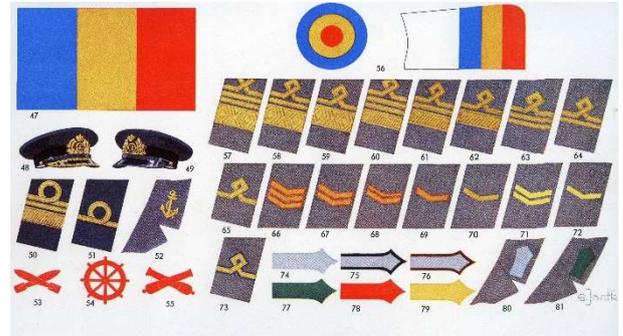
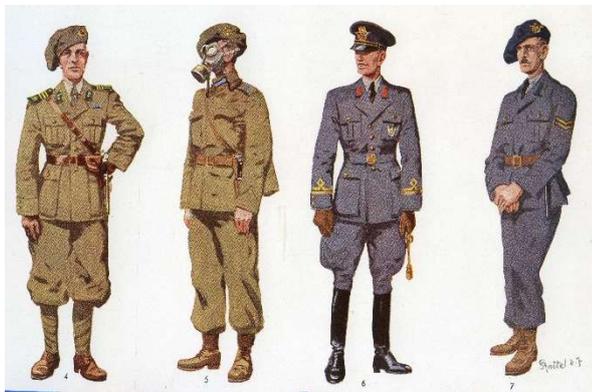
nationales de la nouvelle Grande Roumanie et les populations "traditionnellement" roumaines ; tensions entre les partisans de la royauté, plutôt favorables aux alliances traditionnelles et anglophiles, et entre les nationalistes radicaux de la Garde de Fer.

Le roi Carol II peine de plus en plus, face aux nationalistes partisans des dictatures, à maintenir une politique de neutralité envers l'Allemagne, même s'il s'est doté des pleins pouvoirs après l'Anschluss (Dictature carliste). Après la défaite française de 1940, le roi n'a pas d'autre choix que de se rapprocher de l'Allemagne nazie, d'autant qu'il estime son pays menacé également par l'Union Soviétique. Les Allemands arbitrent le conflit territorial entre la Hongrie et la Roumanie, séquelle du démembrement de l'Empire Austro-hongrois, de telle sorte que les Roumains perdent une partie significative des territoires acquis après la Grande Guerre. Le roi est renversé par un coup d'État fomenté par la Garde de Fer et le général Ion Antonescu. Le pays est alors soumis à une dictature fasciste (l'État National Légionnaire) et entrera en guerre du côté de l'Allemagne le 22 juin 1941.

UNIFORMES ET INSIGNES

On se propose d'exploiter une planche allemande datée de 1939. Réalisée conjointement par Knötel, Jankte et Sieg elle figure dans l'ouvrage « Die Soldaten Europas ». Elle montre de façon précise ce qu'étaient les uniformes roumains au tout début de la seconde guerre mondiale, tels que les Allemands, plutôt bien informés, se les représentaient. Les tenues manifestent une influence à la fois britannique (casquettes des officiers), française (béret des troupes de montagne) et italienne (insignes de grades des officiers d'aviation) ; bien entendu, des éléments typiques de l'histoire militaire de la Roumanie se rencontrent également : la casquette de campagne (Capela) à visière, les pattes de col à la couleur de l'arme ou du service .

La numérotation des illustrations de l'original a simplement été reprise.



1- *General-Locotenente* (Lieutenant-général). La planche suggère que cet officier général provient de l'infanterie. Il semble bien, en réalité, que la couleur rouge qu'il porte au col soit commune aux officiers généraux et aux fantassins.

2 - Caporal du régiment d'infanterie de la garde « Mihai Viteazul ». Mihai Viteazul (Michel le Brave) est un prince valaque qui a organisé une coalition militaire contre l'Empire ottoman à la fin du XVI^e siècle. C'est un héros national pour les Roumains.

3 - Soldat du deuxième régiment d'infanterie territoriale (Dorobanti).

4 - Capitaine des troupes de montagne.

5 - Soldat de l'artillerie anti-aérienne (les auteurs de la planche le rattachent à l'Armée de l'air).

6 - Lieutenant d'aviation (branche : bombardement). Il est à noter que le personnel de l'Armée de l'air porte des pattes de col indiquant la spécialité à laquelle il appartient.

7 - Adjudant-chef d'aviation (branche : chasse).

8 à 11 : boutons de l'uniforme (dans l'ordre : infanterie, cavalerie, artillerie, génie).

12 - Casquette d'un officier supérieur d'infanterie.

13 - Casquette d'un officier subalterne de Gardes à la Frontière. Il s'agit en fait de fantassins, tous militaires de carrière ou engagés. Leur rôle ne consiste pas seulement à surveiller les frontières du pays. Ainsi, ils ont été engagés en Ukraine, à Odessa.

14 - Insigne de casquette d'un officier supérieur d'infanterie.

16 à 29 : Insignes de grade de l'Armée de Terre.

Dans l'ordre (les grades ont été « francisées ») : général de corps d'armée, de division, de brigade ; colonel, lieutenant-colonel, commandant ; capitaine, lieutenant, sous-lieutenant ; adjudant-major, adjudant-chef, adjudant ; sergent, caporal-chef, caporal. Dans cette illustration, tous les grades inférieurs à ceux des officiers généraux sont donnés pour le deuxième régiment d'Infanterie Territoriale.

30 - Patte de col de vareuse du régiment d'infanterie de la garde « Mihai Viteazul » (modèle pour officier supérieur).

31 - Patte de col d'un régiment de chasseurs (modèle pour officier subalterne).

32 à 46 : Pattes de col. Inspirées des *paroli* de capote dans l'ancienne armée austro-hongroise, ces pattes de col ne sont pratiquement jamais portées en campagne pendant la SGM. J'ai personnellement quelques doutes sur certaines des identifications de la planche.

Dans l'ordre: régiment d'infanterie de la garde « Mihai Viteazul », garde du palais, escorte royale ; infanterie, infanterie territoriale, chasseurs, garde à la frontière ; cavalerie, cavalerie Roșiori (on traduit parfois par "hussards"), blindés ; artillerie, artillerie lourde, artillerie à cheval ; génie, train.

47 - Drapeau national en temps de guerre.

48 et 49 - Casquette d'amiral ; casquette d'enseigne de vaisseau.

50 et 51 - Insignes de grade portés sur la manche. Dans l'ordre : capitaine de frégate, enseigne de vaisseau de 2^e classe (les grades ont été «francisés»).

52 - Insigne de col porté par un officier de l'aéronavale.

53 à 55 - insignes de spécialité des matelots. Dans l'ordre : spécialiste torpilles, timonier, canonier. D'autres spécialités existent, évidemment

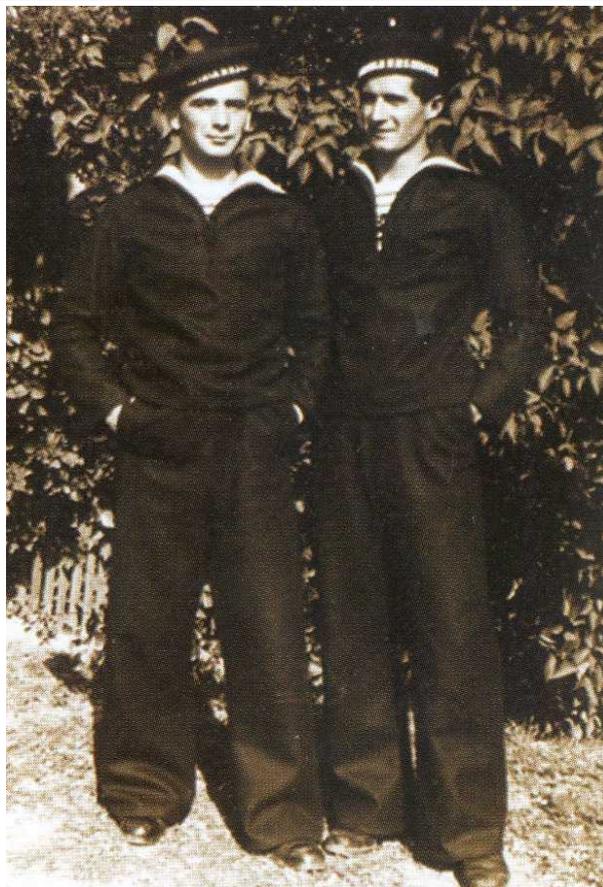
56 - Cocardes et bandes de dérive portées sur les aéronefs roumains. Les cocardes verront leur taille réduite et elles seront placées au centre d'une croix peu avant l'entrée en guerre contre l'Union Soviétique.

57 à 73 : Insignes de grade de l'Armée de l'Air. Dans l'ordre (Là également, les grades ont été «francisés») : général de corps aérien, général de division aérienne, général de brigade aérienne ; colonel, lieutenant-colonel, commandant ; capitaine, lieutenant, sous-lieutenant ; adjudant-major, adjudant-maître, adjudant-chef, adjudant ; sergent, caporal-chef, caporal ; sous-lieutenant mécanicien.

74 à 79 : pattes de col. Dans l'ordre : ministère de l'air ; artillerie anti-aérienne ; transmissions ; chasse bombardement ; reconnaissance.

80 et 81 : pattes de col pour officiers : affecté au ministère de l'air, chasse.

Un fil dédié sera ouvert où d'autres précisions seront apportées sur les uniformes et insignes roumains. Chacun est invité à y contribuer.



Marine royale roumaine.



Bessarabie, des artilleurs roumains servent un canon anti-char "Cannone 47/32 Mod. 1935" d'origine italienne. Document Flickr.

Deux ouvrages bien documentés traitent des Forces Armées roumaines durant la Seconde Guerre Mondiale et font une part importante à l'uniformologie ; le second, en roumain, comporte des légendes en anglais.

** Mark Axworthy, Horia Vladimir Șerbănescu, The Romanian Army of World War 2, Osprey „Men at arms” series, Nr. 246, London, 1991;*

** Cornel I. Scafeș, Horia Vl. Șerbănescu, Ioan I. Scafeș, Cornel Andonie, Ioan Dănilă, Romeo Avram, Armata Română. 1941-1945, Editura RAI, București, 1996. La planche étudiée et discutée ci-dessus (Knötel-Jantke-Sieg, Die Soldaten Europas, Berlin, Militärverlag Karl Siegismund, 1939) provient de la collection de l'auteur*

3 : LES WAFFEN SS ROUMAINS

Par Alexandre Sangedolce.

Après le revirement du roi Mihai I et la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Allemagne le 25 août 1944, le chef de la Garde de Fer Horia SIMA exhorte sur les ondes de Radio-Donau de Vienne ses compatriotes à continuer la lutte contre l'envahisseur bolchevique et rejoindre les *légionnaires* pour former une nouvelle armée roumaine intégrée à la *Waffen-SS*.



Horia Sima au micro de Radio-Donau à Vienne, le 24 août 1944. Il exhorte les Roumains à lutter contre l'envahisseur soviétique. Créée en 1940, la radio retransmet des bulletins de guerre allemands en langue roumaine.

Un gouvernement en exil.

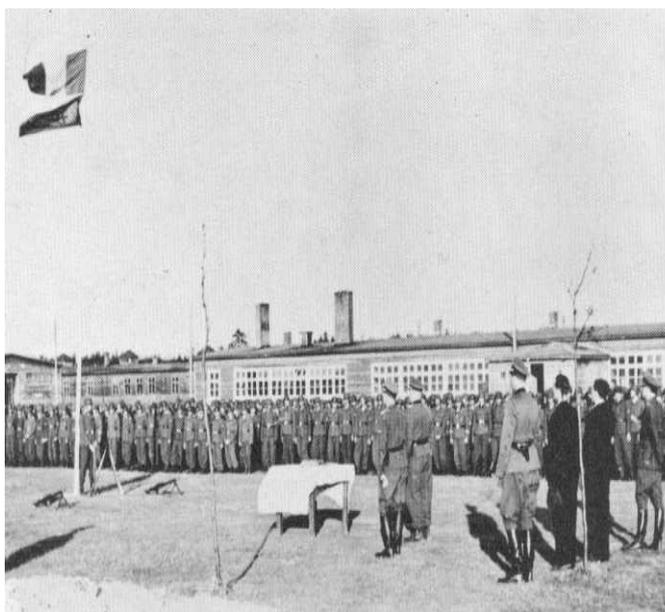
Le 23 août 1943, une révolution de palais chasse le maréchal ANTONESCU mis aux arrêts par le roi Mihai qui nomme un nouveau gouvernement dirigé par le général Constantin SANATESCU, composé de membres de l'opposition. Le roi et ses ministres espèrent épargner au pays l'occupation soviétique. À l'annonce du coup d'état, Horia SIMA, le successeur de Corneliu CODREANU à la tête de la Garde de Fer, est libéré du camp d'Orianenburg où il avait été emprisonné suite à l'élimination de la *Légion* par le chef du gouvernement, le général ANTONESCU, durant les journées du 21 au 23 janvier 1941. SIMA et ses légionnaires avaient trouvé refuge dans le

Reich allemand qui avait pourtant apporté son soutien au *Conducator*, SIMA demeurant « *une carte à jouer* » pour HITLER contre ANTONESCU s'il s'avisait de quitter l'Axe. Après avoir tenté de se rapprocher d'un MUSSOLINI malade et préoccupé par les revers de son armée en Afrique du nord, il est arrêté sur ordre d'HITLER le 26 décembre 1942, persuadé qu'il prépare une tentative pour renverser ANTONESCU. Rapatrié en Allemagne, Horia SIMA est enfermé dans le camp d'Orianenburg, les autres légionnaires à Buchenwald, bénéficiant toutefois d'un régime carcéral très allégé.

Libéré et invité à Berlin le 24 août 1944, il apprend l'arrestation de son vieil ennemi ANTONESCU et le changement d'alliance de la Roumanie. Reçu par Heinrich HIMMLER et par Joachim VON RIBBENTROP, ministre des Affaires Étrangères du *III^e Reich* avec lequel les relations sont tendues en raison du soutien apporté à ANTONESCU au détriment de la Garde de Fer. Celui-ci demande au *Comandant* de prononcer un discours radiophonique au peuple roumain dans les locaux de Radio-Donau à Vienne pour l'inciter à désobéir au roi félon et continuer la lutte auprès de l'allié allemand. Le lendemain, SIMA est à Budapest pour rencontrer l'*Obergruppenführer* Arthur PHLEPS, *Volksdeutsche* de Transylvanie qui commande le *V.SS-Freiwilligen-Gebirgskorps*. Une contre-attaque des forces germano-hongroises est en préparation pour reprendre la ville d'Arad en Transylvanie et l'appui des légionnaires vivant dans la clandestinité serait très utile pour instaurer un gouvernement national. Mais à la suite des revers militaires allemands, ce projet est finalement abandonné. PHLEPS finit capturé par les soviétiques le 21 septembre à Simand en Transylvanie alors qu'il inspecte le front et exécuté en tentant de s'évader.

De retour à Vienne, SIMA retrouve les autres *legionar*, quatre cents hommes environ, libérés des camps mais divisés sur la légitimité du *Comandant*. Les désaccords entre « *dissidents* » et « *légalistes* » retardent la composition d'un gouvernement et au bout de trois mois de tergiversations, un « *gouvernement national en*

exil » est finalement mis sur pied et Horia SIMA en reçoit l'investiture le 10 novembre 1944.



Prise d'armes au camp de Döllersheim.

L'armée nationale roumaine.

Le 29 septembre 1944, Horia SIMA ordonne la création d'une armée nationale. Un appel est lancé aux légionnaires mais aussi aux militaires présents en Allemagne en convalescence ou en formation dans des cours de spécialisation. La propagande effectuée par les Allemands dans les camps de prisonniers de guerre ainsi que l'appel aux soldats roumains qui combattent avec l'armée rouge à désertier et rejoindre la nouvelle armée porte ses fruits et permet de rassembler un millier d'hommes envoyés au camp de Grosskirchbaum, près de Francfort-sur-l'Oder. Cependant il est hors de question de combattre sous l'uniforme roumain étant donné que d'autres Roumains luttent auprès de l'Armée Rouge. La mise sur pied d'une unité nationale se fera au sein de la *Waffen-SS*. Le général de brigade Platon CHIRNOAGA, sorti de son *Offlag* après sa capture le 20 octobre à la tête de la 4e division d'infanterie, est convaincu par SIMA de reprendre la lutte contre l'Union Soviétique et le nomme ministre de la défense et chef suprême des forces armées. Les hommes de la 4e division d'infanterie choisissent de rejoindre leur chef, plus motivés par un meilleur ordinaire -ils meurent de faim dans les *Lager*- que par conviction politique. Douze mille hommes sont ainsi recrutés.

Le *SS-Führungshauptamt* autorise la mise sur

pied d'un régiment le 3 novembre 1944 et les premiers éléments sont transférés au camp d'entraînement de Döllersheim près de Vienne afin d'organiser la future *Waffen-Grenadier-Division der SS (Rumänisches Nr. 1)*.

Waffen-Grenadier Regiment der SS (Rumänisches Nr. 1)

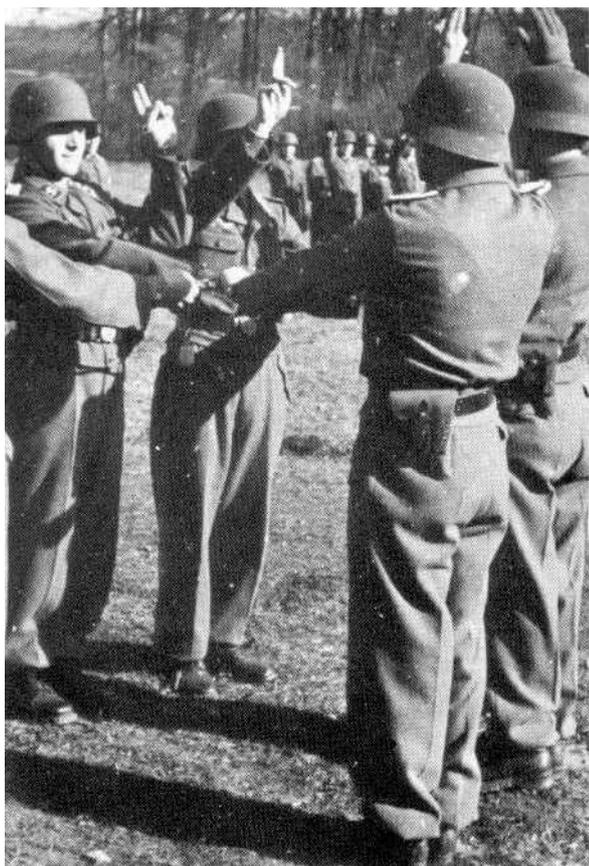
Avec l'arrivée des anciens prisonniers de guerre encadrés par les légionnaires de la Garde de Fer, un premier régiment est levé qui compte environ 3.000 hommes, constitué de deux bataillons à quatre compagnies commandées par deux officiers roumains : Les *Hauptsturmführer* DREVE et OPRIS mais c'est un officier allemand qui dirige l'unité, le *SS-Sturmbannführer* Gustav WAGNER, vétéran de la *18. SS-Freiwilligen-Panzer Grenadier-Division « Horst Wessel »*. Le 10 décembre, le *Waffen-Grenadier Regiment der SS (Rumänisches Nr. 1)* prête serment de fidélité au *Führer*. Entre-temps, les commandements changent, WAGNER est remplacé par le *SS-Standartenführer* Albert LUDWIG à son tour remplacé par le *SS-Standartenführer* Wilhelm FORTENBACHER. Les Roumains manquent d'armes, de canons antichars, de véhicules et même d'uniformes. Certains clichés les montrent arborant encore la tenue de l'armée royale. En raison de la tournure des événements pour le *Reich*, l'instruction est raccourcie et les Roumains sont envoyés à la mi-février sur le front de l'Oder, occuper la tête-de-pont de Schwedt jusqu'au 3 mars 1945. Rattaché tactiquement à la *547. Volksgrenadier-Division* et aux dépendances du *III. SS-Panzer-Korps*, le régiment est renuméroté *Waffen-Grenadier Regiment 103 (Rumänisches Nr. 1)*. Après l'écroulement du front de l'Oder, l'unité se replie et en raison du grand nombre de désertions, beaucoup de Roumains sont désarmés pour servir dans des bataillons de travailleurs. Le régiment est renommé *103. Panzer-Zerstörung Regiment (Rumänisches Nr. 1)* mais les Roumains ne disposent d'aucun canon *Pak* et doivent affronter les T-34 uniquement avec une poignée de *Panzerfaust*.

Décimés lors des combats d'Oranienburg, le 23 avril, peu de survivants parviendront à rejoindre les lignes américaines.

Waffen-Grenadier Regiment der SS (Rumänisches Nr. 2)

Un second régiment est en cours de constitution à Döllersheim afin de l'intégrer à la future division. Mais en raison de l'avance soviétique sur Vienne en avril 1945, l'unité est transformée en *Panzer-Zerstörung Regiment* (Rumänisches Nr. 2) commandé par le *SS-Standartenführer* Albert LUDWIG. Après la prise de la capitale autrichienne, les restes du régiment se replient vers l'ouest pour se rendre aux troupes américaines.

Un troisième régiment ne verra jamais le jour.



Prestation de serment de fidélité au Führer.

Les Roumains au service de SKORZENY

Des volontaires roumains, après une sélection rigoureuse rejoignent les rangs de l'*Abwehr* pour être brevetés parachutistes et suivre des cours de techniques de sabotage, de transmissions, de renseignements et aux opérations de guérilla. Ils doivent pouvoir être parachutés en Roumanie par petits groupes de 3-4 hommes.

Soixante-dix volontaires commandés par l'*Oberleutnant* MÜLLER, secondé par Virgil POPA, sont regroupés au camp de Korneuburg.

Un groupe plus important d'une centaine d'hommes intègre le *Südost Jagdverband* du *Standartenführer* Otto SKORZENY à Stockerau. La compagnie roumaine est commandée par le major BENESCH. Véritables opérations suicide, les volontaires parachutés en Roumanie seront débusqués par le *Smersch* et abattus.

Épilogue

Les rescapés des combats sur le front de l'Oder parviendront à rejoindre les lignes alliées et après une année de captivité ne seront finalement pas livrés aux soviétiques et iront chercher refuge aux USA ou en Argentine. Le gouvernement national se réfugie après la prise de Vienne à Alt Aussee en Autriche. Horia SIMA émigrera en Espagne où il s'éteint le 25 mai 1993.

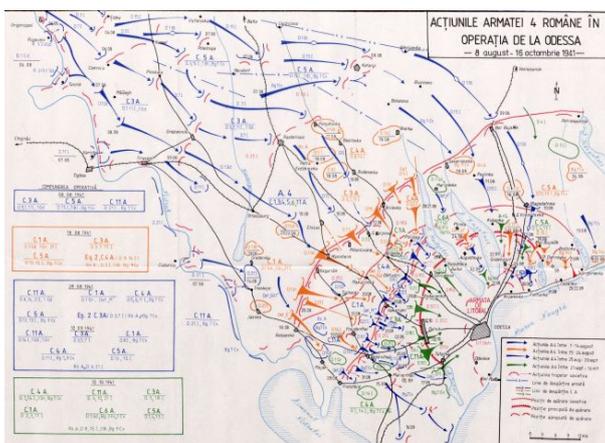


Le major Benesch à l'école de Stockerau.

4: LE SIEGE D'ODESSA (8 août-16 octobre 1941)

Par Alexandre Sangedolce

Après la campagne victorieuse du début de l'été 1941, les objectifs de l'opération *München* ont été atteints : les provinces de Bessarabie et Bucovine du nord ont été repris à l'URSS. Le groupe d'armées Antonescu est dissout, la campagne de reconquête est terminée. La 4^e armée roumaine (*Armata a IV-a*), après avoir atteint le Dniestr, se lance à l'assaut du port d'Odessa au bord de la mer Noire.



Le 27 juillet 1941, après leur rencontre à Vinnitsa, Hitler demande au général Ion Antonescu, chef du gouvernement roumain, de faire franchir le Dniestr à ses troupes pour s'emparer de la ville portuaire d'Odessa, important nœud stratégique. Le *Conducător* accepte, espérant que la collaboration de l'armée roumaine à *Barbarossa* pèsera sur le contentieux concernant la Transylvanie du nord, rétrocédée à « l'ennemi héréditaire » hongrois lors du 2^e partage de Vienne, le 30 août 1940. Conformément à la directive n°31, les III^e et V^e corps de la 4^e armée, commandée par le général Nicolae Ciupercă, traversent le Dniestr entre Tighina et Dubăsari le 3 août 1941. La 1^{ère} division blindée (*Divizia 1 Blindată*) du général Ion Sion franchit le fleuve à son tour dans la nuit du 5 au 6 août. Rattachée au V^e corps, la division est équipée de chars R2 de construction tchécoslovaque (LT vz 35, utilisés par les Allemands sous la dénomination *Panzerkampfwagen 35(t)*) et de chars français R-35, inadaptés pour affronter les puissantes fortifications d'Odessa et vulnérables aux cocktails Molotov. Les tankistes roumains ont été formés par les attachés militaires allemands. L'ARR (*Aeronautica Regala*

Romana), l'armée de l'air roumaine, a pour tâche de soutenir l'offensive au sol.

La ville portuaire est protégée par trois lignes de fortifications concentriques : la première, longue de 80 km à 25/30 km du centre d'Odessa, la seconde longue de 25 km à 6/8 km et la troisième à l'intérieur de la ville. Le contre-amiral Joukov est chargé de la défense de l'OOP : district de Défense d'Odessa, défendu par l'armée autonome du littoral du général Giorgij Pav³ovitch Sofronov qui regroupe 34000 hommes et 240 bouches à feu. La population n'a pas été évacuée et 300 000 civils sont bloqués dans la ville. Les défenseurs peuvent compter sur l'artillerie de la flotte de la mer Noire. En outre, Odessa est située à l'est du liman du Dniestr, lagune séparée de la mer par un cordon littoral et dont les passes permettent au fleuve de se jeter dans la mer Noire. Il constitue une barrière naturelle avec le liman Kujalnyk et le liman Khadzhybeis'kyi au nord d'Odessa.

La 4^e armée roumaine dispose quant à elle de 160 000 hommes. Le 10 août la 1^{ère} division blindée réussit à s'approcher de la 2^e ligne de défense mais est stoppée par la résistance acharnée des défenseurs qui attaquent les blindés au cocktail Molotov.



Le général Nicolae Ciupercă, commandant la 4e armée roumaine. Il entretient avec Antonescu de profondes divergences qui contribueront à son limogeage.

Le 14 août, Odessa est complètement investie. Le 18 août, le IIIe corps mène une attaque frontale sur l'axe Karpova-Vydoga tandis que le Ier corps parvient à s'emparer des réservoirs d'eau de la ville. La 1^{ère} division blindée qui attend le soutien de l'infanterie est empêtrée dans les défenses de Karpovo, tenues par la 95^e division de fusiliers. Onze blindés sont détruits et vingt-quatre endommagés par les canons 7,62 mm soviétiques. Au 20 août, il ne reste plus qu'une vingtaine de chars R-2 en service sur les 104 en dotation. Le Ve corps rencontre un peu plus de succès en s'approchant de Fontanka, le 28 août. À cette date, les pertes s'élèvent pour les Roumains à 5 329 morts, 18 600 blessés et 3 378 disparus.

La marine roumaine pointerait timidement son nez au large d'Odessa, incapable d'affronter la puissante flotte de la mer Noire. Néanmoins deux vedettes lance-torpilles, la NMS *Viscolul* et la NMS *Vijela* arraisonnent un destroyer soviétique. Seul le sous-marin NMS *Delfinul* opérera tout le long du siège. À bord, un éminent écrivain : Virgil Gheorghiu.



Troupes roumaines en progression vers Sébastopol.

2^e assaut : 28 août au 5 septembre :

L'offensive redémarre le 28 août. Les deux régiments de chars de la 1^{ère} division blindée, décimés, sont refondus en un détachement mécanisé baptisé « *colonel Eftimiu* ». Les Ier, IVe et XIe corps soutenus par l'arrivée en renfort d'un bataillon d'assaut allemand (*70. Pioneer Bataillon*) et de dix bataillons d'artillerie lourde doivent reprendre l'assaut contre la deuxième ligne de défense d'Odessa. Après une préparation d'artillerie de 20-25 minutes et quelques gains de terrain, les Roumains doivent affronter une nouvelle contre-attaque soviétique qui les refoule sur les positions de départ. Malgré l'entrée en jeu du IIIe Corps gardé en réserve, les Roumains progressent peu. Antonescu, nouvellement promu maréchal le 21 août, est optimiste, il prévoit la chute des défenseurs pour le 3 septembre. Le général Ciupercă propose alors à Antonescu de restructurer les unités, proposition rejetée par le *Conducător*. Les assauts reprennent jusqu'au 5 septembre, en vain. Les assiégés reçoivent des renforts par mer. Ciupercă dont les points de vue divergent avec Antonescu est limogé, et se voit remplacé par le général Iosif Iacobici.

3e assaut sur Odessa : 9-21 septembre

Avec l'arrivée de renforts, l'offensive doit reprendre le 9 septembre. Douze divisions d'infanterie, trois brigades de cavalerie et deux brigades de troupes de forteresse sont réunies, en tout 200 000 hommes qui sont prêts à s'élancer pour mettre fin à un siège qui commence à trop s'éterniser. De nouveau, après quelques progrès, l'offensive est repoussée, les soviétiques se permettant de contre-attaquer. Le *Generalmajor* Hauffe, chef de la mission militaire

allemande en Roumanie envoie alors un détachement d'artillerie, commandé par le *Generalleutnant* René de l'Homme de Courbiere, pour renforcer la division de la garde royale et le détachement « *Eftimiu* » et prendre Dalnik. Pendant ce temps, les assiégés reçoivent le soutien de la 157^e division de fusiliers débarquée dans la nuit du 17 au 18 septembre. Antonescu vient personnellement superviser les opérations le 17 septembre. L'échec de Coubière devant Dalnik provoque la colère des Roumains, mais le général allemand expliquera sa faillite par le manque de détermination des soldats de la 4^e armée et par l'absence de soutien aérien.

La contre-attaque soviétique

Dans la nuit du 21 au 22 septembre, la 3^e brigade de fusiliers marins venant de Crimée débarque à Grigorievka et Chebanka. Le 22 septembre, le contre-amiral Joukov, commandant l'OOP d'Odessa, monte une contre-attaque qui surprend le Ve corps roumain. Il ne doit son salut qu'à l'arrivée des Stukas du *St.G. 77*. Les bombardiers en piqué coulent ce jour le destroyer *Frunze* ainsi qu'un remorqueur et endommagent les destroyers *Bezuprechnyy* et *Beposshachadnyy*. Le GAL (*Gruparea Aeriană de Luptă*), le groupe aérien de combat, effectue 71 sorties, larguant 32 000 tonnes de bombes. Quatre IAR 80 – le chasseur de l'aviation roumaine – de l'*Escadrila 8 Vânătoare* abattent huit Ratas. Bien qu'ayant obtenu des gains territoriaux importants, le siège perdure.

La contre-attaque soviétique :

Dans la nuit du 21 au 22 septembre, la 3^e brigade de fusiliers marins venant de Crimée débarque à Grigorievka et Chebanka. Le 22 septembre, le contre-amiral Joukov, commandant l'OOP d'Odessa, monte une contre-attaque qui surprend le Ve corps roumain. Il ne doit son salut qu'à l'arrivée des Stukas du *St.G. 77*. Les bombardiers en piqué coulent ce jour le destroyer *Frunze* ainsi qu'un remorqueur et endommagent les destroyers *Bezuprechnyy* et *Beposshachadnyy*. Le GAL (*Gruparea Aeriană de Luptă*), le groupe aérien de combat, effectue 71 sorties, larguant 32 000 tonnes de bombes. Quatre IAR 80 – le chasseur de l'aviation roumaine – de l'*Escadrila 8 Vânătoare* abattent huit Ratas. Bien qu'ayant obtenu des gains territoriaux importants, le siège perdure.



Le maréchal Antonescu avec le *Generalmajor* Hauffe, chef de la mission militaire allemande en Roumanie devant Odessa.

Fusiliers-marins de la Flotte de la mer Noire. Sous la vareuse noire, il porte le traditionnel maillot rayé ciel et blanc.

La chute d'Odessa :

Après l'avance de von Manstein en Crimée, le 29 septembre 1941, la STAVKA ordonne l'évacuation de la ville portuaire le jour-même, puis au 6 octobre. Une diversion est menée le 2 octobre contre le III^e corps à Dalnik. L'attaque soviétique est repoussée in extrémis grâce à l'intervention du *Grupul 4 bombardament* équipé de PZL P.37 Los, de construction polonaise.

Le 16 octobre, les IV^e, XI^e, I^{er}, VI^e et Ve corps s'apprentent à donner le coup de grâce aux défenseurs d'Odessa. Mais la veille, durant la nuit,

les soviétiques réussissent à rembarquer à la barbe des Roumains. 350 000 militaires et civils sont évacués sur Sébastopol. Antonescu peut finalement organiser un défilé de la victoire à Bucarest, c'est une victoire à la Pyrrhus : la 4e armée déplore 17

729 morts, 63 345 blessés et 11 741 disparus. Les soviétiques enregistrent 16 578 morts et 24 690 blessés. La *Divizia 1 Blindată* est anéantie, il ne reste que douze R-2 et dix chars Renault R-35. L'AAR a remporté 348 victoires en combats aériens confirmés et 153 probables en effectuant 17 368 sorties et a perdu 136 appareils.



Odessa évacuée la veille grâce aux efforts déployés par la flotte de la mer Noire, n'est plus que ruines.

Sources

Mark Axworthy, Cornel Scafes et Christian Craciunoiu : Third Axis Fourth Ally : Romanian Armed Forces in the European War, 1941-1945. London : Arms and Armour Press, 1995.

Denes Bernad, John Louis Roba et Dmitriy Karlenko : From Barbarossa to Odessa : The Luftwaffe and Axis Allies Strike South-East June - October 1941-Volume 2. Midland Publishing. 2008

John Weel, Junkers Ju 87 Stukageschwader of the Russian Front. Combat Aircraft 74. OSPREY Publishing

5 : LA MARINE MILITAIRE ROUMAINE

par Vincent Dupont

Habités depuis l'époque médiévale à naviguer sur la Danube et en contrôler l'embouchure, les Roumains n'obtiennent vraiment un littoral qu'à la fin du XIXe siècle. Ce n'est donc qu'en 1899 que la Marine militaire roumaine voit le jour autour de deux grandes unités tactiques, la division du Danube, elle-même divisée en trois détachements étalés sur le fleuve, destinés à surveiller le trafic et le défendre au besoin, et la division de la Mer Noire. La mission de cette dernière était de défendre le littoral contre toute attaque ennemie avec pour base principale le port de Constanta, de 1941 à 1944.

La Roumanie de l'entre-deux-guerres est sans doute l'un des plus grands pays d'Europe orientale en 1940, mais l'invasion de la Tchécoslovaquie en 1938 la place dans une situation difficile. Alliée aux Français et aux Britanniques, la Roumanie se tenait prête à soutenir la Tchécoslovaquie et fut donc profondément choquée par les accords de Munich. Il devenait clair que si son tour venait, les Alliés ne lèveraient pas non plus le petit doigt pour la lointaine Roumanie. Considérant les garanties passées comme caduques, les changements politiques au sein du royaume amenèrent à un retournement d'alliance envers l'Allemagne, seule puissance capable de contenir les visées de ses voisins hongrois et bulgares sur son territoire et de garantir sa sécurité face aux revendications soviétiques. Bien entendu cela ne pouvait que satisfaire l'Allemagne qui se garantissait ainsi un accès privilégié aux puits de pétrole de Ploesti. Il est donc naturel qu'en septembre 1939 la Roumanie se garde bien d'honorer son alliance avec la Pologne, même si elle autorise et facilite l'évacuation des troupes, du gouvernement et de l'or de la banque de Pologne. Isolée, la Bessarabie et la Bucovine occupées en juin 1940 et la Transylvanie en juillet 1940, Antonescu arrivant au pouvoir, la Roumanie rejoint le pacte tripartite. Dès lors, la Marine militaire roumaine sera presque toujours intégrée à l'amirauté allemande dans la direction des opérations navales depuis Varna en Bulgarie. Cette marine est cependant à l'image de son pays : faible.

Disposant de 40 navires presque totalement dépassés mais surtout surclassés par un puissant voisin, l'Union Soviétique dont la marine dispose de plus du double de navires, le rôle de la Marine militaire roumaine allait donc se résumer, avec d'aussi faibles moyens, à protéger les côtes roumaines ou convoier des cargos mais en aucun cas dominer la Mer Noire. Néanmoins, le rôle que va tenir cette petite marine va être déterminant dans le déroulement des opérations, aussi il est intéressant d'étudier ce qui constitue la Marine militaire roumaine et quelles actions elle va conduire.



Drapeau de la Marine roumaine de 1922 à 1948.

La division fluviale du Danube.

Fondée en 1899 et longtemps la seule branche de la marine, elle avait pour mission de défendre la partie roumaine du Danube. Des nombreuses canonnières lancées lors de la Première Guerre mondiale, il ne restait qu'une poignée de vedettes mais surtout 7 moniteurs : Les NMS⁽¹⁾ *Basarabia*, NMS *Bucovina* et NMS *Ardeal* récupérés de la marine austro-hongroise et les NMS *I. C. Bratianu*, NMS *Al. Lahovari*, NMS *L. Catargiu*, NMS *M. Kogalniceanu*, qui datent de 1907/08. D'un déplacement de 680 t. pour une vitesse de 12 nœuds, leur armement, servi par 110 hommes d'équipage, se composait de trois canons Skoda de 120 mm sous tourelle, une pièce de 76 mm, deux pièces de 47 mm et deux mitrailleuses de 13.2 mm.

Ces quatre navires abordent le nouveau conflit mondial en ayant subi une légère refonte en

1937 avec un armement antiaérien renforcé par des canons de 37 mm. Cela ne les empêche pas de faire face aux combats. Les NMS. *L.*

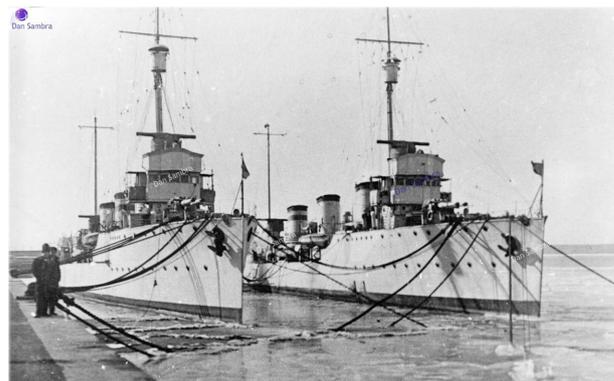
Catargiu, NMS *M. Kogalniceanu* seront coulés en 1944 avant d'être refondus pour servir de navires de formation jusqu'en 1957. Les NMS *I. C. Bratianu* et NMS *Al. Lahovari* seront quant à eux capturés par les Soviétiques et rendus à la Roumanie en 1946.



Une marine d'unités de surface :

Quand la guerre commence pour la Roumanie, les forces de la Mer Noire regroupaient l'escadre des destroyers (4 navires), une flottille de vieux torpilleurs et canonnières (6 navires), une flottille de vedettes lance-torpilles (3 navires), une flottille de mouilleurs de mines (5 navires) et un groupe des torpilleurs et sous-marins (1 sous-marin et 3 navires). Parmi les destroyers roumains les deux plus imposants, mais aussi les plus anciens, sont les NMS *Mărăști* et NMS *Mărășești*. À l'origine, ce sont quatre navires de cette classe qui avaient été commandés en 1913 aux chantiers Pattison de Naples pour être des destroyers lourds, ils sont même parfois classés comme des croiseurs légers. Réquisitionnés par le gouvernement italien en 1915 au moment de l'entrée en guerre du pays, au lendemain de la Première Guerre mondiale seuls deux sont revendus à la Roumanie et rejoignent Constanța en 1920. Les deux autres seront retenus par l'Italie puis vendus aux Nationalistes espagnols en 1937 (le *Ceuta* et le *Melilla*⁽²⁾). Jugé trop lourd, leur armement sera modifié et les deux tourelles jumelles de 120 mm seront remplacées par deux canons de 120 mm. Toutefois les deux destroyers les plus modernes dont dispose la Marine militaire roumaine sont les NMS *Regele Ferdinand* et NMS *Regina Maria*. En effet, après avoir récupéré les deux destroyers commandés avant-guerre, et qui de toute manière étaient dépassés, le gouvernement roumain décida d'en commander deux autres

inspirés de la classe *Shakespeare* britannique aux chantiers Pattison de Naples. Construits à partir de 1927, ils sont armés en 1930 et rejoignent la Roumanie. D'un déplacement de 2.000 t pour une vitesse de 37 nœuds, leur équipage de 212 hommes servait initialement cinq canons Bofors de 120 mm (puis seulement quatre), une pièce AA Bofors de 76 mm, deux pièces de 40 mm, deux mitrailleuses de 13, 2 mm que venaient compléter six tubes lance-torpilles et deux rampes pour 50 grenades sous-marine.



NMS *Mărăști* et NMS *Mărășești*



NMS *Regele Ferdinand* en 1935



NMS *Regina Maria* en service dans la Marine soviétique (Letuščij)

Du côté des torpilleurs NMS *Zborul*, NMS *Smeul* et NMS *Năluca*, ils sont hors d'âge. Construits pendant la Première Guerre mondiale, d'un déplacement de 267 t. ils

pouvaient atteindre 28 nœuds. Avec un équipage de 41 hommes leur armement était disparate, composé de deux pièces de 80 mm ou de 76 mm voire moins, mais dans tous les cas de deux tubes lance-torpilles. Les canonnières ne valent guère mieux. Les NMS *Lt. Comandor Eugen Stihi*, NMS *Căpitan Constantin Dumitrescu* et NMS *Sublocotenent Ghiculescu Ion* sont construits en France durant la Première Guerre mondiale et rejoignent la Marine Roumaine en 1919. Avec 50 hommes d'équipage, leur déplacement était de 350/450 t pour une vitesse maximale de 15 nœuds. Leur armement se résumait à un canon de 37 mm (remplacé par la suite par un 88 mm), une pièce AA de 20 mm et deux lance grenades anti-sous-marines.

Les vedettes lance-torpilles sont en revanche plus récentes. Construites en Angleterre aux chantiers navals de Southampton, les NMS *Viforul*, NMS *Vijelia* et NMS *Viscolul* avaient un déplacement de 36 t. pour une vitesse pouvant atteindre 36 à 40 nœuds. Leur armement se composait de quatre mitrailleuses Vickers et de deux tubes lance-torpilles de 533.4 mm. Remises solennellement à la Roumanie en 1940, le plus dur restait à faire puisqu'avec un officier et quatre marins par navire, elles traversent la France par la Seine et passent en un temps record 79 écluses avant d'arriver à Marseille où elles furent embarquées à bord du cargo SMR *Peles* avec des munitions et du matériel de guerre. Elles gagnent ensuite Gênes, Naples, Malte, puis rejoignent peu à peu la Roumanie.



Équipées de moteurs Rolls Royce, elles étaient particulièrement rapides et fiables, mais la guerre entraîna un manque de pièces de rechange et elles seront rapidement délaissées après-guerre.

Ioan Georgescu (1891-1977)

*Officier ingénieur roumain, diplômé de l'École navale de Fiume (1906-1910) il commande des canonnières fluviales durant la Première Guerre mondiale avant de commander l'Académie navale de Constanța entre 1920 et 1922. En avril 1931, il prend le commandement du groupe de destroyers, commandant successivement le NMS *Regele Ferdinand* puis le NMS *Mărășești* avant de rejoindre l'École navale de guerre de Paris (1932-1933). Après divers postes dans la division maritime et la division fluviale, il est nommé en 1938 chef d'état-major de la Marine roumaine puis de 1940 à 1942 il commande l'École de Marine puis toutes les forces navales de la Mer Noire. Entre le 16 juin 1942 et le 27 mars 1945, il sert comme commandant de la Marine militaire roumaine. Après le coup d'état du 23 août 1944, il est chargé d'empêcher le passage des Allemands et des Bulgares dans le delta du Danube pendant que l'amiral Horia Macellariu négocie avec l'amiral allemand Brinkmann pour désarmer la flotte allemande dans le port de Constanța. Blessé fin août 1944, il continue à servir et pendant deux mois et demi. Nommé sous-secrétaire d'État à la Marine dans le gouvernement Sanatescu avant d'être placé à la retraite le 27 mars 1945. Après la prise du pouvoir par le régime communiste, il est arrêté et condamné à la prison dans les geôles de Jilava, Aiud et Sighet où il décédera en 1977.*



Les mouilleurs de mines, la force des faibles :

Faiblement dotée en navires de surface capables de défendre ses côtes, la Marine militaire roumaine devait donc se doter d'une flottille de mouilleurs de mines capables de protéger rapidement son littoral, ce qui fut fait dès 1939 avec la commande du seul et unique navire de guerre jamais construit en Roumanie, aux chantiers de Galați, le NMS *Amiral Murgescu*. À l'origine, ce sont deux navires qui avaient été commandés mais le second ne fut jamais construit. Cela fait de ce navire le plus moderne de la marine roumaine en 1940.

Déplaçant 838 t, il pouvait atteindre 18 nœuds avec son équipage de 80 hommes. Son armement se composait de deux canons Bofors de 102 mm, deux canons Rheinmetall AA de 37 mm, quatre pièces Oerlikon de 20 mm, deux mitrailleuses Hotchkiss de 13.2 mm auxquels venaient s'ajouter 135 mines. Un mouilleur de mines n'est cependant pas suffisant et en réalité quatre autres navires marchands seront réquisitionnés et armés comme mouilleurs de mines en 1941, les SRD *Aurora* (dès 1939), SMR ⁽³⁾ *Regele Carol I*, SMR *Dacia* et SMR *Durostor*. Le SRD *Aurora* avait été saisi par les Français à la marine austro-hongroise en 1919 et était passé sous pavillon roumain en 1922, assurant les liaisons fluviales sur le Danube.

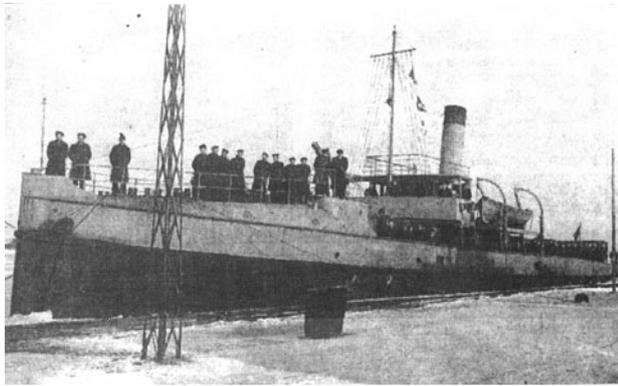
Armé en 1939 de deux mitrailleuses de 13,2 mm, sa capacité de mouillage était de 40 mines, ce navire n'est donc pas d'un apport considérable pour la flotte roumaine.



NMS *Amiral Murgescu* en 1942

Les trois autres se révélèrent bien plus utiles. Le plus ancien est le SMR *Regele Carol I*. Construit en 1897 à Glasgow et déplaçant 3600 t. à 13.3 nœuds avec 75 hommes d'équipage, c'est déjà un très vieux bâtiment qui avait été commandé pour la ligne maritime régulière reliant Constanța à Istanbul et au Pirée. Déjà armé pendant la Première Guerre mondiale, il est réarmé en juillet 1941 dans le but de renforcer la marine roumaine en mouilleurs de mines, en particulier pour créer des barrages de mines sur le littoral. Son armement consiste en deux canons de 105 mm, deux pièces antiaériennes de 20 mm et deux rampes de lancement de mines. Au total il pouvait embarquer environ 200 mines. Le deuxième mouilleur de mines auxiliaire est le SMR *Dacia*. Lancé à Saint-Nazaire et mis en service à partir de 1907 le SMR *Dacia* est tout comme le SMR *Regele Carol I* un navire de ligne régulière à l'origine, reliant Constanța à Alexandrie par Istanbul, le Pirée, Beyrouth et Haïfa. Déplaçant 4.515 t. à 15 nœuds en moyenne il est lui aussi armé en navire auxiliaire pendant la Première Guerre mondiale avant de retourner au service commercial en 1930. Réarmé à nouveau en 1941 au moment de la déclaration de guerre, il est transformé en mouilleur de mines auxiliaire et armé de trois pièces de 105 mm, de deux pièces de 20 mm et de rampes de lancement, pouvant accueillir 200 mines à son bord. Enfin, le dernier des mouilleurs de mines roumains est le SMR *Durostor*. Construit en 1911 au Danemark et prévu pour le service maritime commercial, il est lui aussi reconverti en mouilleur de mines au moment de la Première Guerre mondiale avant de reprendre sa fonction d'origine. Il participera

d'ailleurs aux côtés du SMR *Dacia* à l'évacuation vers Alexandrie des troupes, du gouvernement et de la banque de Pologne en septembre 1939 puis à l'évacuation vers Haïfa des civils juifs de Roumanie. La Seconde Guerre mondiale le réaffecte en mouilleur de mines auxiliaire. Avec un déplacement de 1.410 t. il pouvait quant à lui atteindre une vitesse de 8,5 nœuds.



SRD *Aurora* à Constanta en 1940

Et les sous-marins ?

Toutefois, toutes les marines européennes et même du monde ne peuvent assurer leurs missions depuis la Première Guerre mondiale sans tenir compte d'une nouvelle arme capable de sérieusement perturber les convois : le sous-marin. Le seul dont va disposer la Roumanie au moment de l'entrée en guerre est le NMS *Delfinul*. Construit à partir de 1926 aux chantiers navals Quarnaro de Fiume, il est lancé le 22 juin 1930, mais suite à des différends entre la Roumanie et l'Italie, il ne sera armé qu'en 1936 et arrivera à Constanta le 27 juin 1936. Il est le premier submersible de la marine roumaine et l'intègre officiellement lors de la journée de la Marine du 15 août 1936. Son déplacement était de 650 t. en surface et de 900 t. en immersion pour une vitesse de 14 nœuds en surface et 9 nœuds en plongée. Son autonomie en revanche était courte (2.000 milles), quoi qu'adaptée à la mer Noire, et son équipage comptait 40 hommes. Son armement se composait d'un canon Bofors de 101.6 mm et six tubes lance-torpilles (4 avant et 2 arrières) de 533 mm. Le délai entre sa conception et sa mise en service ayant été très long, il n'est plus très moderne en 1940 mais a au moins le mérite de devenir un navire école pour les sous-mariniers roumains qui apprirent leur métier en mer Noire, en mer Méditerranée et dans l'océan Atlantique

après une formation théorique reçue en France ou en Italie. Il aura aussi l'avantage de contraindre ses voisins à prendre des mesures pour pallier son déploiement opérationnel en temps de guerre. Les Soviétiques en particulier, disposant jusqu'alors de 47 sous-marins, devront investir des moyens en lutte anti-sous-marine dans l'hypothèse d'une attaque du NMS *Delfinul*.



[Увеличить](#)

NMS *Delfinul* à Constanta

Il fallait cependant un navire ponton/caserne pour épauler ce sous-marin et ceux qui ne manqueraient pas de le rejoindre par la suite, et en parallèle à la construction du NMS *Delfinul* est conçu, également aux chantiers Quarnaro de Fiume, le NMS *Constanța*. Lancé le 3 novembre 1929, il est armé le 27 juillet 1931. D'un déplacement de 2.300 t, il peut atteindre 13 nœuds et son équipage de 136 hommes sert un armement de deux canons Bofors de 102 mm et deux canons de 40 mm antiaériens. Conçu pour soutenir du point de vue logistique le NMS *Delfinul*, il l'accompagne à Istanbul en décembre 1936 et juin 1937. Un atelier à torpilles est également mis en place en août 1938. En juin 1940, il devient un bâtiment à part entière du groupe de sous-marins et vedettes lance-torpilles formé par le NMS *Delfinul* et les NMS *Viscolul*, NMS *Vijelila* et NMS *Viroful*. Au printemps 1941, les risques de guerre s'accroissant, ses canons de 102 mm sont démontés pour être placés sur le NMS *Amiral Murgescu*. Le navire se voit quant à lui renforcé de canons antiaériens Vickers de 76 mm (récupérés sur les destroyers de classe R). Ses pièces de 40 mm sont aussi remplacées par deux pièces de 20 mm et deux mitrailleuses de 13.2 mm Hotchkiss.

Les renforcements des débuts de guerre :

Le 21 juin 1941 les forces de l'Axe attaquent l'Union Soviétique et la Roumanie suit le mouvement, décidée à récupérer la Bessarabie et la Bucovine. Si l'armée de terre et l'aviation vont nécessiter d'importants moyens durant cette guerre, la marine ne sera pas laissée de côté. Dès l'hiver 1940, afin de renforcer la capacité de défense et d'observation sur le littoral, trois escadrilles aéronavales (20 appareils au total) et un groupe d'artillerie côtière de six batteries de 280 mm sont fournis par la *Wehrmacht*. Du côté des navires, longtemps limité au seul NMS *Delfinul*, le nombre de sous-marins roumains se voit renforcé à l'approche de la guerre avec l'arrivée du NMS *Rechinul* et du NMS *Marsuinul*. Construits aux chantiers navals de Galați entre 1938-1941 ils sont respectivement lancés le 5 et le 25 mai 1941. Le NMS *Rechinul* entre officiellement dans la marine le 9 mai 1943 et est prêt au service en avril 1944. Son déplacement était de 650 t. en surface et de 750 t. en immersion, quant à son équipage il regroupait 45 hommes. Sa vitesse pouvait atteindre 17 nœuds en surface et un peu moins de 9 nœuds en immersion. Son armement comportait une pièce de 88 mm, un canon antiaérien Oerlikon de 20 mm et six tubes lance-torpilles (4 avant et 2 arrière) de 533 mm. Quant au NMS *Marsuinul*, il rejoint la marine roumaine en juillet 1943. D'un déplacement de 505 t. en surface et 630 t. en immersion sa vitesse peut atteindre 16 nœuds en surface et 9 nœuds en plongée. Servi par un équipage de 45 hommes, son armement se résumait à 1 canon de 88 mm, une pièce Oerlikon de 20 mm et six torpilles (4+2) de 533 mm. Conçu comme un sous-marin mouilleur de mines, il sera toutefois transformé en sous-marin d'attaque et ne sera vraiment opérationnel qu'en avril 1944.



NMS *Rechinul* (S1)



NMS *Marsuinul* (S2) vue depuis le pont du NMS *Rechinul* (S1)

Devant la demande croissante en mouilleurs de mines, un autre navire de ligne commerciale construit en 1904 à Saint-Nazaire est transformé en navire auxiliaire, le SMR *România*. D'un déplacement de 3.152 t, il fut équipé de quatre canons AA de 20 mm afin de pouvoir également fournir un appui en DCA dans la défense des convois. La menace de raids de la marine soviétique étant réelle, six vedettes lance-torpilles de conception néerlandaise sont également construites aux chantiers navals de Galați et viendront renforcer la flotte roumaine en août 1944, les NMS *Vedenia*, NMS *Vântul*, NMS *Vijelia*, NMS *Viforul*, NMS *Vârtejul* et NMS *Vulcanul*. La nécessité pour l'Allemagne de pouvoir compter sur la marine et les installations portuaires roumaines l'amena à lui confier d'autres navires rapides, notamment les trois chasseurs de sous-marins *VS Nr.1*, *VS Nr.2* et *VS Nr.3*. L'Italie avait été également amenée à transférer six sous-marins de poche de classe CB et au moment de l'armistice entre l'Italie et les Alliés, cinq seront transférés à la Marine militaire roumaine (*CB1*, *CB2*, *CB3*, *CB4* et *CB6*). Construits par Caproni à Milan, ces sous-marins de poche déplaçaient 35.4 t. en surface et 44.3 t. en immersion avec un équipage de quatre hommes. Leur vitesse était de 7.5 nœuds en surface et de 7 nœuds submergés. Quant à leur armement, il se résumait à deux torpilles de 450 mm montées à l'extérieur de la coque.



Sous-marin de poche de classe CB

À l'épreuve du conflit :

Bien que faiblement équipée, la Marine militaire roumaine n'en est pas moins déterminée à accomplir les missions qui justifient son existence à partir de juin 1941, à fortiori contre un adversaire détesté comme l'Union Soviétique qui avait saisi une partie du territoire national en 1940. Légèrement renforcée au fil de la guerre, il convient désormais de voir de plus près quels combats elle va mener.

L'imminence de la guerre, avant même le mois de juin 1941, pousse la marine roumaine à poser des champs de mines sur son littoral, ce que fait le SRD *Aurora* pour sa première mission du 30 juin au 3 juillet 1940, avec le NMS *Durostor*, installant plusieurs barrages de mines près de Sulina, opération renouvelée en janvier 1941 puis dans la nuit du 27 au 28 juin 1941 une fois la guerre déclarée.



Gaillard d'arrière du mouilleur de mines NMS *Dacia* le 5 novembre 1942.

Ces deux navires ne sont cependant pas les seuls à participer au mouillage de mines, d'autres vont y contribuer. On retrouve le NMS *Constanța* au

sein du groupe d'appui aux opérations du 13 au 18 juin 1941 sur le littoral de Constanța. Du 16 au 19 juin 1941 c'est le SMR *Regele Carol I* qui mouille un barrage de mines au large de la côte roumaine entre Capul Midia et Tuzla aux côtés du NMS *Amiral Murgescu*. Le 6 octobre 1941 ces deux navires posent des mines aux côtés du SMR *Dacia* jusqu'au 9 octobre au sud-ouest du cap Caliacra puis entre Mangalia et Burgas, mines qui causent le naufrage des sous-marins soviétiques S-34 en novembre 1941, SC-204 en décembre 1941 et L-24 en décembre 1942. Du 26 au 28 mars 1942 le SMR *Dacia* renforcera à nouveau les barrages de mines entre Midia et Tuzla aux côtés du NMS *Amiral Murgescu*. Pris à partie le dernier jour par des appareils soviétiques près de Gura Portiței, le SMR *Dacia* sera endommagé. En réparations du 14 au 15 mai, il repartira ensuite mouiller des mines au nord de Sulina. Du 24 au 27 juin 1942 c'est à nouveau aux côtés du NMS *Amiral Murgescu* qu'il va établir deux barrages qui conduiront au naufrage des sous-marins soviétique M-33 et M-60 devant Odessa. Ces missions se renouvellent en novembre 1942 puis janvier, avril et septembre 1943 au nord de Sulina et de Constanța. On l'observe, la plupart des missions menées par les mouilleurs de mines auxiliaires se firent presque toujours aux côtés du seul mouilleur de mine moderne de la marine roumaine, le NMS *Amiral Murgescu*. Mais le fait est que ces mouilleurs de mines aux actions si préventives causèrent de lourdes pertes entre 1941 et 1944, détruisant 12 appareils soviétiques, quinze sous-marins et un destroyer, et déployant 31 champs de mines.

Concernant les unités de surface, principalement les quatre destroyers, ils participeront essentiellement aux actions défensives, comme nous allons le voir par la suite, et à la protection des convois.

En effet le NMS *Regele Ferdinand* et NMS *Regina Maria* sont parmi les plus puissantes à la disposition des forces de l'Axe en mer Noire, ils seront donc souvent utilisés, ainsi que le NMS *Mărăști* et le NMS *Mărășești*. Ce dernier coulera d'ailleurs le sous-marin soviétique M-31 en juillet 1943.

Les Roumains ne furent cependant pas les seuls à placer des mines et le sous-marin soviétique L-4 en établit lui-aussi devant Varna. Le 10 octobre 1941 à 23h50, après avoir quitté ce port avec de nouvelles mines, le SMR *Regele Carol I* heurte une mine russe à 2 miles nautiques du

phare Galata Burnu et coule en treize minutes avec vingt et un de ses marins, les autres étant recueillis par le torpilleur SMR *Smeul*. De manière générale les raids de bombardements des bases roumaines provoquent également des pertes. Ainsi le SRD *Aurora* est bombardé et endommagé dans le port de Sulina dès le début de la guerre. Emmené au chantier naval SRD à Cermurlia, il sera à nouveau bombardé et détruit le 15 juillet 1941. Tous les navires roumains dans leur ensemble contribueront à la défense des ports régulièrement attaqués par l'aviation soviétique durant la guerre. On relève ainsi qu'un des canons de 76 mm du NMS *Constanța* abat un appareil soviétique au-dessus de Constanța le 3 août 1941.

Du côté des sous-marins la guerre fut également agitée. Si l'on excepte les sous-marins de poche dont deux seulement mèneront des missions de reconnaissance opérationnelles

à partir du 1^{er} juillet 1944, l'un d'entre eux étant coulé pendant une attaque aérienne soviétique le 20 août 1944, les trois sous-marins roumains eurent à encaisser plus d'un grenadage, le NMS *Delfinul* le premier. Sa première sortie en temps de guerre se fera d'ailleurs dès le 22 juin 1941 jusqu'au 3 juillet 1942. Il effectuera au total neuf missions de guerre contre l'Union Soviétique, principalement sous le commandement du capitaine Constantin « Bibi » Costachescu. Entre le 10 et le 20 juillet il patrouille dans la partie sud de la Crimée afin d'évaluer les forces de la base navale soviétique de Novorossiysk. Suite à diverses avaries il rentre le 30 juillet à Constanța. Du 12 au 20 août 1941 il repartit perturber la circulation au large d'Odessa. Sa quatrième mission, du 3 au 19 septembre 1941, se déroula dans les eaux soviétiques, dans le secteur du cap Otryshenok, mais malgré quelques cibles il reçut l'ordre de ne pas prendre trop de risques et revint au port. Le 2 novembre 1941 il partit interrompre les voies d'approvisionnement soviétiques de Sébastopol, y torpillant un cargo identifié comme étant peut-être l'*Ural*. Poursuivant sa mission le NMS *Delfinul* subira d'innombrables attaques de la flotte mais aussi de l'aviation soviétique, subissant entre 80 et 90 explosions de grenades auxquelles il réussira à échapper avant de regagner Constanța le 7 novembre 1941. Les missions pour l'année 1942 reprirent au mois de mai. Du 25 juin au 3 juillet 1942, il patrouille au large de Yalta et se retrouve rapidement la cible des avions soviétiques fébriles en pleine

opération d'évacuation de la Crimée, et ce pendant plusieurs jours (268 explosions comptées par l'équipage). Suite à d'importants dégâts il subit des réparations entre juillet 1942 et août 1944 et ne reprit plus la mer jusqu'à la fin de la guerre.

Le NMS *Rechinul* fait quant à lui sa première patrouille du 20 avril au 15 mai 1944 dans le but d'observer l'activité du port de Zonguldak d'où des navires turcs transportaient du charbon et ainsi maintenir une pression sur la Turquie qui hésite alors à rejoindre les Alliés. Le 28 avril il se déplace devant la base navale soviétique de Batoum. Repéré il est pris à partie par un hydravion puis par deux navires soviétiques et recherché pendant plus d'une semaine. Le 13 mai l'évacuation de la Crimée étant terminée, il n'a plus besoin de couvrir l'opération avec les autres sous-marins et retourne à Constanța le 15 mai. Il accomplira ensuite la plus longue mission sous-marine de patrouille dans toute l'histoire de la marine roumaine mais aussi sa dernière entre le 15 juin et le 29 juillet 1944, à proximité du port de Novorossiysk. Repéré, il reçoit entre le 18 juillet et le 23 juillet 81 charges sous-marines avant de regagner Constanța. Son *sistership* le NMS *Marsuinul* aura une carrière plus calme, ne menant qu'une seule mission du 10 au 27 mai 1944. Il sera fortement attaqué par les Soviétiques, le 20 mai en particulier, encaissant près de 82 charges sous-marines avant de regagner Constanța.

La bataille du 26 juin 1941 :

Si la marine militaire roumaine n'eut pas à mener de grands engagements dans cette guerre, c'est tout simplement qu'elle n'était pas prête à risquer sa petite flotte dans un affrontement incertain, elle devait se contenter de placer des barrages de mines sur son littoral et attendre que la marine soviétique vienne à portée de canon. Les équipages roumains n'eurent pas à attendre longtemps. Alors que les troupes roumaines franchissent le Prut le 21 juin, l'Union Soviétique, déterminée à porter un coup d'entrée à la Roumanie, envoie une escadre rassemblant notamment le cuirassé *Parijskaia Komuna*, le croiseur *Voroshilov* et six destroyers avec l'ordre de bombarder le port de Constanța. La *Parijskaia Komuna* et trois destroyers restés au large dans l'attente d'exploiter la victoire, ce sont les structures des destroyers *Moskva*,

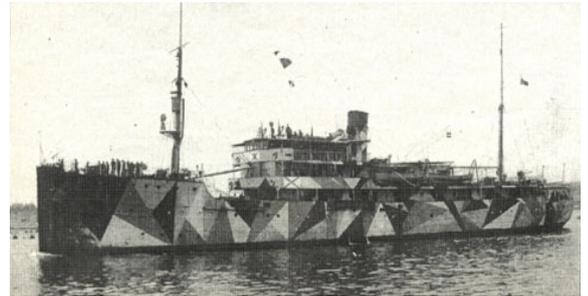
Tachkent, Kharkov et du croiseur *Voroshilov* qui sont observées par le NMS *Delfinul* à 60 milles à l'Est de la côte avant le lever du jour le 26 juin 1941. Tandis que les navires soviétiques commencent à envoyer quelques projectiles sur le port à 3h58, le NMS *Mărăști* et le NMS *Regina Maria* se portent à leur devant et dirigent leurs feux sur eux, le premier sur le *Moskva* et le second sur le *Kharkov*, soutenus par les six pièces de 280 mm installées par les Allemands depuis peu sur la côte mais aussi depuis le cap Midia par les NMS *Amiral Murgescu*, NMS *Regele Ferdinand* et NMS *Mărășești*. Encadrés, le *Kharkov* reçoit un obus à 4h20 tandis qu'un autre touche le mât principal du *Moskva*. Les destroyers soviétiques tentent un mouvement pour échapper aux coups mais cette manœuvre les envoie sur un barrage de mines qui brise en deux le *Moskva* tandis que le *Kharkov*, gravement endommagé, fuit vers la haute mer. La première bataille navale germano-roumaine sur la Mer Noire s'achève par une victoire. Les vedettes lance-torpilles NMS *Viforul*, NMS *Vijelia* et NMS *Viscolul* sont alors déployées pour achever le *Kharkov* mais sont vite repoussés par le *Voroshilov*. Elles se contenteront de ramener 60 naufragés du *Moskva*. Le fait est que les champs de mines, les tirs des batteries côtières conjugués avec ceux des destroyers roumains ont montré l'efficacité du barrage installé pour protéger le littoral roumain et ont persuadé la marine soviétique de ne plus recommencer. Suite à cet échec, la flotte soviétique n'a d'ailleurs plus approché les côtes roumaines avant le 23 août 1944, lorsque la Roumanie change de camp.

« L'opération 60.000 » :

Si les combats furent peu nombreux pour la Marine militaire roumaine, prudente quand il s'agit de sortir de ses ports et favorisant les barrages de mines, elle fit aussi preuve d'une grande audace en participant activement, et avec l'ensemble de ses moyens (ce qui était très risqué), à l'évacuation des troupes de l'Axe bloquées en Crimée au printemps 1944. Ce type d'opération, déjà vu en 1940 pour les troupes franco-britanniques avec l'opération *Dynamo*, était en elle-même très risquée, et pourtant elle fut tentée par la marine roumaine et l'amirauté allemande. En avril 1944, l'invasion de l'Union Soviétique a fait long feu et l'Armée Rouge a déjà repris le dessus, bloquant une partie des

forces de l'Axe dans la péninsule de Crimée et en particulier 62.000 à 65.000 soldats roumains. Ces derniers, retranchés derrière les lignes de défense de l'isthme de Perekop savent qu'ils ne tiendront plus longtemps. Une évacuation est alors préparée par l'état-major de la marine roumaine dont toutes les unités sont mobilisées. Vont ainsi participer aux opérations les NMS *Mărăști*, NMS *Regele Ferdinand*, NMS *Durostor*, NMS *Dumitrescu*, NMS *Dacia*, NMS *Constanța*, NMS *Roumania*, NMS *Ghiculescu*, NMS *Regina Maria*, NMS *Mărășești* et NMS *Amiral Murgescu*.

Cette évacuation se fit en deux phases, la première entre le 12 avril et le 5 mai 1944 puis la seconde entre les 6 et 13 mai.



NMS Constanța

Le 11 avril un premier convoi partit de Constanța et fit route sur Sébastopol composé de navires allemands, hongrois, escorté par les NMS *Ghiculescu*, NMS *Regina Maria* et NMS *Mărășești*. Constanța était alors régulièrement la cible de raids soviétiques et le brouillard s'étant installé sur le littoral, les raids cessèrent, favorisant ainsi l'évacuation. Le premier convoi put ainsi revenir à Constanța le 14 avril emportant 4361 hommes. Le même jour un autre convoi plus lent partit de Sébastopol avec 2038 hommes tandis qu'une autre rotation partait de Constanța le 14 avril, composé de nouveau de navires hongrois et allemands. Il sera attaqué cinq fois par les bombardiers soviétiques qui ne seront maintenus à distance que grâce aux batteries AA du NMS *Murgescu* qui en abattit deux. Ce convoi ramena 3979 hommes à Constanța deux jours plus tard. Le 16 avril ce sont deux autres convois qui sortent de Sébastopol, embarquant 5.417 hommes pour l'un et 2.561 hommes pour l'autre, tous deux subissant des dommages du fait de l'aviation soviétique. Il va sans dire que jusqu'alors les hommes évacués étaient majoritairement allemands. Le premier drame de l'opération d'évacuation eut lieu le 18 avril. Ayant quitté la Crimée dans la nuit, un convoi escorté entre

autres par le NMS *Mărăști* et le NMS *Ghiculescu* est attaqué à la torpille, ce dernier lancera des grenades pour chasser le sous-marin avant de rejoindre le convoi. Puis ce sont des bombardiers soviétiques qui les harcèlent, endommageant sérieusement le cargo roumain *Alba Iulia* dont les passagers se jettent à l'eau. De Constanța sont alors dépêchés le NMS *Regela Ferdinand* et le NMS *Regina Maria* ainsi que sept hydravions pour venir en aide aux survivants. À nouveau attaqué, l'équipage de l'*Alba Iulia* est recueilli par le NMS *Regele Ferdinand* arrivé sur les lieux tandis que le cargo est pris en remorque. Comble de malchance, le NMS *Mărăști* étant arrivé plus tôt que prévu dans la nuit du 18 au 19 avril, dut approcher du port sans phare pour le guider et fatalement heurta des hauts fonds et s'échouera. Remorqué, il devra subir des réparations entre avril et mai 1944 et à une période où la marine a désespérément besoin de tous ses navires, ce manque se fait sentir. Comme on le voit, cette période fut déjà particulièrement mouvementée pour la marine militaire roumaine et ce n'était pas fini ! Le 19 et le 20 avril, deux convois allemands partent de Crimée avec 17.000 hommes. Le 21 avril le NMS *Regele Ferdinand* part de Constanța pour les escorter avec d'autres petits navires quand il est pris à parti par des formations aériennes soviétiques très nombreuses et en réchappe par miracle avec seulement un trou dans la coque au-dessus de sa ligne de flottaison. Sur le chemin du retour de Sébastopol ils sont attaqués par le sous-marin *M-35* qui les torpille et coule le pétrolier *Ossag*. Le 23 avril, quatre convois quittent Sébastopol, légèrement escortés de vedettes allemandes principalement, mais aussi du NMS *Regele Ferdinand*. Attaqués à plusieurs reprises, ils parviendront à Constanța le 24 avril. Le convoi du lendemain aura moins de chance puisqu'un remorqueur allemand ayant à son bord 1.045 hommes sera coulé. Seulement 750 d'entre eux seront sauvés. Après un convoi le 25, le 27 avril, c'est un dernier convoi qui clôture la première phase de l'évacuation, escorté entre autres par le NMS *Durostor*, le NMS *Ghiculescu* et une grosse flottille de vedettes et torpilleurs. Attaqués à la bombe et la torpille, ils parviennent à rejoindre Constanța sans trop de pertes. Au total, entre le 14 et le 27 avril 1944, ce sont 73.058 hommes qui passeront de la Crimée au port de Constanța (20.779 Roumains dont 2.296 blessés, 28.394 Allemands dont

4.995 blessés, 723 Slovaques, 15.055 volontaires russes, 2.559 prisonniers et 3.748 civils). Les pertes navales sont minimes ou temporaires tandis que du côté soviétique les pertes sont estimées à douze avions abattus, un sous-marin, un torpilleur coulés et un sous-marin endommagé. Mais à partir du 8 mai, la situation de la 17^e armée allemande devenant dramatique, le repli et l'évacuation doivent reprendre de manière encore plus précipitée et les rotations des NMS *Ghiculescu*, NMS *Dumitrescu*, NMS *Mărășești*, NMS *Regina Maria* et NMS *Regele Ferdinand* se poursuivent. Le début de l'évacuation commence par un grand drame, le 10 mai. Dix mille hommes périssent ce jour-là dans l'attaque des convois partis le même jour de Crimée, représentant ainsi plus de 90% des pertes de l'évacuation totale. Le 11 mai, les navires évacuent encore, désormais sous le feu de l'artillerie ajouté à celui des bombardiers soviétiques. Le NMS *România* est ainsi la cible de douze appareils, ses munitions explosant, L'équipage et les soldats à bord peuvent toutefois être sauvés avant que le navire ne sombre. Le NMS *Regele Ferdinand* déjà sur la brèche depuis un mois est légèrement endommagé par un tir d'artillerie au cours de la nuit du 11 au 12 mai mais il est surtout la cible de 33 frappes aériennes et des salves d'artillerie soviétiques dans la matinée, qu'il repousse avec ses 120 mm. Finalement, c'est une bombe qui le frappe dans les réservoirs de carburant en dessous de la ligne de flottaison, tuant onze marins et dix passagers, en blessant vingt-huit autres. Continuellement attaqué par l'aviation soviétique, il fait route sur Constanța, devant être remorqué dans les derniers milles. Néanmoins, les rotations doivent se poursuivre coûte que coûte et dès le 11 mai 1944 part de Constanța un autre convoi qui arrive en Crimée le 12 mai, escorté entre autres par les mouilleurs de mines NMS *Dacia*, NMS *Amiral Murgescu*, le NMS *Regina Maria* et deux navires de la 30. *Räumbootes-flottille*.



SMR Dacia

Les soldats sont embarqués sur des vedettes qui les emmènent sur les plus gros navires. violemment attaqué, ce convoi parvient à Constanța le 13 mai non sans de graves dommages pour le NMS Dacia. La dernière lourde perte de la marine roumaine sera le NMS Durostor. Participant à l'un des derniers convois à quitter la Crimée le 13 mai il est touché par deux bombes. L'équipage est transféré sur des torpilleurs allemands et le navire est coulé peu après par le sous-marin soviétique A5. Durant la seconde phase de l'opération d'évacuation, 47.825 hommes feront la traversée (15.078 Roumains et 3.755 Allemands, 28.992 volontaires russes, prisonniers et civils). Les pertes pour le NMS Regele Ferdinand s'élèveront à douze morts et vingt-huit blessés, trois morts et vingt-deux blessés sur le NMS Dacia, un disparu et un blessé sur le NMS Ghiculescu.

Horia MACELLARIU (1894-1989)

Officier de marine roumain qui s'est déjà distingué au cours de la Première Guerre mondiale sur le Danube, il étudie entre 1927 et 1928 à l'École de Guerre à Paris et quittera la France avec la croix de chevalier de la Légion d'Honneur pour rejoindre son pays où il exerce divers commandements sur des moniteurs puis sur le NMS Regina Maria. Il rejoint par la suite le Ministère de la Guerre et enseigne à l'École de Guerre roumaine à l'époque où Ion ANTONESCU en est le commandant. Nommé chef d'état-major du commandement maritime des forces navales il est nommé en juin 1941 chef d'état-major au sein de la mission navale allemande le 20 août 1941. C'est donc lui qui a la charge de diriger la marine et de l'utiliser au mieux aux côtés des

forces de l'Axe. Promu contre-amiral, il prend d'ailleurs la tête de la force maritime roumaine subordonnée au commandement allemand en mars 1943. C'est lui qui coordonne entre décembre et mai 1944 l'une de plus grandes opérations d'évacuation d'une armée par mer depuis l'opération Dynamo, permettant à près de 130.000 hommes de s'échapper de la péninsule de Crimée. Il recevra pour cela la Grande Croix de l'Ordre de l'Etoile de Roumanie et la Croix de Chevalier de la Croix de Fer en 1944. Dans

la nuit du 23 au 24 août 1944, le vice-amiral Jon GEORGESCU, chef d'état-major de la Marine roumaine, lui ordonne de cesser toute subordination au commandement allemand et de tenter de neutraliser les navires allemands. Le but étant d'éviter les représailles de l'Union Soviétique et la destruction de Constanța. Considérant cela, la Cour de justice populaire qui le jugera le reconnut innocent mais le 24 mars 1945 il est placé dans la réserve. Avec l'arrivée du régime communiste commencent ses problèmes. Au printemps 1946 il est recherché comme chef des forces de la résistance dans la région de Bucarest et poursuivi pour crimes de guerre pour n'avoir pas fait tirer sur les navires allemands à Constanța le 23 août 1944. Il est également accusé de complot contre l'ordre étatique et condamné par contumace aux travaux forcés à vie le 18 novembre 1946.

Arrêté le 19 avril 1948 après une réunion avec des militaires, il est incarcéré à la prison de Jilava puis sa peine est réduite à 25 ans de prison et à la dégradation militaire. Il passera au final 16 ans

en prison de 1947 à 1964, à la prison d' Aiud puis à la prison de Ramnicu Sarat puis enfin à la prison de Gherla où il sera libéré par la grâce collective du 29 juillet 1964. Réhabilité et restauré dans son grade il décèdera en 1989 à Bucarest. Une corvette porte aujourd'hui son nom ainsi qu'une rue de Bucarest.



Au total, entre le 14 avril et le 13 mai 1944, ont été évacués 120.853 hommes et 22.548 tonnes de matériel. Soit 36.557 Roumains dont 4.262 blessés, 58.486 Allemands dont 12.027 blessés, 723 Slovaques, 15.391 volontaires russes, 2.581 prisonniers et 7.115 civils. La marine militaire roumaine reçut pour cette héroïque opération les félicitations du grand amiral Karl Dönitz pour la façon dont elle avait fonctionné et contribué à l'évacuation. Les Allemands furent d'ailleurs très surpris que les Roumains aient risqué leurs destroyers jusqu'en Crimée et leur en furent reconnaissants. De nombreux commandants de navires seront d'ailleurs décorés chevaliers de la Croix de Fer ou encore dans l'ordre de Michel le Brave pour la Roumanie. L'opération est un succès compte tenu des circonstances dans lesquelles elle fut menée. La distance entre Sébastopol et Constanța (220 milles) aidait un peu il est vrai, puisque la traversée pouvait se faire en 24 heures. L'appui aérien fut faible et les attaques des bombardiers soviétiques nombreuses ce qui ne facilita pas les choses. Toutefois la marine soviétique ne se hasarda pas dans cette évacuation, laissant ses sous-marins et torpilleurs agir par peur des bombardiers allemands, et c'est sans doute ce qui permit le succès de l'opération.

Le 19 août 1944, un jour avant l'offensive

La fin d'une guerre non voulue :

soviétique sur le pays, la marine roumaine comptait encore 54 navires sur la mer Noire (29 bâtiments de guerre et 25 navires auxiliaires de toutes tailles) et 137 sur le Danube (37 bâtiments de guerre et 100 navires auxiliaires de toutes tailles), un régiment de marine, un régiment du génie naval et un régiment d'artillerie côtière mais elle a désormais d'autres priorités : se retirer du commandement allemand et éviter des représailles de leur part, mais aussi des Soviétiques sur le point d'envahir le pays. Si l'état-major de la Marine militaire roumaine ne parvient pas à convaincre les navires allemands d'être désarmés et leur demande de partir, le port de Constanța est épargné par les combats. Toutefois l'Armée Rouge met rapidement la main sur ce qu'il reste de la Marine militaire roumaine, c'est-à-dire une marine presque intacte et fière d'avoir lutté victorieusement avec des moyens dérisoires. Ses marins et ses officiers en souffriront particulièrement sous le régime communiste. Les NMS *Mărășești* et NMS *Mărăști* seront incorporés à la marine soviétique et seront renvoyés à la Roumanie en octobre 1945 avant d'être mis au rebut dans les années 1960. Les NMS *Regele Ferdinand* et NMS *Regina Maria* subiront le même sort avant d'être renvoyés en 1951 dans les forces navales de la République populaire roumaine. Les NMS *Constanța* et NMS *Amiral Murgescu* ne reverront eux jamais la Roumanie et seront mis au rebut en 1977 et 1989. Saisi alors qu'il est encore à quai, le *SMR Dacia* coulera le 10 octobre 1944, ayant heurté une mine allemande près de la côte géorgienne. Quant aux sous-marins, ils sont eux aussi saisis, ceux de classe *CB* étant même directement démantelés pour les pièces. Pour ce qui est du NMS *Marsuinul*, une torpille explose à l'intérieur alors qu'il est à quai le 20 février 1945 et il passera le reste de son existence à être réparé avant d'être abandonné en 1950. Les NMS *Delfinul* et NMS *Rechinul* serviront eux dans la Marine Soviétique avant d'être rendus en 1957 à la Roumanie. Tous deux en très mauvais état ils seront mis au rebut non sans que l'équipement et l'armement du NMS *Delfinul*, le premier sous-marin roumain de l'Histoire, soient démontés et exposés encore aujourd'hui au musée maritime de Constanța et au musée militaire national de Bucarest.



Les destroyers *Lichoș* (ex *Regele Ferdinand*) et *Letușciș* (ex *Regina Maria*) à la base de Sébastopol après-guerre

Notes

- (1) - Par respect pour la terminologie utilisée pour nommer les navires, nous utiliserons l'abréviation NMS (*Nava Maiestatii Sale* = Navire de la Marine de sa Majesté) devant le nom de chaque navire.
- (2) - Déjà présentés dans le précédent numéro de l'Histomag 39-45 consacré à l'Espagne.
- (3) – SMR : *Serviciul Maritim Român*, les navires du service maritime roumain (marine marchande)

Sources

DAMASCHIN Ioan, « *Lupta aeronavală de la Constanța din 26 iunie 1941* », Editura Militara, București, 2014.

KEMP Paul, « *Midget Submarines of the Second World War* », Chatham Publishing, 1999.

KOSLINSKI Nicolae et STANESCU Raymond, « *Marina Română în Al Doilea Razboi Mondial : 1939-1945* », Editura Făt-Frumos, București 1997.

MACELLARIU Horia, « *În plin uragan* », Editura Sagittarius, București, 1998.

ROTARU Jipa (éd.), « *Armata Romana in al doilea razboi mondial* », Meridiane, Bucaresti, 1995.

<http://www.worldwar2.ro>

<http://www.romanioliberal.ro/special/documentare/povest-ea-torpiloarelor-englezesti-din-marina-regala-romana-367677>

<http://www.rumaniamilitary.ro/>

<http://lnr-mangalia.ro/>

<http://www.ligamilitarilor.ro/>

<http://www.zweiterwelkrieg.org/>

<http://kreiser.unoforum.pro/>

<http://www.neodacii.com/>

<http://www.fortele-navale.ro/>

<http://old.rri.ro/>

<https://honoretpatria.wordpress.com>

<http://www.cristiannegrea.ro>

6: SERBĂNESCU ALEXANDRU

par Grégory Haffringues

Avec environ 1 200 appareils ennemis détruits en combat aérien ou au sol, les Forces Aériennes Royales Roumaines (ARR) se sont montrées efficaces malgré un matériel volant très divers. Elles ont engendré 125 "as" selon les archives roumaines. Șerbănescu Alexandru était l'un d'eux.



Alexandru est né le 17 mai 1912 (ou le 4 mai selon une autre source) à Colonesti. Il suit une scolarité dans son village avant d'intégrer l'école militaire Manastirea Dealu à Targoviste. Second de sa promotion, il passe l'examen d'entrée à l'école militaire des officiers d'infanterie de Sibiu. Le 1er juin 1933, Alexandru sort sous-lieutenant et est affecté au Batalionul 3 Vanatori de Munte (3^{ème} bataillon de chasseurs de montagne). Passionné par son métier, travailleur acharné, il veut être le meilleur. Fiancé, il met fin volontairement à sa relation, il est marié avec l'armée. Le 1^{er} septembre 1935, Alexandru étudie les tactiques d'infanterie. Le 31 octobre 1936, il sort 1^{er} de sa promotion. Considéré comme un officier d'élite, il parle couramment le français et l'allemand, joue du violon, ne fume pas et ne boit pas.

Le 1^{er} novembre 1938, Șerbănescu est affecté comme instructeur à l'Institut Nationale d'Éducation Physique à Bucarest. Après avoir observé plusieurs fois des appareils de la force aérienne, Alexandru demande son transfert dans l'aviation. On ne peut rien refuser à un si bon officier. En 1939, Alexandru est breveté observateur. L'année suivante, le 1^{er} avril, il commence sa formation de pilote. Malgré ses 28 ans, il est breveté pilote le 31 octobre 1940

et devient instructeur à la 1^{ère} escadrille école. Ses élèves ont du mal à s'adapter à son sens de la discipline issu des chasseurs de montagne. On le surnomme "Bradul verde" (sapin vert) ou "cainele rosu" (chien rouge, car il est toujours aux troussees des récalcitrants et bien sûr roux de cheveux). Mais nombre de ses élèves le remercieront d'avoir été menés à la baguette quand ils seront engagés dans les combats du front de l'Est.

Début 1942, Alexandru s'entraîne à l'école de chasse, engrangeant des heures de vol notamment sur IAR 80. Puis il effectue une quarantaine de missions de patrouille le long de la côte de la mer Noire. Promu lieutenant à titre exceptionnel, il est transféré au Grupul 7 Vanatoare (7^{ème} groupe de chasse) le 22 août 1942. En septembre 1942, l'Aviation Royale Roumaine appuie l'armée allemande dans la région de Stalingrad. Depuis le 9 septembre 1942, le Grupul 7 participe ainsi aux combats avec 37 Messerschmitt Bf 109E. Alexandru sert à l'Escadrila 57, et il attire l'attention du capitaine Manoliu pour son allant et ses initiatives. Le 15 septembre 1942, Alexandru abat un Yak, c'est sa première victoire.



Front de Stalingrad, Bf 109E-3 supposé de Șerbănescu



Bf 109E-3 du Lt Di Cesare, Grupul 7, Karpovka, novembre 1942.

Le 7 octobre, le Grupul 7 s'installe sur l'aérodrome de Karpovka, situé à une cinquantaine de kilomètres de Stalingrad.

L'ennemi russe est de plus en plus agressif et le front est perméable. Le 21 novembre 1943, au cours d'une mission de reconnaissance, Alexandru annonce que le front est percé et que des chars russes ne sont qu'à 6 kilomètres de l'aérodrome. Puis Șerbănescu, grâce à son expérience de chasseur de montagne, prend en charge la défense de la base. Il coordonne notamment les tirs des pièces de DCA. Les troupes soviétiques n'insistent pas et se replient, laissant un blindé endommagé sur le terrain.

Le 23 novembre 1942, il est décidé d'évacuer le plus grand nombre possible d'hommes de la poche de Stalingrad. Les pilotes décollent en embarquant une personne couchée dans la queue de leur Bf 109. Puis, ils escortent les Junker Ju 52 roumains afin de sauver un maximum de personnel bloqué dans la poche de Stalingrad. Sur le terrain de Karpovka, le Grupul 7 a laissé 12 Bf 109 endommagés.

Au début de janvier 1943, les unités aériennes roumaines ont été repliées sur le secteur de Tiraspol, Odessa et Nicolae afin de reprendre leur souffle. Le Grupul 7 regagne la Roumanie le mois suivant. Le repos est très court et dès le 10 mars le Grupul 7 est rattaché à la JG 3 "Udet" pour former le Deutsch-Königlich Rumänishen Jagdverband commandé par le lieutenant Eberhard von Boremski. Cette unité commence les opérations le 29 mars jusqu'au 5 juin 1943, date de sa dissolution. Au cours du mois de mars, Alexandru est promu capitaine et prend le commandement de la 57^{ème} escadrille du Grupul 7. Le 8 avril 1943, Alexandru abat un LaGG 5.



Bf 109G-2 de Șerbănescu, avril 1943.

Le 5 mai 1943, nouvelle victoire, sur un Yak 7. Le Grupul 7 forme avec le groupe 6 de bombardement, le groupe 3 de bombardement en piqué ainsi qu'une escadrille de reconnaissance, le Corps Aérien Roumain, rattaché à la *Luftflotte* 4, opérant sur le front de l'Est. "Riche" en appareils soviétiques, les combats sont nombreux, et Alexandru va accumuler les victoires. Le 26 juin 1944, il abat un Spitfire, c'est sa 5^{ème} victoire.

Au cours des mois de juillet et août 1943, Alexandru est crédité de 15 victoires.

Le 30 août 1943, Șerbănescu est décoré de la médaille Mihai Viteazul (Michel le Brave) à Mariupol puis part en permission pour 20 jours.



Alexandru à bord d'un Bf 109 avec 6 marques de victoires.



Șerbănescu et Ioan Di Cezare (au moins 19 victoires) après avoir été décorés.



Un moment de détente.

De retour au front fin septembre, Alexandru reprend le combat. Le 10 octobre 1943, au cours d'une mission d'escorte de Stuka, Șerbănescu est abattu ainsi que 2 de ses camarades. Il arrive à évacuer son appareil en flamme et se pose à l'intérieur des lignes allemandes. Il est de retour à sa base quelques heures plus tard alors que la propagande russe annonce sa mort. Le lendemain, il abat sa 25^{ème} victime pour montrer qu'il est toujours vivant. Le 23 octobre 1943, le Grupul 7 est relevé par le Grupul 9. Mais plusieurs pilotes du 7 (Șerbănescu, Cantacuzino, Milu...) restent pour conseiller les nouveaux venus peu expérimentés. La venue de l'hiver freine l'activité aérienne et les 2 camps doivent reconstituer leurs forces.



Șerbănescu jouant du violon entre deux missions.

On a peu d'informations sur l'activité et les victoires de Șerbănescu pour les premiers mois de 1944. Le 9 février 1944, le capitaine Șerbănescu est nommé commandant du Grupul 9. Le 4 avril 1944, le Grupul 9 quitte le front de l'Est et ces appareils se rassemblent sur l'aérodrome de Tecuci, en Moldavie. C'est aussi le jour du premier raid massif de la 15th Air Force sur la Roumanie. Le 22 mai 1944, Alexandru abat 2 Airacobra, mais la situation est de plus en plus critique, l'Armée Rouge

approche et l'aviation américaine est omniprésente au-dessus de la Roumanie. Le 11 juin 1944, Şerbănescu abat un B-17 au cours d'un combat acharné. Selon les règles en vigueur à l'époque dans l'ARR, plusieurs victoires peuvent être accordées pour un avion en regard du nombre de ses moteurs. Un monomoteur vaut donc une victoire, un bi ou trimoteur équivaut à 2 victoires et un quadrimoteur à trois. Donc il est crédité de 4 victoires ! Totalemment surclassé dans les airs, le 4 août 1944, Alexandru obtient sa dernière victoire en abattant un chasseur P-51 Mustang.

Les hommes du Grupul 9 sont épuisés et anéantis moralement par l'approche de la défaite. À la mi-août, le commandant des forces aériennes roumaines vient à Tecuci annoncer aux pilotes de ne plus engager le combat contre les vagues de bombardiers américains escortés par des essaims de chasseurs. Mais Şerbănescu annonce à son supérieur : *"Celui qui pénètre dans mon pays pour y jeter des bombes ne peut être considéré comme un ami. Même si je meurs demain, je ne veux pas que nos enfants déclarent qu'il y eut un village sans le moindre chien de garde. Dès lors, mon général, je vous remercie pour votre conseil mais je me sens obligé de désobéir à cet ordre. Messieurs, ceux qui pensent comme moi n'ont qu'à avancer d'un pas"*. Et 13 de ses hommes le suivent.



Şerbănescu et le Lt Ludwig Neubök (32 victoires), officier de liaison allemand.

Le 18 août 1944, aux environs de Brasov, Alexandru, à bord de son Bf 109G-6 "1 rouge" est engagé dans un combat désespéré contre 6 P-51 Mustang du 31st Fighter Group, escortant 250 bombardiers. Il tente une manœuvre pour s'échapper mais la pression exercée sur l'appareil est trop forte. L'avion, ailes arrachées, s'écrase au sol, tuant son pilote.

Selon certaines sources le lieutenant John R. Busley du 31st FG aurait abattu Şerbănescu et pour le 18 août il est crédité d'un Bf 109G. 5 jours plus tard, la Roumanie change de camp. Şerbănescu est enterré au cimetière de Ghencea, à Bucarest. C'est sa mort au combat qui le fait rentrer dans la légende. De plus c'était un grand patriote qui n'a pas pris part au volte-face roumain.

Tous les anciens combattants ne parlent de Şerbănescu qu'en des termes élogieux. Aucun ne lui reproche un quelconque manquement.

Les Roumains, souvent très critiques entre eux, se moqueront des faiblesses de l'un ou de l'autre pilote en vue. Comme par exemple, l'avarice de Cantacuzino qui n'offrait jamais de tournée au mess, cela en dépit de sa fortune ! Mais jamais de Şerbănescu ! Sous Ceaucescu, chaque 18 août, les anciens aviateurs étaient autorisés à se réunir autour de sa tombe, qui porte l'inscription : *"tombé pour la patrie en combat avec des bombardiers américains"*. En 1992, la route menant aux aérodromes de Bucarest (Baneasa et Otopeni) a été rebaptisée *Bulevardul A. Şerbănescu*.



La tombe de Şerbănescu au cimetière de Ghencea, à Bucarest.

Palmarès : 44 victoires (55 selon les critères de l'ARR), 8 victoires probables, 590 missions.

Sources :

Craciunoiu Cristin, article, Avions N°100, juillet 2001.

Dénes Bernád, Rumanian aces of WW 2, Ospreypublishing, 2003.

Morasanu Teodor Liviu et Melinte Dan Alexandru, Romanian fighter colours 41-45, Mushroom Model Publication, Stratus, 2010.

Morasanu Teodor Liviu et Robanescu Medin, l'aviation roumaine pendant la Seconde Guerre Mondiale, éditions TMA, ISBN 2-915-205-01-9, BAN 9782915205015.

Sur le net : Romanian Military History Forum.

7 : L'ESCADRILLE ALBĂ.

l'escadrille des femmes pilotes

Par Alexandre Sangedolce.

De 1941 à 1945, une escadrille sanitaire de la Croix-Rouge roumaine effectuera des centaines de missions pour évacuer les blessés des champs de bataille : l'*escadrila Albă*. Sa particularité : elle était composée exclusivement de femmes pilotes.

La princesse Marina Știrbei, descendante d'une lignée de la noblesse roumaine, diplômée de l'école de pilotage « *Mircea Cantacuzeno* » et membre du comité de la Croix-Rouge, soumet au ministre des Transports navals et aériens Georghe Jienescu un mémoire pour mettre sur pied une unité aérienne sanitaire composée de femmes à l'instar des *Lotta Svärd* en Finlande. Le ministre adopte le projet et l'*escadrila sanitară* voit le jour à Baneasa, près de Bucarest, le 25 juin 1940.



Cliché couleur pris sur le front de l'Est. Les trois aviatrices sont (de gauche à droite : Nadia Russo, Mariana Drăgescu et Virginia Dutescu. En arrière-plan, le RDW-13 S n°2 de Mariana Drăgescu.

Les premières volontaires féminines à rejoindre l'unité sanitaire sont Nadia Russo, Mariana Drăgescu et Virginia Thomas qui pilotent respectivement les aéroplanes numérotés de 1 à 3. Les avions sanitaires sont des RDW-13s polonais ⁽¹⁾ qui se sont posés en Roumanie après la campagne de 1939. Ils sont entièrement peints en blanc avec des croix rouges et le drapeau national sur l'empennage. L'avion ne peut emporter outre le pilote que deux brancards pour les blessés. L'écrivain italien Curzio Malaparte aurait eu l'idée du nom « *d'escadrille blanche* », *escadrila Albă*. Un

Potez 65 et un Bücker Bü 131 « *Jungmann* » complètent la flottille. L'unité est basée à Baneasa.



Princesse Marina Știrbei. Descendante d'une lignée aristocratique, elle est à l'origine du projet de l'*escadrila Albă*, l'escadrille sanitaire de l'aviation roumaine.

Premières missions :

Lors du déclenchement de l'opération *Barbarossa*, l'escadrille sanitaire quitte Baneasa et s'installe à Focsani puis à Tecuci. L'armée roumaine mène une guerre de reconquête (7 au 25 juillet 1941) reprenant à l'URSS la Bessarabie et la Bucovine, provinces perdues l'année précédente. L'*escadrila Albă* s'est parfaitement bien acquittée de sa mission, parvenant à atterrir sur les champs de bataille et évacuer deux cents blessés. La présence de la croix rouge et la couleur blanche de l'appareil constituent des proies faciles pour la chasse soviétique et les femmes-pilotes ne peuvent compter que sur leur habileté pour échapper à leurs poursuivants car aucun chasseur roumain n'assure leur protection.

Le 11 juillet, un drame survient, un des deux Monospar ST-25 s'écrasant à Baneasa. À bord Maria Adam, Victoria Comsa, Jana Illiescu, Maria Voitec trouvent la mort avec leur instructeur.

À partir d'août débute le siège d'Odessa, l'escadrille sanitaire se déplace sur le terrain de Bendery (Tighina). Les avions, trop visibles, sont repeints avec des camouflages de l'armée de l'air roumaine mais conservent les Croix-Rouges. Ils effectuent jusqu'à quatre missions par jour, évacuant les blessés sur l'hôpital militaire de Tiraspol. Sept cents blessés seront ainsi secourus. En raison du stress et d'un état de fatigue avancé, l'aviatrice Virginia Duțescu doit quitter l'escadrille le 1^{er} septembre 1941.

En récompense de leur courage et de leur dévouement, les pilotes sont décorées de l'ordre de la « *Virtutea Aeronautică* » avec épées d'or. Après six mois de bons et loyaux services, les RWD-13s sont rapatriés à Pipera le 6 novembre et envoyés en révision.



RWD-13S n°2 de l'escadrila Sanitaria roumaine, piloté par Marina Drăgescu, Chișinău (Bessarabie) Juillet 1941

Monographie du RDW-13 S. Sa livrée blanche le rend facilement repérable et en fait une proie facile pour l'aviation soviétique malgré la croix rouge. Les avions seront repeints avec les couleurs en vigueur dans l'aviation roumaine. (planche Wingspalette).

Réorganisation et missions au-dessus de Stalingrad

L'unité est dissoute le 10 avril 1942 et reconstituée sous l'appellation *Escadrila 108 Transport usor* (108^e escadrille de transport léger) pour intégrer le *Grupul Aerotransport Militar*. Elle perçoit une dizaine de RWD-13 supplémentaires et compte aussi un personnel masculin. L'escadrille est composée de deux sections. La *Secției I* commandée par le lieutenant Isaia Popovici (pilotes : Nadia Russo, Mariana Drăgescu, Virginia Thomas) quitte Bucarest le 18 août pour rejoindre le terrain d'aviation de Kotelnikovo à 60 km au sud de Stalingrad, en passant par Tiraspol et Stalino. La *Secției II* commandée par le lieutenant Traian Demetrescu (pilotes : Victoria Pokol, Maria Nicolae et Smaranda Brăescu) rejoint Stalino. Outre les traditionnelles missions d'évacuation de blessés, les

aviatrices se voient confier des missions d'observation ou de transport de matériel, de courrier... Notons que chez leurs adversaires soviétiques, il existe une escadrille de chasse composée exclusivement de femmes : la 586 IAP. Deux RWD-13 sont perdus et pour éviter davantage de pertes, l'escadrille est déplacée à Morozovskaja. Les effets du froid intense ne tardent pas à se faire sentir : Nadia Russo tombe malade et doit se faire évacuer. Le 24 octobre, la 1^{re} section est renvoyée en train en Roumanie suivie de la 2^e section, le 8 janvier 1943.

Smaranda Braescu est détachée à l'*Escadrila 105 Transport greu* (escadrille de transport lourd) équipée de Ju 52/3 m qui ravitaille Pitomnik dans le *Kessel* de Stalingrad.



Mariana Drăgescu (7 septembre 1912– 24 mars 2013).



Mariana Drăgescu aux commandes de son RDW-13 S n°2 avec un blessé à son bord en cours d'évacuation.

La Crimée :

Après une révision nécessaire des avions à l'usine ICAR de Bucarest et une période de repos bien mérité, les aviatrices retournent à leurs missions d'évacuation de blessés à Simferopol en Crimée, en mai 1943. Nadia RUSSO, inapte, doit être réformée. Il ne reste que six avions : trois RWD-13 et trois RDW-13S. Après l'offensive soviétique contre Simferopol, l'escadrille retourne en Roumanie. Deux cents blessés ont pu être évacués durant le troisième cycle opérationnel sur le front de l'Est.



Le RDW-13 S de Mariana Drăgescu en vol.

La fin :

L'escadrille est transférée à Bacau en avril 1944, le 25 août 1944, lors du renversement d'alliance et l'unité est dissoute. En quatre années d'activité, 9 000 blessés ont été évacués par les airs.

Avec la mise en place du nouveau régime prosoviétique, ces aviatrices exceptionnelles sont jugées « *suspectes et ennemies du peuple* ». Après un procès fantoche, elles connaissent la prison ou la déportation dans les goulags roumains pour effectuer des travaux inhumains comme la construction du canal de la Volga à la mer Noire.

Marina ȘTIRBEI, « *la princesse roumaine de l'aviation* », sera dépossédée de ses biens. Elle parviendra à quitter la Roumanie en 1964 pour s'établir dans le Kent, en Angleterre, puis en France où elle s'éteint le 15 juillet 2001.

Mariana DRAGESCU, chassée de l'aviation, parviendra à subsister en travaillant comme dactylo. Dernier témoin de l'épopée de l'*escadrila Albă* elle décède le 24 mars 2013.

Nadia RUSSO est déportée dans les camps de travail du régime communiste, accusée « *d'espionnage* ». Elle travaillera dans une usine d'emballage, vivant misérablement jusqu'à la fin de ses jours. Elle est morte le 22 janvier 1988 à Bucarest.

Virginia THOMAS qui dispose d'un passeport britannique rejoindra l'Angleterre. Les circonstances de la mort de Smaranda BRAESCU en 1948 ne seront jamais élucidées.



Nadia Russo

NOTES:

(1) - Initialement, l'unité avait perçu deux Monospar ST-25 Universal, accidentés et perdus, dons du prince Nicolas de Roumanie.

Sources:

Batailles Aériennes 21, l'aviation roumaine.

Christian CRACIUNOIU, « Pilote à l'escadrille blanche ».

Avions n°83 et 84. Février/mars 2000.

*Cosmin ZAMFIRACHE, « Les fées de l'Escadrille blanche »,
Courrier International, hors-série, avril-juin 2016*

https://ro.wikipedia.org/wiki/Escadrila_Al%C4%83

8 : LA COLLABORATION UKRAINIENNE

par Albert Gilmet

Vassili GROSSMAN est correspondant spécial pour le compte du journal de l'Armée rouge « *Krasnaïa Zvezda* » (*L'Etoile Rouge*) journal largement diffusé auprès des soldats du front. Les très nombreuses notes de ses carnets sont comme des photographies, fidèles à l'événement quel qu'il soit, il les présente sans concession, sans parti pris. Les carnets fourmillent de détails, de propos, de gestes qu'il a glanés sur tous les fronts et qu'il exprime avec une grande humanité. Beaucoup de ces notes sont demeurées personnelles et conservées par lui, parce que non conforme aux canons du régime.



Présent sur les fronts de Stalingrad en particulier qu'il a couvert pendant les moments les plus difficiles et jusqu'à sa libération, de l'Ukraine, alors qu'il était rattaché au quartier général du 1^{er} Front ukrainien du général VATOUTINE, où sa mère, juive comme lui, n'avait pas échappé à la haine exterminatrice des nazis. Il a voulu revoir le village de Berditchev, le village de sa mère, pour connaître les circonstances exactes de sa disparition, retrouver des témoins, des souvenirs. Il est allé sur les lieux du massacre, non loin du terrain d'aviation. En s'y rendant, il pensait à sa mère qui avait parcouru le même chemin parmi les 30.000 Juifs que les nazis menaient comme des bêtes à l'abattoir. D'abord les 1.500 jeunes envoyés, parait-il, pour des travaux des champs, qui partirent avec leur balluchon et à qui on avait même promis un bonni en pommes de terre pour les vieux restés dans le ghetto. Peu de temps après ce furent les femmes, les vieux, les enfants. Tous massacrés, il n'y avait plus de maris, de pères, de grands

frères capables de se rebeller contre leurs bourreaux. L'extermination des Juifs d'Ukraine ne s'est pas faite sans l'aide active d'une forte proportion de la population. Vassili GROSSMAN a recueilli les preuves irréfutables de cette collaboration avec les nazis. Son article « *Le massacre des Juifs de Berditchev* » fut censuré, parce qu'il fallait réduire l'importance accordée aux Juifs (la ligne stalinienne refusait de créer des catégories dans la souffrance) et minimiser la collaboration ukrainienne. L'implication des Ukrainiens dans la persécution antisémite embarrassait les autorités.

Quand il était au front, Vassili GROSSMAN pouvait écrire partout, dans les conditions les plus extrêmes et inconfortables. Cette note relevée sur un de ses carnets lors de la libération de l'Ukraine :

« Il n'y a pas de Juifs en Ukraine. Nulle part, Poldava, Kharkov, Kremenouchou, Borispol, Lagotine, dans aucune grande ville, dans aucune des centaines de petites villes ou des milliers de villages, vous ne verrez les yeux noirs, emplis de larmes des petites filles. Vous n'entendrez la voix douloureuse d'une vieille femme, vous ne verrez le visage sale d'un bébé affamé. Tout est silence. Tout un peuple a été sauvagement massacré. »



GROSSMAN ne pouvait concevoir que l'échelle de ces meurtres ne se réduise qu'à des statistiques, il souhaitait restaurer l'individualité de chacun. Il adresse au monde ce bouleversant message :

« Il n'y a plus personne à Kazary pour se plaindre, personne pour raconter, personne pour pleurer. Le silence et le calme règnent sur

les corps des morts enterrés sous des tertres calcinés, effondrés et envahis d'herbes folles. Ce silence est plus terrible que les larmes et les malédictions. Il m'est venu à l'esprit que, de même que se tait Kazary, les juifs se taisent dans toute l'Ukraine. Massacrés les vieillards, les artisans, les maîtres renommés pour leur savoir-faire : tailleurs, chapeliers, bottiers, étameurs, orfèvres, peintres en bâtiments, fourreurs, relieurs. Massacrés les vieux ouvriers, portefaix, charpentiers, fabricants de poêles. Massacrés les amuseurs publics, les ébénistes. Massacrés les porteurs d'eau, les meuniers, les boulangers, les cuisiniers. Massacrés les médecins praticiens, prothésistes dentaires, chirurgiens, gynécologues. Massacrés les savants en bactériologie et en biochimie, les directeurs de cliniques universitaires, les professeurs d'histoire, d'algèbre, de trigonométrie. Massacrés les professeurs à titre personnel, assistants, maîtres-assistants et maîtres de conférences des chaires universitaires. Massacrés les ingénieurs, les architectes. Massacrés les agronomes et les conseillers en agriculture. Massacrés les comptables, caissiers, commanditaires, agents de fournitures, assistants de direction, secrétaires, gardiens de nuit. Massacrées les maîtresses d'école, les couturières. Massacrées les grands-mères qui savaient tricoter des chaussettes et cuire de délicieuses brioches, faire du bouillon et du strudel aux noix et aux pommes. Massacrées les grands-mères qui n'étaient plus capables de rien, qui savaient seulement aimer leurs enfants et petits-enfants. Massacrées les épouses fidèles à leur mari et massacrées les femmes légères. Massacrées les belles jeunes filles, les étudiantes doctes et les écolières mutines. Massacrées les vilaines et les idiotes, Massacrées les bossues, les chanteuses. Massacrés les aveugles. Massacrés les sourds-muets. Massacrés les violonistes et les pianistes. Massacrés les petits de deux ans et de trois ans. Massacrés les vieux de quatre-vingts ans aux yeux ternis par la cataracte, aux doigts froids et transparents et aux voix presque inaudibles, chuchotant presque comme du papier blanc. Massacrés enfin les nourrissons tétant avidement le sein maternel jusqu'à leur dernière minute.

Ce n'est pas la mort des hommes à la guerre, les armes à la main, d'homme ayant laissé

derrière eux leur maison, leur famille, leurs champs, leurs chansons, leurs traditions, leurs récits. C'est le meurtre d'une immense expérience professionnelle, élaborée de génération en génération par des milliers d'artisans et d'intellectuels pleins d'esprit et de talent. C'est le meurtre d'habitudes du quotidien, transmises par les aïeux aux enfants, c'est le meurtre des souvenirs, des chansons tristes, de la poésie populaire, de la vie allègre et amère, c'est la destruction du foyer, des cimetières, c'est la mort d'un peuple qui a vécu des siècles au côté du peuple ukrainien. »

Il prit conscience que bon nombre d'Ukrainiens se retrouvèrent complices des massacres liés au génocide. Les Ukrainiens avaient beaucoup souffert durant les famines des années 1920 et 1930 mais aussi de la répression stalinienne. Libérés par les Allemands du joug communiste, mais peu de temps après soumis à celui de leurs « Libérateurs », utilisant ses prétextes, ils se vengèrent sur les Juifs en les rendant collectivement responsables de leurs malheurs passés. Ainsi pouvaient-ils les spolier sans vergogne et sans remord ce qu'ils avaient pourtant toujours fait en organisant des pogromes en toute impunité.



Vassili GROSSMAN, 1905-1964.

VASSILI GROSSMAN

CARNETS DE GUERRE

DE MOSCOU À BERLIN
1941-1945

textes choisis et présentés par
ANTONY BEEVOR
ET LUBA VINOGRADOVA



Source : *Ouvrage d'Antony BEEVOR - Vassili GROSSMANN « Carnets de Guerre »*

9 : LES JUIFS ET LA SHOAH

par Frédéric Bailloeu

Introduction :

La présence juive en Roumanie est fort ancienne, attestée dès l'Antiquité. Au Moyen-Âge les Ashkénazes s'installent dans le pays, suivis par les Sépharades après leur expulsion de la péninsule ibérique. Au XVI^e s des communautés juives fuient les pogroms d'Ukraine, d'autres quittent la Galicie et s'installent en majeure partie en Transylvanie, Valachie et Moldavie. La première Constitution de la Roumanie moderne de 1866 ne leur accorde pas la nationalité roumaine, et il faut attendre l'article 133 de la nouvelle Constitution de 1923 pour qu'il 'acquière et tous les droits afférents ; en conformité avec le Traité des Minorités signé en juin 1919 avec les États d'Europe centrale et orientale, en vue de protéger les droits des populations minoritaires de par la langue, l'ethnie, la religion...

La population juive, connue par un recensement de 1930 s'élevait à 756930 personnes soit 4,2% du total des Roumains ; et environ 800000 en 1939. En fait après la Première Guerre mondiale le pays voit sa superficie quasiment doubler et sa population s'accroître de façon considérable. En 1940 le pays doit céder une part de son territoire à ses voisins, ce qui va influencer la situation des Juifs qui y résident. Le 27 juin 1940, les Soviétiques s'emparent de la Bessarabie (actuelle République de Moldavie) et de la Bucovine du Nord ; le 30 août par le « diktat de Vienne » la Transylvanie du Nord revient à la Hongrie ; et l'accord de Craiova du 7 septembre accorde la Dobroudja à la Bulgarie. Dans ces régions cédées résidaient au total 427962 Juifs dont 278943 pour la première ; 148173 pour la seconde et 846 pour la dernière. Et 328968 personnes dans l'Ancienne Roumanie.

Les fondements et l'évolution de la politique antisémite du gouvernement Antonescu :

L'antisémitisme du régime d'Antonescu puise ses racines dans les discours d'Alexandru C. Cuza (1857-1947), allié pour un temps à Corneliu Codreanu Zelea, fondateur de la Garde

de Fer, puis membre du gouvernement formé par Octavian Goga (1881-1938). Ce dernier, Premier Ministre du 28 décembre 1937 au 10 février 1938, promulgue les premières lois antisémites le 12 janvier en privant 130000 Juifs de leur nationalité roumaine. Cuza visait à l'élimination des Juifs des zones rurales, à l'expropriation des propriétés urbaines détenues par eux, leur exclusion de la fonction publique et l'application d'un *numerus clausus* dans tous les autres. Il s'agissait également de « purifier » la Roumanie de son élément juif corrompue, d'abord en éliminant ceux-ci des activités économiques et politiques, et ensuite du pays en les chassant, pratiquant de fait une sorte de purification ethnique. Notons que l'idéologie du régime ne se voulait ni exterminatrice ni génocidaire, contrairement au nazisme.

Antonescu se veut le promoteur d'une espèce « d'antisémitisme messianique », destiné à sauver le peuple roumain du parasitisme juif, accusé d'affaiblir le caractère roumain. Il souhaite mettre en place un État sur des bases ethnocratiques. Surtout, les Juifs étaient associés au péril communiste. La Roumanie, qui possédait une frontière avec l'URSS craignait que celle-ci ne réclame des territoires, et ce danger réel se confondait avec le thème du Juif péril intérieur, surtout en le reliant avec une présence supposée ou réelle de Juifs dans les hautes sphères du pouvoir soviétique. Craintes encore accentuées lors de l'annexion de la Bessarabie en 1940, et dès lors le judéo-bolchévisme devint un thème essentiel de la propagande du régime d'Antonescu.

On peut distinguer quatre étapes dans la politique antisémite menée par le régime d'Antonescu.

La première, qui correspond à l'État National Légionnaire, dirigé par Ion Antonescu qui se déclare Conducator, appuyé par la Garde de Fer de Codreanu débute en septembre 1940 et s'achève par l'échec de la rébellion des Légionnaires et le pogrom de Bucarest. Elle se caractérise par une politique de terreur et de spoliation à l'égard des Juifs. L'État confisque

durant cette période des propriétés juives pour une valeur d'environ un milliard de lei, mais ne les paie à leurs anciens propriétaires que la valeur de 5,2% soit 52 millions de lei, condamnant de nombreuses personnes à la misère, privées de leurs biens. Les lois du 4 octobre et du 17 novembre 1940 inscrivent aussi au patrimoine de l'État des forêts, des moulins et terres agricoles appartenant à des Juifs, en vue de les éliminer des campagnes et de « roumaniser le tissu économique du pays ». Auparavant, le 8 août 1940, soit peu après l'annexion soviétique de la Bessarabie, le gouvernement du Premier Ministre Gigurtu promulgue deux lois définissant la condition de Juif selon les critères de confession, et y ajoute les baptisés, et les femmes baptisées depuis moins d'un an. Les mariages mixtes et changements de nom sont interdits. Cette législation est complétée le 11 octobre par une définition du Juif sur des critères désormais raciaux : deux grands-parents ou un père Juif, qu'il soit converti ou pas, et qui reprend les termes des lois de Nuremberg, appliqués ailleurs en Europe. Cependant ce régime présente de nombreuses exemptions et définit en fait trois catégories de Juifs. La première, la plus favorisée englobe les Juifs citoyens roumains avant le 30 décembre 1918, les anciens combattants et leurs descendants, soit environ 10000 personnes. Ils font l'objet de discriminations partielles. La seconde comprend les Juifs résidant dans l'ancienne Roumanie avant 1918 mais pas encore citoyens. La troisième, la moins favorisée comprend les Juifs des provinces gagnées depuis 1918 (Transylvanie). On le voit, le gouvernement veut ici identifier, discriminer et limiter l'influence des Juifs.



Templul Spaniol din Str. Negru Vodă. Jefuit și apoi incendiat.

La seconde période débute avec l'exclusion du mouvement Légionnaire de la Garde de Fer après l'échec de sa tentative de coup d'État. Du 23 janvier au 22 juin 1941.

Le gouvernement d'Antonescu poursuit sa politique de « pénétration de l'élément roumain dans la vie économique de l'État » et de « purification de l'atmosphère des éléments juifs ». Un plan de purification ethnique est discuté le 15 février 1941 et classe les Juifs en trois catégories, correspondant plus ou moins à celles évoquées plus haut. Plan amorcé en fait avec le rapprochement entre la Roumanie et l'Allemagne nazie et son adhésion à l'Axe le 23 novembre 1940. Il prévoit désormais la purification des zones rurales de l'Ancien Royaume et de la Transylvanie du Sud, puis la déportation des Juifs de Bessarabie, Bucovine du Nord puis du Sud, du district de Dorohoi. Les mesures de roumanisation s'intensifient, et leur impact est sans doute plus grave que celui des pogroms ; d'ailleurs le président de la Fédération de l'Union des Communautés Juives de Roumanie ou FUCER (*Federației Uniunilor de Comunități Evreiești din România*) Wilhelm Filderman les qualifia de pogrom froid. Par exemple, l'annulation des contrats d'apprentissage ou la non reconnaissance des diplômes délivrés par les écoles juives plonge les familles juives dans la misère, en faisant des

morts-vivants et pas encore des morts. Le décret-loi du 27 mars 1941 fait passer la propriété juive urbaine dans le patrimoine de l'État et abroge les droits des Juifs sur la propriété. Le Centre National de la Roumanisation créé par le décret-loi du 2 mai 1941 se charge des confiscations et de la redistribution aux Roumains dits « de souche ». Dernière mesure restrictive adoptée, la confiscation des radios par le décret-loi du 6 mai 1941, au profit des familles roumaines... En fait le gouvernement soupçonnait les Juifs d'écouter les émissions et la propagande soviétique, et d'en être les agents.

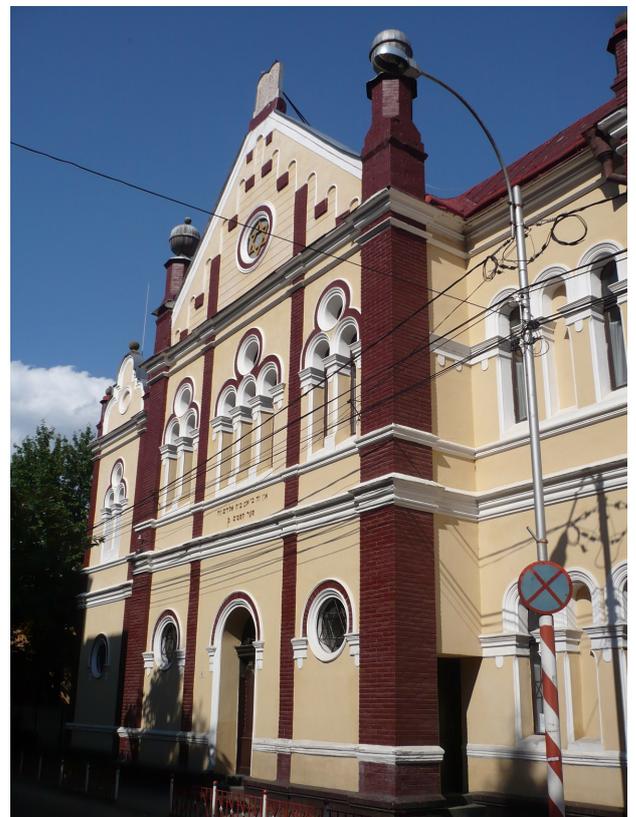
La troisième période commence avec l'entrée en guerre de la Roumanie contre l'URSS, et désormais la vie des Juifs est directement menacée. Le terrible pogrom de Iasi fin juin 1941 inaugure l'accélération des persécutions vers la Solution Finale. Dans les territoires conquis par l'URSS en 1940 (Bucovine du Nord et Bessarabie) les Soviétiques déportent plusieurs milliers de personnes Juives ou non, lors des purges de la mi-juin 1941, et évacuent également beaucoup d'autres devant la menace de l'avancée germano-roumaine. Par exemple lors de la prise de Chisinau le 17 juillet, les troupes ne trouvent que 4000 Juifs sur une population estimée à 41000. On dispose de peu d'informations mais il semble que près de 100000 Juifs furent déportés ou évacués par les Russes de Bessarabie et de Bucovine du Nord.



Chisinau, les ruines de la Yeshiva

Les opérations roumaines contre l'URSS dans les provinces perdues débutent le 2 juillet, ainsi que les fusillades de Juifs menées par l'Einsatzgruppe D assisté de policiers et soldats roumains, et des ghettos voient s'entasser les Juifs fin juillet comme à Chisinau ou Tighina. En Bessarabie et en Bucovine, les Roumains commettent de nombreuses atrocités :

massacres, viols, pillages, ayant pour objectif de « nettoyer le terrain ». La particularité de ces actions est qu'elles sont menées la plupart du temps indépendamment des exigences allemandes, et sans la coopération de ceux-ci, même s'ils participèrent aux massacres de Balti. Certes satisfaits des initiatives roumaines en matière d'élimination des Juifs, les Allemands ne l'étaient pas quand à la manière, menée de façon brutale et non coordonnée. Ainsi un rapport de l'Einsatzgruppe D du 21 juillet 1941 reproche aux Roumains de ne pas enterrer les cadavres dans des fosses communes afin de laisser le moins de traces possibles. Fin août, Berlin recommande de procéder de façon lente et systématique, en enfermant les Juifs dans des camps. Les Juifs raflés dans les zones rurales et les villes, petites et grandes, sont menés à marches forcées vers des camps de transit et des ghettos comme ceux de Vertujeni qui accueille 22960 personnes le 23 août 1941, à Secureni 10356 et 11762 dans celui d'Edineti. Le 25 septembre, 44690 personnes sont détenues en Bessarabie. Les conditions de vie y sont épouvantables, l'eau, la nourriture, les médicaments manquent, et la mortalité y est très forte.



Synagogue de Chisinau

Le 8 juillet Antonescu décide de la déportation des Juifs de Bessarabie et de Bucovine vers la

région située au-delà du Dniestr, la Transnistrie. Fin juillet plus de 25000 Juifs bessarabiens furent déportés au-delà du Dniestr mais pour partie refoulés par les Allemands, lesquels ne souhaitaient pas voir des populations juives à exterminer en amont et en aval de leurs zones d'action. 16500 survivants des mauvaises conditions de détention et des massacres opérés tant par les Roumains que par les Allemands (le 13 août 150 puis 800 fusillés près de la localité de Iampol) retournèrent en Roumanie où ils furent parqués dans des ghettos et des camps de concentration étant donné que les Allemands refusèrent que les Juifs de Roumanie aillent au-delà de la rive du fleuve Bug.

Le 4 octobre, Antonescu décide de déporter tous les Juifs de Bessarabie vers la Transnistrie dans les 15 jours, les premiers convois partent dès le 9 pour des camps de travail, des ghettos ou des colonies, parfois mises en place dans d'anciens kolkhozes. Le 10 octobre, le colonel Meculescu ordonne le transfert des Juifs du ghetto de Chisinau, par colonnes à pied. Là aussi les conditions de vie déciment les malheureux qui y sont enfermés : à Peciora, la faim sévit au point que les détenus se livrent au cannibalisme ; à Vapniarca seul un tiers des internés survit. Autres camps de sinistre mémoire, Bogdanovka, Akhmetchekha et Domanevka, ou encore le ghetto de Moghilev. On estime que sur 135000 personnes arrivées vivantes en Transnistrie en 1941, seuls 14000 ont survécu à l'été 1942, quelques mois avant l'arrêt des déportations. Ces atrocités suscitent des critiques, en particulier de la part de Filderman, qui avertit le gouvernement que la situation dramatique des Juifs pourrait porter préjudice à la Roumanie dans l'hypothèse d'une victoire alliée contre l'Allemagne. D'ailleurs le 17 octobre 1942 Mihai Antonescu fait cesser toutes les déportations, vers la Transnistrie ou vers la Pologne.

Il s'avère très difficile d'établir un bilan des déportations et des victimes, au vu des modifications de frontières, mais selon Matatias Carp et Jean Ancel, environ 150000 Juifs roumains furent assassinés en Bessarabie, Bucovine et Dorohoi.

L'étau se resserre également sur les Juifs de l'Ancien Royaume et la Transylvanie, mais de façon moins brutale et plus progressive. En décembre 1941, le SS Gustav Richter et Radu Lecca, responsable roumain aux affaires juives persuadent Antonescu de créer la Centrale des

Conseils Juifs (Centrala Evreilor din Romania), sur le modèle des divers Judenräte mis en place en Europe, et précieux auxiliaires des nazis, les déchargeant, sous couvert parfois de ralentir leurs exigences, de besoins d'identification, de sélection, d'organisation des spoliations et déportations. Henry Streitmann, Juif pro allemand dirige cet organisme, qui remplace Filderman et la FUCER.

Les Juifs sont soumis à des travaux obligatoires dès le 4 décembre 1940, en contrepartie de leur exclusion du service militaire. Après l'entrée en guerre du pays aux côtés de l'Allemagne, le travail forcé, subordonné aux armées est étendu aux hommes de 18 à 50 ans, puis de 15 à 50 ans. Ils œuvrent en détachements chargés de travaux de construction de routes, de ponts, d'entretien de voies ferrées... Souffrant de la faim, du froid, leur rendement est faible.

Parallèlement, le gouvernement Antonescu tente de récupérer les avoirs Juifs en imposant des contributions diverses à la communauté : impôts militaires, emprunt forcé, par exemple celui imposé au printemps 1942 afin de financer la « réintégration » de la Bucovine du Nord et de la Bessarabie, qui devait amener deux milliards de lei dans les caisses de l'Etat, beaucoup moins en fait. Lors du procès Antonescu de 1946 le coût de la guerre a été estimé à 30 milliards de lei, dont ¼ à 1/3 financé par les spoliations aux Juifs.

Lors de l'été 1942, les Allemands entament des négociations avec les Roumains afin d'organiser les déportations à une plus grande échelle dans le cadre de la mise en œuvre de la Solution Finale décidée lors de la conférence de Wannsee du 20 janvier 1942. Ils avaient déjà demandé en novembre 1941 à Antonescu d'afficher son désintérêt pour les Juifs roumains présents sur le Reich, facilitant leur déportation car désormais plus protégés par leur patrie d'origine. Cependant les Roumains affichent une certaine mauvaise volonté à organiser les déportations vers la Pologne, Belzec en particulier, et le 13 octobre le projet est abandonné.



Juifs déportés en Transnistrie sous la supervision d'un soldat roumain.

La dernière période, de la fin 1942 à 1944 montre les hésitations du gouvernement roumain face à la politique antijuive et à l'Allemagne. Ainsi, le projet de déportation vers le centre de mise à mort de Belzec avorte et la situation dramatique des Juifs de Transnistrie va quelque peu s'améliorer, en partie fin 1942-1943 grâce à l'action menée par W. Filderman, le rabbin Alexandre Safran, le nonce apostolique Andrea Cossulo, mais aussi la reine-mère Elena (Hélène), qui sera déclarée Juste parmi les Nations. Ils obtiennent l'envoi de fonds, de médicaments et de nourriture, et même un rapatriement des survivants, en particulier 5000 orphelins. Lors d'un recensement, au premier septembre 1943, il restait 50741 Juifs sur les 160000 déportés en Transnistrie, dont 5000 orphelins.

À partir de décembre 1942, Antonescu pense à l'émigration pour parachever la purification du pays, et des pourparlers sont engagés afin d'autoriser les Juifs à aller en Palestine, des enfants en particulier. On estime que près de 80000 personnes ont pu émigrer. Informés, les Allemands font part de leur déception et Himmler estime d'ailleurs en janvier 1943 qu'il n'y a rien à attendre des Roumains en ce qui concerne la Solution Finale.

En fait, dès avant Stalingrad Antonescu a senti le vent tourner et ne veut pas que son pays, et lui-même, ne soient accusés de l'extermination au même titre que les nazis. L'avance soviétique l'amène à planifier fin 1943 le rapatriement des Juifs déportés en Transnistrie, de crainte que les Allemands ne les massacrent eux-mêmes. Début 1944 les Juifs survivants déportés de Dorohoi et les 5000 orphelins retournent en Roumanie.

Le 9 juillet, lors d'une des dernières réunions du gouvernement roumain, Mahai Antonescu aborde l'émigration des Juifs. En fait le compte-rendu de cette séance s'avère un faux grossier

destiné à minimiser les responsabilités roumaines pour l'après-guerre ! Il met en exergue les réticences et les résistances roumaines face aux exigences allemandes.

Le 24 août 1944, la Roumanie capitule face à l'URSS, c'est la fin du régime Antonescu et des persécutions antisémites.

Le bilan n'est pas facile à établir étant donné les modifications de frontières et les massacres commis en Transnistrie aujourd'hui en Ukraine et en Bessarabie, la Moldavie aujourd'hui. On estime que de 280000 à 380000 Juifs Roumains et Ukrainiens périrent dans les territoires sous administration roumaine et 135000 Juifs de Transylvanie moururent durant la période d'occupation hongroise dont 110530 à Auschwitz-Birkenau. Soit environ 38% de la population d'avant-guerre.

Les pogroms de Bucarest et de Iasi :

La Roumanie présente quelques caractères particuliers en ce qui concerne les persécutions antisémites, car alternent des périodes d'accalmie et des poussées de violences extrêmes, caractérisées par des pogroms perpétrés en 1941 : de Bucarest en janvier et de Iasi en juin ou d'Odessa en octobre.

Le pogrom de Bucarest :

Durant les années trente et en 1940, la presse relaie de puissants stéréotypes antisémites, assimilant les Juifs à la franc-maçonnerie, à la volonté d'asservissement des Roumains, au déicide. On y retrouve aussi l'assimilation au communisme, et le judéo bolchévisme exercera un fort attrait en contribuant à chauffer l'opinion, en particulier les classes populaires et moyennes, les petits commerçants et artisans concurrencés par la main d'œuvre juive.

Un des points de désaccord entre les légionnaires de la Garde de Fer et Antonescu porte justement sur l'attitude à adopter vis à vis des Juifs. Leur leader, Horia Sima, un violent antisémite souhaite durcir le régime réserver aux Juifs, il se voit reprocher les très nombreux pillages de biens Juifs et la terreur qu'il a déclenché envers eux. Le 20 janvier 1940, l'assassinat d'un officier allemand, sans doute le commandant Döring, chef de l'Abwehr dans les Balkans, sert d'étincelle et de point de départ à la rébellion Légionnaire. Ceux-ci attaquent des casernes, des commissariats et des bâtiments

officiels ; l'armée mettra deux jours à mater la rébellion.

Dans le même temps, les Légionnaires se déchainent contre les deux quartiers juifs de la ville, Duesti et Vacaresti ; se joignent à eux des étudiants, des ouvriers, des petits commerçants, des criminels, des Roms, et également des femmes.

Les légionnaires se déchainent contre les synagogues suivant le même mode opératoire : pillage des ornements, mise à sac du lieu, incendie, par analogie avec un rite sacrificiel. Le grand temple espagnol, ou sépharade, la Cahal Grande situé au 12 Strada Negru Voda fut entièrement brûlé au soir du 22 janvier ; le petit temple espagnol ou Cahal Cicu mis à sac, le temple Beith Hamidras incendié constituent quelques exemples. A la Grande Synagogue, pillée à plusieurs reprises, une image forte représente les déprédations avec les rouleaux de la Torah accrochés à un candélabre et ainsi sauvés, et l'employée chrétienne du lieu, Lucretia Canjea est une autre figure importante qui supplia, avec succès les vandales de ne pas incendier le lieu.

Des lieux divers servent de centres de torture, dans le but de faire avouer où se trouvaient les biens des Juifs, mais aussi par pur sadisme. Mircea Peitrovicescu, le fils du ministre légionnaire révoqué. Citons la préfecture de police, le moulin Staulesti, et surtout l'abattoir. 15 Juifs y sont envoyés le 23 janvier depuis la préfecture de police et abattus. Cinq survivants sont longuement torturés et accrochés vivants à des crocs de boucher, munis d'une pancarte avec écrit dessus « Casher ».

Les légionnaires transfèrent 90 Juifs dans la forêt de Jilava et les abattent d'une balle dans la tête, le lendemain ils reviennent sur les lieux pour dénuder les corps et leur arracher les dents en or, forfait qu'ils attribuent aux Roms.

Le bilan que l'on peut établir fait état de 125 victimes assassinées, dont quatre non identifiées, 25 temples et synagogues, 616 commerces et 547 logements brûlés, détruits ou pillés, concernant 3769 personnes. 84 Juifs ont été fusillés dans la forêt de Jilava. Outre les témoignages, le pogrom a été photographié, non pas par les bourreaux mais par les victimes elles-mêmes : synagogues, magasins, et corps dans la forêt d'Ilava.

Le pogrom de Bucarest est longtemps resté peu connu, voire occulté, tant par le gouvernement Antonescu que par le régime communiste,

même si Matatias Carp a rédigé et publié en 1946 trois tomes du Livre Noir ou *Cartea Negra* relatant les persécutions antisémites commises durant la guerre. Il faudra attendre les années quatre-vingt-dix pour que l'évènement prenne toute sa place dans la mémoire et l'historiographie roumaine.

Le pogrom de Iasi :



Arrestations à Iasi

Les massacres commis dans la ville de Iasi, en Moldavie Roumaine constituent le second grand pogrom perpétré par les Roumains lors de la guerre. Il y en aura un autre à Odessa. Il débute le 27 juin 1941, sur ordre de Ion

Antonescu, quasiment sans aide allemande, lorsque celui-ci ordonne au commandant de la garnison de la ville d'évacuer les Juifs et d'abattre tous ceux qui tireraient sur un soldat allemand ou roumain. Il reprend le modèle du pogrom de Dorohoi du premier juillet 1940 où près de 200 personnes furent massacrées.

La population juive de Iasi s'élevait à environ 40000 à 50000 personnes en juin 1941, et la proximité de la ville par rapport à la frontière soviétique après l'annexion de la Bessarabie, fait des Juifs des suspects de sympathies communistes. De plus, le Grand Plan d'Antonescu et des milieux antisémites roumains visaient à éliminer les Juifs, par une politique de roumanisation économique puis de purification ethnique.

La chaîne de commandement et des acteurs place Antonescu au sommet, puis le colonel Radu Dinulescu au grand état-major de l'armée ; le colonel Constantin Ionescu-Micandru chef de la IIIe section du Service Spécial d'Information ou SSI. On trouve également le major Stransky, attaché allemand de l'Abwehr, commandant allemand à Iasi, mais ni les SS, ni les Einsatzgruppen ne figurent parmi les

commanditaires et les acteurs.

À l'échelon local, on trouve les militaires du 13^e régiment d'infanterie et du premier régiment de transmissions de la 14^e division commandée par le général Stavrescu, préteur de la troisième armée ; le commandant Constantin Darie chef de la police militaire ; le bataillon de gendarmerie de Iasi aux ordres du commandant Schipor. Les gendarmes se montrent les plus impitoyables, d'ailleurs certains s'illustrèrent lors des massacres d'Odessa en octobre 1941 ou au camp de Bershod. Après la guerre, les autorités communistes voulurent y impliquer les anciens Légionnaires, or ceux-ci, cadres comme simples adhérents furent peu nombreux. Parmi les exécutants on trouve beaucoup de petits artisans et commerçants, concurrencés par les Juifs, de petits fonctionnaires, des cheminots en nombre assez élevé, des femmes également. On commettait souvent les atrocités et les vols en couple... Et des voisins. Des voisins qui se montrèrent parfois les plus féroces à piller les demeures de leurs compatriotes. Dernière catégorie, les « hooligans », issus des couches les plus basses de la société.

Il est possible d'établir une chronologie précise des événements ayant amené au massacre.

Le 22 juin de affiches apposées à Iasi présentent les Juifs comme responsables de la guerre que la Roumanie vient de déclarer à l'URSS.

Les 24 et 26 juin des bombardements soviétiques touchent la ville et causent des dégâts essentiellement dans les quartiers Juifs... mais les arrestations les visent au premier chef selon une « tradition roumaine » les déclarant responsables des malheurs du pays, et particulièrement de fournir une aide à l'ennemi : Allemands en 14-18, et désormais Soviétiques. Le 25 juin, les maisons non juives sont marquées à la chaux par une croix, permettant une identification rapide des foyers Juifs. Le 26 juin toujours la presse locale appelle au pogrom, provoquant hystérie et psychose, quelques actions isolées sont menées comme des brutalités et des pillages de maisons...

Le 27 juin, le colonel Lupu reçoit l'ordre d'évacuer les Juifs de Iasi vers le camp de Targu Jiu. Les représentants de la communauté juive sont convoqués par le préfet de police afin de remettre aux autorités tous les appareils photos, caméras, jumelles... afin contrairement à ce qui s'était passé à Bucarest nul ne puisse garder de traces et preuves du pogrom.

Les 28 et 29 juin, la population et les soldats se

déchainent contre les Juifs. Ils sont brutalement tirés de leur maison, sauvagement battus, souvent jusqu'à la mort, et leurs biens pillés. Les chrétiens qui tentent de s'opposer à ces atrocités sont aussi rossés par la foule. Deux trains de la mort entraînent plusieurs milliers de malheureux vers Calarasi : 1011 atteignent leur destination sur 5000 embarqués une semaine plus tôt (le décompte de la police fait état de 1258 morts mais de nombreux cadavres furent jetés sur les voies). Un autre vers Podu Iloiaei vit 1194 victimes sur 1900 embarquées.

Le bilan donné par les autorités le 30 juin est de 300 morts, réévalué le 2 juillet par le préfet de la région de Iasi à 234 morts, 154 blessés plus 1198 et 654 dans les trains de la mort sont 2086 au total. De son côté, la communauté juive a recensé les habitants Juifs de Iasi en juin 1942 et conclut à 14850 victimes. Dans les synagogues, la liste des Juifs « morts pour la sanctification du Seigneur » (assassinés en raison de leur foi) donne le chiffre de 13266, auquel il faut ajouter les personnes n'appartenant pas à la communauté de Iasi (réfugiés, déplacés...). On peut affirmer que près de 15000 Juifs perdirent la vie lors de ces pogroms : 8000 à Iasi, et 7000 dans les trains de la mort.

Le pogrom de Iasi frappe par son ampleur, par sa sauvagerie, et aussi parce qu'il fut organisé, planifié, exécuté par les Roumains et non par les Allemands. A Iasi, ce sont les Allemands qui ont aidé les Roumains à assassiner des Juifs, ailleurs en Europe ce fut le contraire : des Polonais, des Français, des Lettons, des Ukrainiens... les assistèrent.



Monument aux victimes du pogrom de Iasi avec la grande synagogue en arrière-plan.

Sources

Sd Georges Bensoussan, Jean-Marc Dreyfus, Édouard Husson, Joël Kotek. Dictionnaire de la Shoah. Larousse, Paris, 2009.

Georges Bensoussan. Atlas de la Shoah. Ed Autrement, Paris, 2014.

Raoul Hilberg. La destruction des Juifs d'Europe. T2, p 1404-1482. Paris, Gallimard. 1988

Collectif. L'horreur oubliée, la Shoah roumaine. Revue d'Histoire de la Shoah, n° 194 2011. Mémorial de la Shoah, Paris.

Lya Benjamin. La politique antijuive du régime Antonescu (1940-1944) relative aux Juifs de l'Ancien Royaume et du Sud de la Transylvanie. RHS p 29 à 62.

Jean Ancel. Le pogrom de Iasi. RHS, p 143 à 170. Tribune Juive

<https://www.ushmm.org/wlc/fr/article.php?ModuleId=219>

<http://www.moldavie.fr/La-Transnistrie-dans-la-Shoah-roumaine-et-moldave.html>

10 : LE CHAR R 35 ROUMAIN.

le coin du maquettiste.

par Frédéric Bailloeu

Historique :

La genèse du char Renault R35 remonte à l'année 1933, date de la décision de l'autorité militaire de remplacer les chars Renault FT datant de la Grande Guerre. Le constructeur Renault remporta le marché contre ses trois concurrents ; le prototype fut testé en janvier et avril 1935, et accepté le 9 avril 1935 avec une première commande de 300 véhicules pour l'année 1936. Au début de la campagne de France, l'armée française disposait de 945 chars R35, plus 243 outre-mer. Correctement blindé, le char souffrait d'une lenteur certaine mais surtout son équipage était surchargé de travail, à cause de sa tourelle monoposte.

En 1937-38, la Roumanie tente d'obtenir de la France la licence de fabrication des chars Renault R35 mais les négociations échouent et se limitent à la livraison de 200 chars de septembre 1939 à janvier 1941. En fait, seuls 41 exemplaires sont réceptionnés avant la défaite de la France. En septembre 1939, le 21^e Bataillon de Chars Légers polonais se réfugie en Roumanie, préférant y être interné plutôt qu'être capturé par les Allemands. Ses 34 chars Renault sont capturés puis intégrés aux unités blindées roumaines, le 2^e Régiment blindé. Quelques modifications sont apportées comme l'adoption d'une mitrailleuse ZB37 de 7.92mm et le remplacement des bandages caoutchoutés des galets par d'autres tout en acier. Les Roumains qualifiaient les chars Renault de R35, tout simplement.

Caractéristiques :

Longueur : 4,02m Protection : blindage de la tourelle 40mm

Largeur : 1,87m blindage de la caisse : frontal 32mm, latéral et arrière 40mm

Hauteur : 2,13m blindage de la superstructure : frontal 32mm, latéral et arrière 40mm

Poids : 10,6t

Vitesse maximale 20 km/h sur route ; 12 km/h en tout-terrain.

Autonomie : 138 km sur route ; 80 km en tout-terrain

Équipage deux hommes.

Constructeur : Renault. Nombre d'exemplaires Construits 1.188.

Motorisation : Renault 4 cylindres essence, puissance 85 cv.

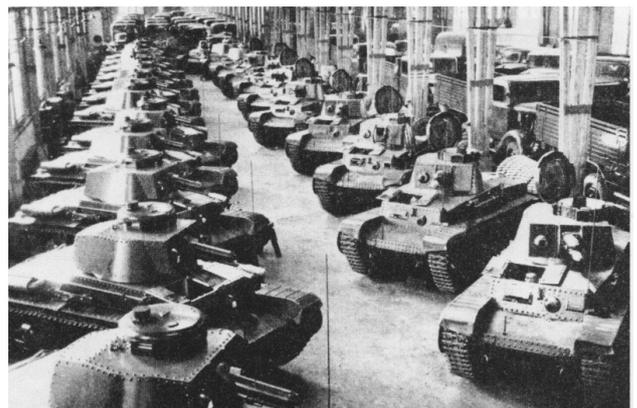
Armement

Un canon SA 18L/21 de 37mm. Dotation de 58 projectiles.

Une mitrailleuse de 7,5mm Châtellerauld mod 31. Dotation 2.400 projectiles.



R 35 du musée de Bucarest. Cliché musée des blindés de Saumur.



R 35 en cours de montage en France. (Wikipedia)



Second régiment de la première division blindée roumaine en 1940 (source: [militum Historia](http://militumhistoria.com))

Présentation du modèle :



La marque polonaise nous propose un kit du R35 dans sa collection au 1/72, c'est d'ailleurs le

seul en plastique injecté à cette échelle. Présentée sous un boxart très banal, la maquette paraît à première vue plutôt attrayante : on y trouve de nombreuses pièces rapportées ainsi qu'un intérieur détaillé, y compris le moteur. Mais cette impression s'estompe à la vue du plastique moulé en gris argenté, peu agréable au regard, assez mou, et présentant de nombreuses bavures qu'il faudra poncer. Si la tâche reste aisée pour des pièces comme le châssis, il n'en est pas du tout de même pour les crochets de tourelle par exemple ! Autre désagrément, les

chenilles gravées sur une seule face... la face interne, par conséquent la moins visible. L'autre reste désespérément lisse... En plus, les flancs de chenilles sont gravés afin de représenter les connecteurs, mais il faudra les placer... vers la face interne le long du châssis si bien que quasiment plus rien ne sera visible !!!

Mis à part ces défauts, il s'agit d'une petite maquette plutôt sympathique et étant donné que les matériels français en injecté ne sont pas légion, autant en profiter.

Montage :



J'ai décidé de commencer ce montage en perturbant quelque peu l'ordre préconisé par la notice, puisque j'assemble la tourelle avant le train de roulement, étape habituelle pour tout blindé. Les ennuis débutent avec un mauvais joint entre les parties supérieure et inférieure, comblé à grand renfort de mastic. Les crochets servant à la manutention sont quelque peu surdimensionnés, je les ai laissés en l'état cependant, mais il a fallu limer ceux de la coupole, ou du tourelleau, vraiment trop gros. Le canon est percé et une mitrailleuse coaxiale ajoutée en plastique très fin.

Le train de roulement, simplifié puisque la chenille et les galets sont moulés d'un bloc, ne présente pas de difficultés particulières. Il faut juste veiller à ne pas coller les suspensions à l'envers, c'est à dire les trous de la face interne vers l'intérieur de la chenille, donc la partie gravée de la tranche... Passons au plat de résistance, les chenilles. La face tournée vers l'extérieur est lisse, comme l'externe. J'ai réalisé des traits censés représenter les différents patins de chenille au moyen d'un pyrograveur ; outil très efficace, en particulier pour la réalisation du revêtement antimagnétique *Zimmerit* visible sur les chars allemands. L'effet ne vaut pas de véritables connecteurs et patins, mais il donne un résultat convaincant.

Pour être complet, il aurait fallu représenter les dents guides sur la partie interne des chenilles, mais la petitesse des pièces à représenter m'en a dissuadé. Le câble de remorquage moulé en plastique cède la place à un autre réalisé à partir de fil fin, et un rétroviseur est ajouté sur le garde boue avant gauche.

Peinture et décoration :

La planche de décals propose un nombre conséquent d'affectations pour cet engin : françaises bien sûr mais également polonaises, hongroises, yougoslaves, et roumaines. Je me suis tourné vers cette dernière version évidemment. Depuis un bon nombre d'années, les R35 étaient présentés avec une peinture vert foncé unie, confirmée par quelques photos d'époque et l'exemplaire conservé au musée militaire de Bucarest. Or une photo dénichée sur le net montre un R35 arborant un camouflage bariolé, comme ceux employés par l'armée française et des plus original. Il semblerait que cet engin ait fait partie des chars livrés par la France à la Pologne, et réfugiés en Hongrie après la campagne de 1939 puis cédés aux Roumains par la suite. Ils semblent avoir gardé leurs teintes d'origine, puis repeints en vert par la suite. Une décoration originale...



J'ai employé des teintes acryliques de la marque espagnole *Vallejo*, ou *Prince August* en France. Un fond gris-vert 888 (092), puis un marron 872 (149) et un jaune désert XF59 *Tamiya* sur la caisse. La tourelle reçoit en plus un vert clair 891 (074) et un jaune désert, deux teintes de ciel. Enfin un liseré bleu moyen 943 (061) court le long de cette dernière, délimité par de la bande cache. C'est dans ces teintes, supposées d'après de rares photos, que les R35 furent reçus par les

Roumains en 1939. Par la suite en 1941-42, par exemple au moment des opérations en Bessarabie et Transnistrie, ils seront repeints en vert uni, avec la bande bleue, et c'est ainsi que l'exemplaire survivant au musée des blindés de Bucarest est conservé, voir photo.

Les marquages se limitent à une immatriculation à l'avant et à l'arrière, ainsi qu'une croix de Michel, le tout en blanc. J'ai utilisé une des trois

immatriculations proposées dans le kit, sans certitude car le numéro est quasi illisible sur la photo dont je dispose.

Sources:

Pascal DANJOU, « Renault R35/R40 », *Trackstory n° 4*, Editions du barbotin, Ballainvilliers, 2005.

Cornel I. SCAFEȘ, Horia Vl. ȘERBĂNESCU, Ioan I. SCAFEȘ, « Trupele blindate din Armata Română, 1919-1947 » éd. Muzeul Militar Național, Bucarest 2005.

<http://www.chars-francais.net/2015/index.php/engins-blindes/chars?task=view&id=65>

https://fr.wikipedia.org/wiki/Renault_R35

<http://www.tanks-encyclopedia.com/romanian-tanks.php>

<http://www.worldwar2.ro/arr/?article=237>

11: DROITE FRANÇAISE ET FASCISME ITALIEN

influences croisées sur la Garde de Fer

par Traian SANDU

Paradoxalement, dans les écrits théoriques des principaux chefs et idéologues légionnaires, les allusions à Mussolini et à Hitler non seulement ne sont pas très nombreuses, mais se rapportent rarement aux questions de doctrine : les légionnaires, seuls véritables fascistes roumains « dignes de ce nom »¹, se contentent la plupart du temps de citer leurs noms et quelques notions idéologiques de manière aussi élogieuse qu'allusive. Ils s'ingénient même souvent à se distinguer de leurs illustres modèles, en insistant sur la spécificité religieuse du légionarisme, alors que le fascisme était axé sur une religion de l'État et le nazisme sur une hiérarchie des races. La réponse pourrait sembler simple à première vue : en véritables fascistes, les légionnaires, pour mobiliser les masses, adaptent leur discours aux réalités monarchiques, agraires et religieuses d'une société roumaine en retard par rapport aux sociétés urbaines et industrielles qui avaient permis à des régimes fascistes de s'imposer. Ce qui frappe alors davantage sont le nombre et le caractère élogieux des références aux doctrinaires de la droite française, et notamment ceux de la non-fasciste, anti-allemande -et parfois anti-légionnaire !- Action Française. Outre leur orientation pro-hitlérienne en politique internationale²,

Les deux partis s'écartent sur le plan doctrinaire par l'opposition classique entre adeptes de l'État totalitaire soumis au parti, et monarchistes partisans de la règle de subsidiarité et de la décentralisation. Néanmoins, la Légion de

l'Archange Michel présente un certain nombre de traits atypiques qui peuvent la rapprocher du courant de l'Action Française, et encore davantage de ses dissidents de *Je suis partout*. Prenant racine dans un pays agraire, elle était obligée de mélanger son radicalisme totalitaire d'éléments plus traditionnels -comme la fidélité à la monarchie et la foi chrétienne-, si elle voulait toucher des masses rurales difficiles à politiser.³ De leur côté, les monarchistes français avaient goûté à l'autoritarisme centralisateur de l'Union sacrée pendant la guerre et apprécié la mobilisation de Mussolini contre les socialistes. Le premier visage du fascisme était donc allié, latin, fonctionnant théoriquement au sein de la monarchie et se réconciliant avec la religion en 1929. La Légion, avec ses références romaines, pouvait donc à juste titre apparaître comme une émule de sa sœur latine, l'antisémitisme radical en plus.

La problématique réside donc dans l'éventuelle convergence des influences de la droite française et du fascisme italien envers la Légion pro-allemande. Celle-ci a-t-elle instrumenté l'héritage des penseurs réactionnaires français pour créer une impression de convergence et neutraliser les critiques de la droite nationaliste française ? Ou bien est-elle caractéristique des mouvements fascistes centre-européens, sortes d'éponges syncrétiques des traditions locales et des grandes influences des droites européennes, l'essentiel résidant d'ailleurs dans le style de la jeune génération structurée par les chocs de la Grande Guerre et des remaniements territoriaux

¹ Voir Traian SANDU, « Le renouvellement de l'histoire politique roumaine de l'entre-deux-guerres », dans SANDU, Traian (sous la direction de), *Illusions de puissance, puissance de l'illusion, historiographies et histoire de l'Europe centrale dans les relations internationales de l'entre-deux-guerres*, L'Harmattan, coll. *Cahiers de la Nouvelle Europe*, 2005, et les références qui y sont citées, notamment HEINEN, Armin, *Die Legion „Erzengel Michael» in Rumänien“ : soziale Bewegung und politische Organisation, ein Beitrag zum Problem des internationalen Faschismus*, Munich, 1986, traduite en roumain en 1999 à Bucarest, chez Humanitas, 546pp.. Voir son chapitre XI (« La définition conceptuelle du mouvement légionnaire ») et particulièrement la p.467 de l'édition roumaine : « De tous les partis roumains de l'entre-deux-guerres, seule la Légion peut être appelée « fasciste ». » Des

synthèses d'ensemble aboutissaient aux mêmes conclusions : Pierre MILZA, *op. cit.*, p.382 et pp.467-468.

² Voir, entre autres, Constantin PETCULESCU, *Mișcarea legionară, mit și realitate* (le mouvement légionnaire, mythe et réalité), Bucarest, Ed. Noua Alternativă, 1997, 319p., chapitre 5 : "Sub semnul simpatiei și protecției naziste" (sous le signe de la sympathie et de la protection nazies), pp.155-182.

³ Voir, entre autres, Traian SANDU, "La génération fasciste en Roumanie : recrutement, doctrine, action", dans *Histoire, économie et société*, n°3-2003, pp.437-449.

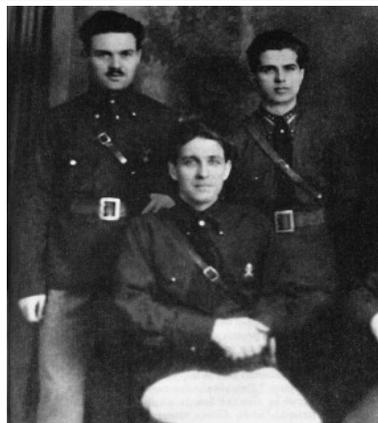
plus que dans le fond doctrinaire ?

Le corpus idéologique légionnaire est donc redevable d'une interrogation sur la place des penseurs monarchistes, révolutionnaires de droite ou racistes français, au vu de leur prestige et de leur droit d'aînesse. A l'inverse, quelle fut la perception de la droite française à l'égard des sympathies internationales des légionnaires, et plus précisément de leur chef Codreanu ? De son côté, l'Italie fasciste mit-elle autant de temps que l'Allemagne nazie avant de donner de l'importance, sinon une préférence, à la Légion sur les autres droites roumaines plus traditionnelles ?

Deux idéologies souvent antithétiques :

Les grands doctrinaires légionnaires ont utilisé de préférence le seul penseur fasciste français, Georges Valois, de préférence à Mussolini, qui avait réussi politiquement et qu'on pouvait leur reprocher d'imiter – sans oublier que sa politique révisionniste favorisant la Hongrie pouvait aussi apparaître dangereuse pour la défense des frontières roumaines.

Les légionnaires ont emprunté à Maurras sa critique de la démocratie, mais ne l'ont pas suivi dans sa vision du monde et de l'État. Ils ne lui ont pris que les aspects négatifs, critiques, mais pas la dimension positive de sa théorie, à l'exception d'une fidélité monarchique de plus en plus théorique, aussi bien chez les maurrassiens -en délicatesse avec le prétendant orléaniste- comme chez les légionnaires -en conflit ouvert avec le roi Carol II-, sans parler des fascistes -pour lesquels le roi était au mieux un pantin, au pire un frein traditionaliste à l'ordre nouveau.



Codreanu et deux Légionnaires portant la tenue de la Légion de l'Archange Michel, la chemise verte rappelant les origines agraires du mouvement.

Évidemment, les influences théoriques de Georges Valois - le seul fasciste français véritable - contribuent davantage à la construction du modèle d'État légionnaire ; quant à une éventuelle contribution théorique du fascisme italien, sa cristallisation tardive en 1930 et même sa pratique avec les lois fascistissimes de 1926 étaient tardives pour prétendre présider à la naissance de la Légion en juin 1927. Surtout, les légionnaires devaient éviter les accusations d'imitation et Mussolini celles d'exportation du feu sacré national.

Le monarchisme et le nationalisme pouvaient être des influences maurrassiennes majeures sur le légionarisme. Certaines pages de Codreanu sur "la démocratie contre la nation" de son principal ouvrage, *Pentru legionari*⁴ (pour les légionnaires, traduit en français par *La Garde de Fer*) sont inspirées de Maurras : l'attentat perpétuel contre l'unité de la nation, contre la continuité en politique, contre l'indépendance de l'homme politique esclave de son parti, de ses financiers et d'un électorat inculte, voilà autant d'arguments qui constituent les titres du chapitre "le parlementarisme" des *Idées politiques* du monarchiste français : "l'instabilité obligatoire, absence d'esprit national, le parlementarisme pur ou le règne de l'argent..."⁵ Si Codreanu ne cite jamais les noms des théoriciens et des hommes politiques français, il évoque avec émotion la France éternelle à l'occasion de son séjour doctoral à Grenoble en 1926.⁶ Il se

⁴ CODREANU, Corneliu Zelea, *La Garde de Fer*, Grenoble, Coll. "Omul nou, 1972, 470 pp. (première édition 1936) p.383-401.

⁵ MAURRAS, Charles, *Mes Idées politiques*, Paris, Albatros, 1986, 319 pp. (première édition 1937), p.217-226.

⁶ *Op.cit.*, pp.245-261. Voir notamment p.248 : "je m'imaginai vivre au milieu de la France historique, de la France chrétienne, de la France nationaliste et non au milieu de la France maçonnique, athée et cosmopolite; dans la France de Bayard, non dans la France de Léon Blum."

démarque alors clairement la théorie de Maurras sur la différence entre "pays réel" et "pays légal" :

"Aussi, en quittant la France, je faisais une grande différence entre le peuple français et l'État maçonnique français."

"Je garde non seulement de l'amour pour le peuple français mais aussi la conviction inébranlable que ce peuple ressuscitera et triomphera de l'hydre qui pèse sur lui, qui l'aveugle, qui épuise ses forces, qui compromet son honneur et son avenir."⁷

D'autres membres ou compagnons de route de la Garde citent explicitement le nom de Maurras et de dissidents de l'Action Française, sans faire de distinction entre les deux courants et sans s'immiscer dans les débats internes de la droite nationaliste française. Ainsi, l'économiste Mihail Manoilescu, ancien ministre et gouverneur de la Banque Nationale, théoricien de l'État totalitaire et corporatiste, qui se présenta sur les listes de la Garde en décembre 1937, publiait-il ses ouvrages directement en français et se réjouissait de toutes les occasions de rapprochement franco-italien.⁸ Le théologien et publiciste Nichifor Crainic, théoricien de l'État ethnocratique, sorte de fondamentalisme orthodoxe, avait été entre 1931 et 1933 le mentor de la Garde, dont il n'approuvait pas l'antisémitisme systématique et le recours à la violence; il gardait en mémoire avec émotion sa participation aux festivités du centenaire de la naissance de Mistral en 1930 et un discours que Maurras avait particulièrement goûté.⁹

C'est surtout le cas de Vasile Marin, brillant docteur en droit, un des deux légionnaires morts pour Franco près de Madrid le 13 janvier 1937, et qui écrivait même à ses proches en français. Dans son recueil d'articles *Crez de generație* (Credo d'une génération), qui rassemble des

écrits de 1933 parus dans la revue *Axa*, il cite naturellement Barrès¹⁰ ou loue Maurras, qu'il nomme "le théoricien de l'État moderne, le géant Charles Maurras"¹¹, il déplore les attaques contre "les patriotes des ligues".¹² Ailleurs, il se contente d'une périphrase lorsqu'il reprend la théorie de Maurras selon laquelle "le nationalisme est monarchique par essence" et "toute démocratie est toujours de fait, et surtout *de jure*, comme l'écrivait un grand nationaliste, un effort continu vers le républicanisme."¹³

Nous trouvons aisément une référence dans le chapitre des *Idées politiques* : "l'État démocratique : la République française".¹⁴

Mais les légionnaires roumains passent sous silence la grande différence qui les sépare du nationalisme conservateur d'un Spengler ou même d'un Maurras. Maurras est clairement hostile à l'État totalitaire, car il le juge, comme Spengler, d'essence démocratique : il s'appuie sur la mobilisation des masses par des démagogues issus du peuple, au détriment de l'organisation traditionnelle de la société et des élites historiques "naturelles", l'aristocratie.¹⁵ Tel n'est évidemment pas l'opinion des légionnaires, qui en appellent non seulement à une révolution politique, mais aussi à une guerre des générations pour imposer un homme nouveau et la mobilisation des masses.

Le moyen ne réside pas dans la réflexion théorique fondée sur la raison, si importante chez Maurras. Il consiste dans l'espoir d'avoir créé l'instrument -la Légion de l'Archange Michel- permettant de doter la Roumanie d'un homme nouveau.¹⁶ L'idéologie fasciste croit à la possibilité de la révolution individuelle et sociale. Car avant de s'en prendre à l'ennemi et d'en purger la société, encore faut-il avoir préalablement épuré son âme et vérifié son propre patriotisme. Rien de commun chez

⁷ *Op.cit.*, p.261.

⁸ MANOILESCU, Mihail, *Memorii*, vol.II, Bucarest, Ed. Enciclopedica, p.339.

⁹ CRAINIC, Nichifor, *Zile albe, zile negre, Memorii* (jours blancs, jours noirs, mémoires), Bucarest, Casa editorială Gândirea, 1991, pp.216-219.

¹⁰ MARIN, Vasile, *Crez de generație* (Credo d'une génération), Bucarest, Ed. Majadajonda, 1997, p. 169 : "Notre salut ne peut venir que de l'intégration de notre lutte politique dans la sphère du nationalisme créateur, dont nous gardons intacte la définition telle que l'a formulée en son temps Maurice Barrès : "Le nationalisme

ordonne à juger tout par rapport à son pays natal."" (cité en français dans le texte)

¹¹ MARIN, *op.cit.*, p.121.

¹² *Ibid.*, p.150.

¹³ *Ibid.*, p.170.

¹⁴ MAURRAS, *op.cit.*, p.213-216.

¹⁵ Voir, par exemple, MAURRAS, *op.cit.*, p. 176-177 : "L'État n'est qu'un organe, indispensable et primordial, de la société. ... L'État, quand il est bien institué, n'a presque pas affaire aux individus."

¹⁶ CODREANU, *op.cit.*, p.282-283 : "De l'école légionnaire un nouvel homme devra naître, avec les qualités du héros : un géant de notre histoire, qui combattra et vaincra tous les ennemis de la Patrie."

Maurras avec cette introspection exigeante et cette volonté de changer l'homme, caractéristique du nationalisme centre-européen, inquiet de son identité récente, mal assuré de sa légitimité dans un contexte multi-ethnique et appuyé sur les faibles forces de petites puissances.¹⁷

De même, le fascisme fait donc appel au peuple et s'en prend aux élites traditionnelles, dénommées oligarchie. Et lorsque Vasile Marin veut escamoter cette différence entre Maurras et Valois, il les cite successivement sur les points de désaccord et ne les rapproche que sur les points de convergence. Ainsi, c'est Valois qui est invoqué sur les modalités de gouvernement, mais en mêlant habilement son nom à celui de Maurras :

"Depuis toujours le gouvernement d'une nation s'est fait selon deux modalités (G. Valois) :"

"1. Ou bien l'État fait alliance avec le peuple pour réduire et soumettre les puissants à la discipline nationale et sociale ;"

"2. Ou bien l'État s'allie à l'oligarchie - à l'époque moderne, la ploutocratie- pour maintenir la nation dans la dépendance. La première politique pourrait être considérée comme une politique de "gauche" -donc propre aux démocraties ; la seconde serait une politique "de droite", propre aux régimes absolutistes et arbitraires."

"[...]"

"Que se passe dans la France "de gauche" ? C'est encore Georges Valois qui nous le dit, en accord avec tous les penseurs politiques de là-bas, confirmé par Charles Maurras qui sépare depuis longtemps la "France réelle" de la "France légale" : "Sous le nom de démocratie parlementaire, nous avons le règne des puissances de l'argent, dirigée par une sorte de gouvernement des banquiers.""¹⁸

¹⁷ MICHEL, Bernard, *Nations et nationalismes en Europe centrale, XIXe – XXe siècle*, Paris, Aubier, 1995, p.8-9 : "La violence du nationalisme n'est pas tournée vers les autres : elle est d'abord interne, elle cherche à rassembler les membres de sa nation, à faire d'eux des acteurs plus conscients, plus solidaires. ... Depuis le début du XIXe siècle, c'est en soi que réside l'ennemi qu'il faut combattre pour devenir un meilleur citoyen de sa nation."

¹⁸ MARIN, *op.cit.*, p.181-182.

¹⁹ Voir, entre de nombreux écrits, son article du 8 avril 1928 "La doctrine nationale chrétienne -le cuzisme-", dans *Apărarea națională*, cité dans *Idea care ucide, dimensiunile ideologiei legionare* (l'idée qui tue, les dimensions de l'idéologie légionnaire), sous la direction

Évidemment que Maurras souscrivait pleinement à cette analyse, mais tout aussi évidemment il ne pouvait que rejeter la légitimation par le charisme populaire propre aux régimes fascistes. Une autre différence importante avec le fascisme résidait dans la méthode de la violence : même si Maurras avait à plusieurs reprises menacé d'y recourir pour abattre la République, il en était resté à la parole et refusait le conflit civil qui aurait déstabilisé le pays pour appliquer sa doctrine¹⁹

Enfin, un personnage comme le chef de la Ligue de la Défense Nationale-Chrétienne, Alexandru Constantin Cuza, le vieux théoricien du nationalisme antisémite roumain, distinguait nettement son antisémitisme fondamental et éliminateur de l'antisémitisme assimilateur de Maurras.¹⁹

Ainsi, lorsque Vasile Marin écrivit à Maurras au début de 1934, au moment du procès consécutif à l'assassinat de Duca pour l'amadouer et changer l'image de la Garde en France, nous n'avons pas de trace d'une réponse de Maurras ou d'un changement de la ligne éditoriale de *l'Action Française* ; pourtant, la flatterie pouvait toucher le vaniteux intellectuel :

"Je parle en mon nom et au nom de tous ceux d'entre nous qui aimons la France, la vraie France, celle que vous nous avez révélée par cette magnifique Action Française, par votre monumentale Enquête sur la Monarchie, par toute votre œuvre et par vos admirables articles quotidiens de l'Action Française."

"Vos idées, vos doctrines, nous ont puissamment aidés à trouver notre propre voie."²⁰

L'opportunisme ne doit pas d'ailleurs occulter la sincérité de ces propos, mais à *l'Action Française* on avait, comme nous le verrons de suite, une trop haute idée des intérêts de la

de PETCULESCU, Constantin et de FLORIAN, Alexandru, Bucarest, Ed. Noua Alternativă, pp.191 : "Ainsi l'"antisémitisme", en dernière instance, pourrait aussi revêtir cette forme de lutte contre la collectivité, mais en excluant les individus, comme elle a revêtu en France par exemple, depuis peu, à travers l'Action Française, la forme non moins paradoxale de lutte "contre les juifs, avec les juifs" et d'autres formes ailleurs." Sur l'idéologie national-chrétienne, voir SANDACHE, Cristian, *Doctrina național-creștină în România* (la doctrine national-chrétienne en Roumanie), Bucarest, Paideia Științe, 1997.

²⁰ MARIN, *op.cit.*, pp.91-92.

France pour les écorner au nom d'une convergence idéologique.

Sur les relations entre doctrine légionnaire et fascisme -y compris dans sa variante nazie-, Codreanu a eu des propos contradictoires. D'une part, il a accusé la distinction entre légionarisme religieux et fascisme laïque étatiste, d'autre part il a rapproché la Légion des grandes doctrines européennes de la révolution nationale.

La divergence entre Légion et fascisme relevait à la fois de l'antériorité supposée du combat légionnaire -que Codreanu faisait remonter à 1919- et, plus sérieusement, d'une légitimation doctrinaire différente. Codreanu l'explique à l'oreille complaisante du philosophe Julius Evola, lui-même théoricien d'un racisme sui generis, moins fondé sur les prétentions biologiques comme en Allemagne que sur des critères spirituels²¹ ; en visite en Roumanie au printemps 1938, Evola pense trouver en Codreanu à la fois un disciple ignoré, un représentant de la race supérieure « aryoromaine » théorisée par Evola et surtout un argument supplémentaire pour influencer la radicalisation en cours depuis 1936 à Rome dans le sens du racisme.²²

« L'homme est constitué d'abord d'un organisme, donc d'une forme organisée ; ensuite, de certaines forces vitales ; et enfin, d'une âme. On peut en dire autant d'un peuple. Toutefois, bien que reprenant naturellement tous les trois éléments, il est possible que l'édification nationale d'un État, en raison de certaines différences héréditaires et de dotation, soit plus particulièrement influencée par certaines d'entre elles. »

« D'après moi, dans le cadre du mouvement fasciste prédomine l'élément étatique, l'équivalent de la forme organisée. On ressent alors les valences formatrices de la Rome antique, indépassable en matière de droit et d'organisation politique, et dont le véritable héritier est le peuple italien. Le national-socialisme, à l'inverse, met en évidence ce qui est lié aux forces vitales : la race, l'instinct de la race, l'élément national-ethnique. Dans le mouvement légionnaire roumain, l'accent se

porte sur ce qui, dans un organisme, correspond à l'élément âme, donc à l'aspect spirituel et religieux. »²³

Durant sa dernière détention avant l'assassinat, Codreanu, déprimé et imprégné du martyre christique, renouvela sous une autre forme cette dimension de « mon royaume n'est pas de ce monde » :

« Nous nous préoccupons des victoires sur les hommes et nous les aimons, et non les victoires sur le Diable et le péché. »

« Tous les grands hommes d'hier et d'aujourd'hui : Napoléon, Mussolini, Hitler, etc., sont davantage préoccupés de ces victoires. »

« Le mouvement légionnaire fait exception, s'occupant aussi, insuffisamment il est vrai, de la victoire chrétienne à l'intérieur de l'homme, en vue de son salut. »²⁴

Ces distinctions avaient les avantages de donner au cas roumain une spécificité atemporelle par rapport aux modèles dominants, de le dédouaner des accusations de « cinquième colonne » des fascismes, plus fondamentalement de justifier la réaction autochtoniste et orthodoxiste du nationalisme roumain. Codreanu veut largement ignorer le projet de révolution spirituelle en vue de créer un homme nouveau qui fonde le fascisme et dont Emiliano Gentile s'est fait l'historien.²⁵

A l'inverse, dans *Pentru Legionari*, Codreanu inscrit son mouvement dans les totalitarismes de droite européens. Certes, il rappelle abondamment que le régime politique envisagé est cautionné par la bénédiction des ancêtres et de Dieu. Mais il rappelle aussi les convergences essentielles entre légionarisme et fascismes dans une section consacrée aux "mouvements nationaux et la dictature" :

"Je ne veux pas faire dans ce chapitre, la critique de la dictature, mais je désire démontrer que les mouvements et les régimes nationalistes dans l'Europe actuelle, comme le mouvement légionnaire, le Fascisme, le National-Socialisme, etc., ne sont ni dictatoriaux, ni démocratiques."

"[...]"

²¹ Voir une rapide allusion chez MILZA, *op. cit.*, p.442.

²² EVOLA, Julius, *Naționalism și asceza* (nationalisme et ascèse), Bucarest, Fronde, 1998.

²³ *Idem.*, pp.42-43.

²⁴ CODREANU, C.Z., *Însemnări de la Jilava* (Notes de Jilava), Bucarest, Ed. Majadajonda, 1995, pp.49-50.

²⁵ GENTILE, Emilio, *La Religion fasciste*, Paris, Perrin, 2002.

"Par la contrainte et la violence, on pourrait à la rigueur gagner des voix et des majorités, arracher des larmes et des soupirs. Mais a-t-on jamais vu et verra-t-on jamais, même chez les peuples les plus inconscients, la ferveur et l'enthousiasme naître de la terreur ?"

"Puisqu'il n'est pas dictatorial dans son essence, qu'est-ce alors qu'un régime national ?"

"Est-ce un produit de la démocratie ? Pas davantage. Car le chef n'est pas élu par le peuple, et la démocratie est fondée sur le principe de l'éligibilité. Or dans les régimes nationaux, le chef n'est pas élu, il est consenti."

"[...]"

"Sans le définir, il faut reconnaître simplement qu'il réalise une nouvelle formule de gouvernement sui generis, dans les États modernes. Cette formule, on ne l'a pas rencontrée jusqu'à présent et on ne sait pas encore quel nom elle va prendre."²⁶

On le savait pourtant fort bien, puisqu'il s'agissait d'une définition générique du fascisme. Mais dans son élan, Codreanu oublie étrangement pendant un instant ses références religieuses et laïcise son discours, jetant une perspective de synchronisme européen de droite sur la Légion :

"Quant à la conscience nationale, elle est l'effet d'une révélation intérieure. Les instincts de conservation qui gisent confus dans le subconscient du peuple, jaillissent à un moment donné avec force et se projettent dans la conscience de chacun. Il se crée alors cet état d'illumination, cette exaltation unanime, que l'on rencontre seulement dans les grands courants religieux. On pourrait à juste titre appeler ce phénomène : un élan d'œcuménisme national."

"[...]"

"[Le chef] est l'incarnation de cet état de conscience invisible. Il ne fait pas ce "qu'il lui plaît", mais ce qu'il doit faire. ... C'est uniquement dans le cadre de ces intérêts largement conçus que les besoins individuels et collectifs trouveront leur maximum de satisfaction."²⁷

Codreanu s'inscrit donc dans un autre ordre de légitimation de son mouvement, qui relève de la

religion laïque de type fasciste, où le chef est une sorte de pythie inspirée par l'ethos national. Certes, si l'essence de la roumanité est l'orthodoxie, il peut retrouver son discours traditionnel, mais il ne rejette pas non plus cette justification "démocratique" unanime d'un éventuel exercice du pouvoir.

Son discours à fondement religieux apparaît, un instant du moins, comme une fabrication à l'attention de la paysannerie, sans que l'on puisse mettre en doute pour cela la foi profonde de Codreanu et, de toute manière, le besoin de traditionalisme dans tout fascisme agraire. Le monarchisme de Codreanu, tant de fois affirmé, ne peut certes pas être réduit à un sentiment traditionnel envers une institution patriarcale, même dynamisée par un monarque jeune et autoritaire. Sans même évoquer le conflit avec Carol, il faut citer ici les mémoires d'un proche, le prêtre orthodoxe Ion Dumitrescu-Borșa, secrétaire général de la Légion, qui rapporte les propos suivants de Codreanu sur la royauté :

« On s'est demandé si nous étions royalistes. Nous avons eu, ainsi que nous l'enseigne notre histoire, de bons seigneurs et des mauvais. Nous sommes pour les bons seigneurs, élus de l'âme-élite de la nation roumaine. J'ai préconisé pour cela : nous resterons royalistes, mais au sein de l'État légionnaire ; nous choisirons au sein de la nation 10 à 20 éléments jeunes, parmi les meilleures familles, qui ont fait preuve de capacités intellectuelles exceptionnelles et qui sont dotés des qualités et des caractères les plus nobles. Ces jeunes seront élevés, éduqués et instruits par les meilleurs professeurs, aux frais de l'État, et parmi eux seront recrutés le roi et ses conseillers. Nous resterons dans le respect des lois et des traditions de la nation, liés à l'Église et à la foi chrétienne. »²⁸

Au-delà de la charge contre Carol, d'origine étrangère et à la vie privée tumultueuse, Codreanu dresse le portrait d'un monarque endoctriné par l'État légionnaire, soumis au chef du Parti. En somme, il s'agissait de faire en plus absolu ce que Mussolini avait fait de Victor-Emmanuel III, car contrairement à ce que le Duce affirmait à la fin de son règne, la dyarchie

²⁶ *Ibid.*, p.310-311.

²⁷ *Ibid.*, p.311-312.

²⁸ Ion Dumitrescu-Borșa, *Cal troian intra muros, memorii legionare* (cheval troyen intra muros, mémoires

légionnaires), Bucarest, Lucman, 2002, 461pp., p.184. (notre traduction)

roi-chef fasciste s'était bien passée et n'avait pas entravé le régime.²⁹



Portrait de Codreanu

Bref, le légionarisme se présente comme un fascisme mineur sur le plan idéologique. Non seulement il est obligé de concéder à la tradition la soumission formelle à la religion et à la monarchie, mais il ne peut se permettre de rompre avec les penseurs traditionalistes des grandes puissances de référence, que ce soit Spengler ou Maurras. La différence d'attitude

²⁹ Voir Salvatore Lupo, *Le Fascisme italien*, Paris, Flammarion, 2003 (2000 pour la version italienne), 498 pp., p.475.

³⁰ BENOIST, Alain de, préface aux *Années décisives* de SPENGLER, Oswald, Paris, Copernic, 246pp., p.14.

avec un Hitler au pouvoir, qui se permet d'ignorer avec malveillance Spengler, est frappante.³⁰ Néanmoins, c'est cette capacité même à s'adapter aux spécificités nationales pour mobiliser les masses dans des conditions socio-culturelles difficiles, qui fait du légionarisme un fascisme, le seul en Roumanie qui puisse prétendre à ce qualificatif.³¹

La mésentente en politique étrangère : aggravation avec l'Action Française, convergence croissante avec l'Italie après l'axe Rome-Berlin :

Si les légionnaires clamaient leur amour pour la France éternelle, il n'en restait pas moins que la France du moment représentait la démocratie détestée, républicaine et de gauche, et qui essayait d'intégrer la Roumanie à une alliance franco-tchéco-soviétique contre l'Allemagne.³² Or l'Action Française restait nettement hostile à l'Allemagne, et même ses dissidents de *Je Suis partout* n'avaient pas la complaisance de mise sous l'Occupation. Nous pouvons le vérifier au travers de deux séries d'articles : ceux de Jacques Bainville dans *L'Action Française*, rédigés entre 1927 et 1934 et rassemblés dans son recueil de 1937 *La Russie et la barrière de l'est*³³, et ceux de Lucien Rebatet rédigés durant l'année 1938, avant et après l'assassinat de Codreanu en novembre sur ordre de Carol II et publiés dans *Je suis partout*.³⁴

³¹ HEINEN, Armin, *Die Legion „Erzengel Michael" in Rumänien" : soziale Bewegung und politische Organisation, ein Beitrag zum Problem des internationalen Faschismus*, Munich, 1986, traduite en roumain en 1999 à Bucarest, chez Humanitas, 546pp.. Voir son chapitre XI (« La définition conceptuelle du mouvement légionnaire ») et particulièrement la p.467 de l'édition roumaine : « De tous les partis roumains de l'entre-deux-guerres, seule la Légion peut être appelée « fasciste ». » Des synthèses d'ensemble aboutissaient aux mêmes conclusions : Pierre MILZA, *op. cit.*, p.382 et pp.467-468.

³² Voir SANDU, Traian, "La Roumanie sur l'axe Paris - Moscou, 1933-1937 : sécurité européenne et coopération militaire", dans les Actes du colloque : *Les Problèmes de sécurité et la coopération militaire en Europe de 1919 à 1955*, organisé par le Centre de recherche des Ecoles de Coëtquidan les 26 et 27 mars 2003, *Cahiers d'Histoire de Saint Cyr-Coëtquidan* n°1, Paris, L'Harmattan, 2005.

³³ Edités à Paris, chez Plon, Ed. d'histoire et d'art.

³⁴ *Codreanu et la Garde de Fer, choses vues et entendues en Roumanie*, Editions de l'Extrême, recueil

Quant au fascisme italien, son hostilité envers l'Allemagne nazie jusqu'à la fin de 1936 était à ressorts multiples géo-stratégiques et ethniques sur le Brenner, de compétition économique dans le bassin danubien et de concurrence idéologique envers les mouvements nationalistes européens, l'Italie prétendant à la prééminence et à l'antériorité.

Le ton de Bainville reste proche de la ligne éditoriale de Maurras. L'hostilité à l'Allemagne et la tentative d'un rapprochement des pays latins sur une base conservatrice et monarchiste³⁵ ne l'incite nullement à la moindre sympathie envers la Garde de Fer, qui n'apparaît d'ailleurs dans ses lignes qu'à l'occasion de l'assassinat du Premier ministre Ion Gheorghe Duca, en décembre 1933, par trois de ses membres. Il faut reconnaître que l'état traditionnel des pratiques politiques en Roumanie convenait parfaitement à l'idéologie monarchiste et anti-démocratique de l'Action Française, qui ne demandait pas sa modification dans un sens fasciste. Cette monarchie constitutionnelle ne fonctionnait qu'au prix d'"assouplissements" de la règle démocratique dont Bainville se félicite.³⁶ Ainsi, la fraude électorale et surtout la "dot électorale", principe d'inertie qui dirigeait le vote des masses paysannes vers le parti appelé par le roi à "organiser" les élections,

d'articles du 23 septembre au 28 octobre, puis du 9 décembre 1938.

³⁵ SERANT, *op.cit.*, pp. 278-280 : "un nationalisme anachronique". Pourtant, certains légionnaires appelaient également de leurs vœux une union des dictatures latines : ainsi Marin en partance pour l'Espagne : "Les petites querelles passeront, car les temps ne sont pas lointains lorsque deviendront frères à jamais, dans la même spiritualité chrétienne et nationaliste, la France, l'Italie, l'Espagne et la Roumanie. Et alors apparaîtront comme un mauvais rêve le régime "gaulois" des Messieurs Blum, Zay et Co." (MARIN, *op.cit.*, p.19)

³⁶ BAINVILLE, Jacques, "Elections en Roumanie", article du 4 juin 1931, dans *La Russie...*, pp. 226-227 : "Le système rotatif [entre partis de gouvernement] fonctionne toujours. ... Il n'y en a pas de meilleur pour corriger le régime électif comme, au jeu, se corrige le hasard. Aussi il va sans dire que ces magnifiques résultats ne s'obtiennent pas sans un certain contrôle des urnes."

meilleur pour corriger le régime électif comme, au jeu, se corrige le hasard. Aussi il va sans dire que ces magnifiques résultats ne s'obtiennent pas sans un certain contrôle des urnes."

³⁷ "Alors on ne s'étonne pas des sympathies que trouvent chez les intellectuels roumains les doctrines de l'Action Française. On ne s'étonne pas de l'emploi, je dirai

corrigeaient une démocratie balbutiante au bénéfice du Parti National Libéral du clan Brătianu. Cette famille, qui représentait la bourgeoisie d'affaires, avait réussi à faire écarter l'autoritaire prince héritier Carol en 1926.³⁷

Peu importait d'ailleurs à l'Action Française que les monarchies italienne et roumaine fussent tombées sous la tutelle de l'ancien bourgeois de gauche Brătianu ou de l'ancien socialiste Mussolini. Après tout, Maurras s'était aussi écarté du prétendant français.³⁸ Nous saisissons aussi dans cette page un des traits du nationalisme maurrassien à l'égard de l'étranger : outre la satisfaction d'amour-propre de leur influence internationale³⁹, nous trouvons la dimension "modélatrice" du "vieux" nationalisme français, qui demande à être imité, alors que le "jeune" nationalisme allemand serait "catalytique", réminiscence herdérienne appelant chaque peuple à réaliser son ethos particulier.⁴⁰ Ce qui le laissa plus que dubitatif, ce fut l'irruption de la Garde de Fer sur la scène internationale avec le meurtre du Premier Duca, qui appartenait au francophile Parti National Libéral et qui avait promis à Paris, lors d'une tournée en Occident en 1933, que s'il retrouvait le chemin du gouvernement il supprimerait la Garde de Fer.⁴¹ Une semaine après l'attentat du 29 décembre, Bainville ne cacha pas son

même de l'adoption, qu'ils en on faite. BAINVILLE, Jacques, "En Roumanie", article du 10 octobre 1927, dans *La Russie...*, pp.220-221.

³⁸ SERANT, Paul, *Les Dissidents de l'Action Française*, Paris, Copernic, 1978, pp.296-299.

³⁹ Voir, dans les Archives du Quai d'Orsay, série Z Europe, sous-série Roumanie, volume 172, folios 194-198 (plus loin Z Roumanie 172, f.194-198), la note du Comité alsacien d'études et d'informations du 21 octobre 1935 : "Cette sympathie qu'on garde à l'Allemagne d'Hitler n'exclut pas du reste que la haute bourgeoisie roumaine fasse généralement siennes les thèses de l'Action française, de *Gringoire*, de *Candide*, qui sont les journaux français de beaucoup les plus lus à Bucarest."

⁴⁰ Voir, par exemple, LAIGNEL-LAVASTINE, Alexandra, "Le XX^e siècle roumain, ou la modernité problématique", dans DELSOL, Chantal et MASLOWSKI, Michel, *Histoire des idées politiques de l'Europe centrale*, Paris, P.U.F., coll. Politique d'aujourd'hui, 1998, p.570.

⁴¹ Voir les télégrammes n°389-390 d'André Lefèvre d'Ormesson, ministre de France à Bucarest, du 17 novembre 1933 : "Je viens d'être reçu par M. Duca qui m'a affirmé à nouveau son profond attachement pour la France. Il m'a déclaré que ses efforts tendraient ... à réprimer les mouvements extrémistes en Roumanie, dont il mesure tout le danger." (Z Roumanie 171, f.72-73)

inquiétude devant l'activisme hitlérien en Europe centrale.⁴²

Si Bainville ne faisait preuve d'aucune complaisance à l'égard de la Garde et de ses penchants hitlériens, il était suffisamment lucide et anti-soviétique pour comprendre que même des esprits plus modérés en Roumanie pouvaient reculer devant les risques de l'intégration de la Roumanie à l'alliance franco-soviétique et le passage de l'armée rouge sur le territoire roumain.⁴³

Malgré cette compréhension à l'égard des peurs de bolchevisation de la Roumanie, à aucun moment après 1933 la ligne de *l'Action Française* ne sembla s'infléchir concernant la Garde de Fer, malgré les efforts de celle-ci à l'égard du vieux maître français.

Ainsi, dans sa lettre à Maurras, Vasile Marin tente de dédouaner la Garde de Fer des accusations de collusion avec l'Allemagne d'Hitler : "... [N]ous n'avions jamais envoyé aucun représentant en Allemagne et ... nous n'avions jamais reçu chez nous aucun émissaire hitlérien."⁴⁴ Il est vrai qu'en 1933-1934, Hitler hésitait encore entre la Garde et la Ligue de la Défense Nationale-Chrétienne d'Alexandru Constantin Cuza, le vieux théoricien du nationalisme antisémite roumain⁴⁵; mais l'assassinat, même s'il n'avait pas été commandité par Berlin, constituait néanmoins une mise en garde à l'encontre du personnel politique roumain tenté de donner des gages anti-légionnaires aux démocraties occidentales. D'ailleurs, dès le milieu de 1934, Hitler intègre

la Garde à ses calculs d'influence, ce qui n'empêche pas les gardistes de garder l'équilibre entre influences dans le système diplomatique roumain.⁴⁶ Les dissidents de *Je Suis partout* ne franchirent pas, selon notre documentation centrée sur les articles de Rebatet de 1938, la ligne de la défense des intérêts extérieurs français. L'auteur utilise sans états d'âme la thèse traditionnelle de la latinité des Roumains.⁴⁷ Avec à peine plus de cynisme satisfait, il reprend le constat de Bainville sur le détournement de la démocratie."⁴⁸ Avec ces prémisses traditionnelles et autoritaires, Rebatet fait toutefois un éloge appuyé de l'ultra nationalisme et de l'antisémitisme de Codreanu, en retraçant les grandes étapes de son ascension depuis 1919 à partir de son ouvrage *Pentru Legionari*.⁴⁹ Mais cette sympathie idéologique n'allait pas sans un sérieux recul à l'égard de l'esprit de véhémence partisane, mais aussi de démagogie et, paradoxalement, d'indécision politique devant les événements de décembre 1937 à février 1938 lorsque le pouvoir paraissait à portée de main.⁵⁰

Surtout, Rebatet offre aux lecteurs de *Je Suis partout* une critique du pro-germanisme de Codreanu émise par un Roumain traditionaliste et francophile. En effet, l'incompatibilité relevée par Bainville sur un ton pondéré entre l'alliance franco-soviétique et l'alliance franco-roumaine, se retrouve dans la phraséologie radicale de Codreanu sous la forme de l'assertion définitive de la déclaration de presse du 30 novembre

⁴² "Jean Duca n'a pas été frappé seulement parce qu'il avait dissous la ligue des Gardes de Fer, mais parce qu'il était fermement attaché à la Petite Entente et à la France. Ou, ce qui revient au même, il frappait cette association hitlérienne en raison de la ligne qu'il suivait, pour la politique extérieure de la Roumanie, avec M. Titulesco. (BAINVILLE, "Après le meurtre de Sinaia", dans *La Russie...*, pp.228-229)

⁴³ "La grande et la petite peinture", 5 octobre 1934, *loc.cit.*, pp.230-231 : "Ce n'est pas de la France qu'on peut avoir peur à Belgrade ou à Bucarest. C'est de l'Italie ou de la Russie. ... Se rapprocher de l'Allemagne dans cette crainte, cela s'appelle se mettre dans la gueule du loup. C'est possible. On le dira utilement à tous les intéressés. Mais vous n'obtiendrez jamais que toutes les sociétés plaisent à tout le monde."

⁴⁴ MARIN, *op.cit.*, p.92-94 : "En effet, pour justifier les mesures arbitraires, et les abus sans précédent qu'il a commis, le gouvernement de I. G. Duca a fait répandre à l'étranger, et tout particulièrement en France, ... des calomnies selon lesquelles la Garde de Fer serait une organisation terroriste, soutenue par l'argent et les

idées du national-socialisme hitlérien et qui travaillerait à instaurer une dictature à la solde et à la dévotion de l'Allemagne; laquelle dictature une fois installée romprait nos relations amicales avec la France et asservirait le pays aux intérêts germaniques.

⁴⁵ HILLGRUBER, Andreas, *Hitler, regele Carol si Mareşalul Antonescu*, Bucarest, Humanitas, 1994, p.45; voir aussi PETCULESCU, *op.cit.*, pp.162-163 (le fils de Cuza, Gheorghe, avait rencontré Hitler et Rosenberg à Munich au printemps de 1933).

⁴⁶ BERNEA, Ernest, "'Hitlerismul' nostru", article de 1935 dans *Rânduiala*, cité dans FLORIAN et PETCULESCU, *Idea care ucide*, *op.cit.*, p.224 : "Une guerre contre la France est non seulement difficile à imaginer, mais l'effectuer ? Ce serait vraiment une lutte fratricide. ... Mais même si cette France nationaliste existait politiquement pour nous, cette fois nous n'accepterions plus son commandement, mais sa collaboration."

⁴⁷ REBATET, *op.cit.*, p.10.

⁴⁸ *Ibid.*, p.15.

⁴⁹ *Ibid.*, pp.16-18.

⁵⁰ *Ibid.*, pp.23, 26-27 et 29-30.

1937.⁵¹ Mais cela sert aussi à minimiser cette faute et à rassurer la droite française. Il n'en reste pas moins que Codreanu a violemment choqué ce jour-là les sentiments de la majorité des Roumains. Vous connaissez assez notre pays pour savoir le prestige spirituel que vous y conservez malgré tout. ... Le petit clan des légionnaires admirateurs de l'Allemagne n'a jamais eu grande importance. Croyez bien que Codreanu a été, après cette gaffe, sévèrement et vigoureusement chapitré ! Mais il avait donné une arme à ses adversaires. Les Juifs s'en sont servi chez vous surtout impitoyablement pour l'écraser. Ici, ils l'osent moins, car nous savons très bien à quoi nous en tenir. Les plus féroces adversaires de Codreanu, et Dieu sait qu'il en a, et de puissants, n'ont jamais pu apporter le commencement d'une preuve à ses relations avec le Troisième Reich. Codreanu savait parfaitement qu'en acceptant le moindre appui de l'hitlérisme, il condamnait la Garde".⁵²

L'historiographie récente a démontré de façon assez convaincante que l'aide financière et matérielle de l'Allemagne nazie s'effectuait à travers des subsides versés par les grands groupes allemands, notamment IG Farben, et que lors du procès de Codreanu, le gouvernement n'avait pas pu produire des documents explicites en raison de pressions gênées, mais fermes, du ministre d'Allemagne.⁵³ Rebatet ne pouvait pas être au courant de ces faits, même si la presse de gauche les soupçonnait⁵⁴ et si le numéro deux de la Garde, le propre beau-frère de Codreanu, Ion Moța, ne les approuvait pas.⁵⁵ Mais il n'absout pas Codreanu de ses sympathies pro-allemandes. Il est vrai que ces subsides ont surtout arrosé certains personnages vénaux qui

évoluaient à la marge du mouvement, tel le philosophe Nae Ionescu, qui en avait besoin, outre ses dépenses personnelles, pour son journal.⁵⁶ Il ne pouvait en être autrement : les mouvements fascistes étaient structurellement contraints à une certaine indépendance financière et de jugement géo-stratégique, s'ils souhaitaient influencer les masses. Si le mouvement de Codreanu avait reçu de l'argent de la camarilla royale et du roi lui-même entre 1933 et 1936 – notamment lors du congrès estudiantin controversé de Târgu-Mures⁵⁷ – cela contrevenait à l'indépendance du mouvement, d'autant que Codreanu avait à juste titre l'impression que le roi soufflait le chaud – avec l'appui financier et la liberté de propagande⁵⁸ – et le froid – avec la scission de Stelescu et le maintien à la périphérie du système politique – pour lui signifier le maintien sous surveillance du parti. La maturité politique du mouvement exigeait, sinon la rupture, du moins une redéfinition radicale de la relation à l'approche des élections cruciales de décembre 1937, où la question du pouvoir allait se poser entre les principaux protagonistes.

En somme, la ligne de Rebatet reste proche du fascisme italien d'avant l'Axe, mais sans basculer apparemment dans un pro-germanisme que seule la défaite, puis la guerre germano-soviétique, provoqueront. Et il sait faire preuve d'un certain œcuménisme de droite en rendant hommage à une Action Française qui avait aussi fait un pas vers le populisme nationaliste de Mussolini au nom de l'unité des droites latines chère à l'inspiration pré-chrétienne de Maurras et à la religion néo-impériale du Duce.⁵⁹

⁵¹ Citée, entre autres, chez MÜLLER, Florin, "Politica externă a mișcării legionare : ideologie și strategii" (la politique extérieure du mouvement légionnaire : idéologie et stratégie), dans *Arhivele totalitarismului*, 1^{ère} année, n°1/1993, p.36 : "Je suis contre les grandes démocraties de l'Occident, je suis contre la Petite Entente, je suis contre l'Entente Balkanique et je n'ai aucun attachement pour la Société des Nations, à laquelle je ne crois pas. Je suis pour une politique extérieure de la Roumanie du côté de Rome et de Berlin, du côté des Etats de la révolution nationale. Je suis contre le bolchevisme. Dans les 48 heures suivant la victoire du Mouvement Légionnaire, la Roumanie aura une alliance avec Rome et Berlin, entrant ainsi dans la ligne de sa mission historique dans le monde : la défense de la Croix, de la culture et de la civilisation chrétienne."

⁵² REBATET, *op.cit.*, pp.27-28.

⁵³ PETCULESCU, *loc.cit.*

⁵⁴ PATRASCANU, Lucretiu, *Sous trois dictatures*, Paris, Ed. International, 1946, pp.87-88.

⁵⁵ PETCULESCU, *op.cit.*, p.115 : dans un mémoire adressé aux chefs des partis au début de 1934, Moța souscrivait à la politique internationale traditionnelle de la Roumanie : "il est indiscutable qu'aujourd'hui les intérêts extérieurs roumains sont le mieux garantis par la politique traditionnelle aux côtés de la France et de la Petite Entente".

⁵⁶ PETCULESCU, *ibid.*

⁵⁸ Voir, entre autres, l'étude introductive de Ioan Scurtu à *Ideologie și formațiuni de dreapta în România* (Idéologie et formations de droite en Roumanie), vol.IV, 1934-1938, sous la direction de Ioan Scurtu, 2003, 448p, p.25-41, ici p.30.

Les rapports directs n'étaient donc ni suivis, ni serrés entre les droites françaises et la Garde de Fer.



Codreanu et des Légionnaires en costume traditionnel roumain.

Les relations directes entre la Légion et l'État italien -ou allemand- étaient aussi faibles et ne relevaient certainement pas du mythe de la cinquième colonne » développé à l'encontre de la Garde par les historiens communistes. Plusieurs études sérieuses ont fait litière de ces affirmations.⁶⁰ Bien évidemment, la sympathie idéologique et l'ennemi communiste commun ne pouvaient que rapprocher les fascismes de tous les pays. Mais en tant que véritable mouvement fasciste, la Légion était structurellement contrainte à une certaine indépendance financière et de jugement géostratégique, si elle souhaitait influencer les masses et ne pas rester une succursale italienne ou allemande en terre roumaine. D'ailleurs, ni l'Italie, ni même l'Allemagne -malgré ses minorités- n'avaient d'intérêts nationaux et ethniques suffisants pour se doter, comme en Autriche ou en Tchécoslovaquie, d'une politique spécifique très active à l'égard de la

⁵⁹ Voir Ion Dumitrescu-Borșa, *Cal troian intra muros, memorii legionare* (cheval troyen intra muros, mémoires légionnaires), Bucarest, Lucman, 2002, 461pp, p.131.

⁵⁹ Voir GENTILE, *op. cit.*.

Roumanie. En outre, ces deux pays se trouvaient en concurrence en Roumanie, ce qui contribua à la liberté de jugement en matière de politique internationale des légionnaires.

Le premier contact qu'un officier italien semble avoir établi avec la Légion est la visite de Nichifor Crainic en Italie à l'automne 1933 et sa rencontre avec le président des Comités d'Action pour l'Universalité de Rome (CAUR), Eugenio Coselchi ; peu après, ce dernier se rendit en Roumanie pour une série de conférences et fit une visite au chantier de la Maison verte, futur siège de la Légion, en novembre.⁶¹ Ces comités avaient été créés en juillet 1933 précisément pour faire pièce à la dynamique concurrence du nazisme auprès des mouvements nationalistes européens. Quant à la diplomatie officielle, elle avançait avec précaution auprès d'un mouvement méfiant à l'égard du révisionnisme italien et de l'absence d'antisémitisme du fascisme. De ce point de vue, le nazisme, avec son antisémitisme et son refus de soutenir le révisionnisme hongrois, était beaucoup plus attractif pour les légionnaires. Mais c'est un représentant des CAUR, Guido Ferruccio Cabalzar, qui se rendit en Roumanie en janvier 1934, bien que les légionnaires vissent d'assassiner le Premier

Duca. D'ailleurs, les Allemands se méfiaient du nationalisme pointilleux des légionnaires, qu'ils soupçonnaient davantage attirés par l'Italie ; quant à eux, ils préféraient Cuza et la droite plus traditionnelle et plus malléable.⁶²

Les relations entre la Garde et les CAUR furent longtemps orageuses. Cabalzar avait insisté pour qu'on invite une délégation légionnaire au congrès des mouvements européens de Montreux ; le général Sani, vice-président des CAUR, avait rencontré à cet effet Codreanu à Bucarest, mais le Capitaine n'était pas prêt à se subordonner aux intérêts italiens, d'autant qu'il penchait lui-même plutôt vers l'Allemagne.⁶³ Les oppositions éclatèrent à Montreux, les 16 et

⁶⁰ MÜLLER, *op. cit.*, HEINEN, *op. cit.*, pp.306-326, Francisco VEIGA, *La mistica del ultranacionalismo. Historia de la Guardia de Hierro. Rumania, 1919-1941*, Barcelone, 1989, traduite en roumain dès 1993 : *Istoria Gărzii de Fier. 1919-1941. Mistica ultranaționalismului*, Bucarest, Humanitas, 383pp., pp.251-255.

⁶¹ HEINEN, *op. cit.*, p.227.

⁶² *Ibid.*, p.234-236.

⁶³ *Ibid.*, p.308.

17 décembre : Moța y souleva la question juive, qui donna lieu à une déclaration contradictoire : un premier paragraphe estimait « que la question juive ne pourrait pas se traduire par une campagne universelle de haine contre les juifs » ; mais la fin insistait sur l'idée des juifs parasites, formant un État dans l'État et gagnés à la révolution communiste, dénonçant « l'action néfaste de ces éléments et [décidant] de les combattre. »⁶⁵

En fait, le débat sur l'antisémitisme masquait aussi la proposition de Moța d'inviter les nazis allemands à la réunion suivante, ce qui avait été jugé si provocant que cela n'avait même pas été enregistré dans le rapport de la conférence.⁶⁴

Moța rendit compte de ces deux sujets d'accrochage à Poterre, membre de l'agence d'information nazie du *Weltdienst*, en lui promettant d'insister sur les deux pour les prochaines réunions des CAUR.⁶⁵

Mais l'activité en leur sein s'étiola en même temps que ces comités eux-mêmes.

L'atmosphère était très médiocre pour l'Italie, car Titulescu comptait sur les sanctions prises contre l'agression en Abyssinie pour renforcer la SDN par le retour de l'Angleterre dans le jeu de la sécurité collective ; il aurait ainsi étoffé l'axe continental Paris-Prague-Bucarest-Moscou, qui fondait sa légitimité aux yeux de l'opinion internationale sur l'instance genevoise, et non sur son statut d'alliance de revers, ce qu'elle était en réalité.⁶⁶ Ainsi, lorsque Moța proposa d'envoyer des paquets aux soldats italiens sur le front, Ciano refusa pour ne pas aggraver le contentieux ; et ce n'est qu'en mai 1936 que le ministre d'Italie, Ugo Sola, accepta l'ouverture d'un comité roumain CAUR : encore n'y trouvait-on aucun dignitaire légionnaire officiel, même si son président était le sympathisant légionnaire notoire Mihail Manoilescu.⁶⁷

Il est certain que le rapprochement entre Hitler et Mussolini donna une impulsion à la définition d'une politique étrangère de la Garde, et notamment du germanophile Codreanu. Les tensions en Europe centrale entre les deux puissances libéraient le discours légionnaire, car les menaces révisionnistes en faveur de la

Hongrie perdaient de leur acuité avec la domination allemande dans la zone et un bloc anti-soviétique cohérent en sortait renforcé. Ainsi, malgré un discours révisionniste de Mussolini, Codreanu rejeta la faute sur la politique pro-soviétique et genevoise de Titulescu dans son mémoire adressé au roi et au pays le 5 novembre 1936 sur la politique étrangère.⁶⁸ De même, Codreanu adressa un télégramme de félicitations aux deux dictateurs lors de leur rencontre de Munich de septembre 1937.⁶⁹ Sa déclaration la plus contestée sur « l'alliance avec Rome et Berlin » dans les 48 heures suivant la victoire de la Légion en Roumanie est à replacer dans le même contexte. Enfin, le dernier épisode marquant des relations entre Italie et Garde se situe lors de l'enterrement d'Ion Moța et de Vasile Marin, tombés du côté franquiste en Espagne. Après un voyage triomphal dans toute la Roumanie, la cérémonie s'acheva en apothéose à Bucarest en présence des ministres d'Italie, d'Allemagne, du Japon, du Portugal et de l'Espagne franquiste. Cette manifestation fut considérée par le Premier roumain Tătărescu comme une « immixtion étrangère dans la politique intérieure »⁷⁰, même si les intéressés se dédouanèrent en prétextant avoir assisté à la cérémonie à titre privé.

Conclusion :

Que penser de ces échanges de correspondance de la première moitié des années vingt et de 1934, ainsi que de ce battage médiatique de 1938 ? À chaque fois, le contact est noué ou renoué lors de procès où les légionnaires (ou futurs légionnaires) risquent d'apparaître comme ayant totalement rompu les ponts avec les démocraties occidentales.

L'appel à la droite nationaliste française ressemble à un dernier recours idéologique pour infirmer cet isolement. Or, si dans le cas de Ion Moța il y eut véritablement un échange de lettres, la lettre de Marin resta sans doute sans réponse. En effet, si les premières violences des jeunes étudiants pouvaient s'apparenter à une poussée de fièvre nationaliste, en 1934 le

⁶⁴ HEINEN, *op. cit.*, p.30.

⁶⁵ SCURTU, *Ideologie...*, *op. cit.*, doc. n° 28 du 5 février 1935, pp.84-86.

⁶⁶ SANDU, *loc. cit.*

⁶⁷ HEINEN, *op. cit.*, p.309.

⁶⁸ SCURTU, *Ideologie...*, *op. cit.*, doc. n°122, p.221-222.

⁶⁹ Cité dans MÜLLER, *op. cit.*, p.36.

⁷⁰ CĂLINESCU, Armand, *Însemnări politice, 1916-1939* (notes politiques, 1916-1939), Bucarest, Humanitas, 1990, 432pp., pp.334-336.

contexte de l'arrivée au pouvoir d'Hitler faisait de leur action un élément de la politique de déstabilisation du système diplomatico-militaire français. Bainville ne s'y trompait pas. Même le sympathisant Rebatet récusait la tendance germanophile de Codreanu.

Bref, les tentatives de 1925, mais surtout de 1934 et de 1938, correspondent à un désir de rééquilibrage au moins formel en faveur de la France. Toutefois, l'influence idéologique et le prestige intellectuel français restaient réels en

Roumanie à la veille de la guerre. Quant à l'influence italienne, elle n'apparaît pas en matière de théorie du nationalisme, en raison de son caractère tardif et de sa faible spécificité dans ce domaine. Mais elle s'impose dans le domaine essentiel de la *praxis* politique, avec cette religion de l'action, du fait accompli au sens premier de l'expression, significative de l'essence même du fascisme et que la Légion de l'Archange a fait.



Codreanu passe en revue ses troupes.

12 : U-BOOT EN MER NOIRE

Par Patrick Fleuridas

Entre 1942 et septembre 1944, une flottille de sous-marins allemands va être déployée en Mer Noire afin d'appuyer les opérations maritimes de la flotte roumaine, alliée du IIIème Reich. Une incroyable organisation du transport à travers l'Europe de ces sous-marins, mais aussi de navires de surface comme les vedettes rapides. En voici l'histoire.

1941-1942

Avec l'attaque Allemande sur le territoire Soviétique, le 22 juin 1941, le Haut Commandement de la Marine de Guerre Allemande, OKM, en la personne de son chef, le grand amiral *Raeder* souhaite obtenir une mission dans le vaste plan d'invasion. Mais Hitler, sûr de sa victoire rapide, ne donne pas suite. Il est même opposé à l'opération de transfert d'unités de la Kriegsmarine vers la Mer Noire. Les opérations en Crimée et le siège de Sébastopol démontrent pourtant la nécessité d'une présence maritime allemande. En effet les soviétiques ravitaillent leurs troupes, les évacuent, au grès de l'avance terrestre allemande vers la Crimée. Ils attaquent aussi régulièrement les quelques navires de la marine roumaine ou les chalutiers de transport du type FR/SF qui sont les seules unités à opérer dans le vaste secteur côtier russe. Mais cette dernière était beaucoup trop pauvrement équipée et entraînée. Ses attaques sans grandes conséquences. La majorité des chalutiers sont coulés à la fin de 1941. La flottille du Danube, ainsi aussi que le "*Theresa Walder*", n'ont pas été intégré à l'époque dans les opérations.

Le 10 juin 1942, au GQG d'Hitler à *Rastenburg*, Ciliax et Raeder subissent pendant deux heures la colère du Führer sur les échecs répétés de la Kriegsmarine. Hitler enchaîne ensuite avec la situation en Mer Noire, dont von Ribbentrop lui a glissé un mot suite à son entretien avec le vice-premier ministre roumain au début du mois. Il exige d'envoyer sans délai des renforts navals aux Roumains. Cette séance aura des conséquences importantes. Raeder autorise en effet Ciliax à engager toutes ses unités navales pour soutenir la faible et décimée marine roumaine. Dans un premier temps et dans l'urgence, dès le 21 juin à Berlin, le Grand-

Amiral Raeder convoque les principaux responsables de la marine de guerre allemande, pour évoquer la situation difficile dans laquelle se trouvent les alliés roumains face à la flotte soviétique de la Mer Noire. L'attaché naval à Bucarest signale que les Roumains ont besoin de renforts au plus vite, mais aussi d'une assistance pour achever leurs unités en construction. Outre le détachement d'ingénieurs et de techniciens, L'état-major de la Kriegsmarine convient d'envoyer une flottille de dragueurs de mines (3. Räumboots-Flottille), suivie d'une flottille de vedettes (8.Schnellboots-Flottille).

Le voyage vers la Mer Noire constitue un défi ! Le canal *Ludwig*, datant du 19e siècle, est trop étroit. Un transport par voie terrestre est obligatoire. Tout ce qui dépasse du pont des bâtiments va être démonté, ainsi que les moteurs pour gagner du poids. Les navires, après avoir remonté l'Elbe, sont chargés sur des remorques *Culemeyer* (utilisées à l'origine pour transporter des wagons de chemin de fer sur la route) attelées à de puissants tracteurs *Kaelble*. Ces imposants convois empruntent ensuite la *Reichsautobahn* jusqu'à Ingolstadt, soit une distance de plus de 300 km à la vitesse moyenne de 8 km/h. Au bout d'une semaine de route, les navires sont remis à l'eau dans le Danube, puis rééquipés ensuite en Roumanie à Galati. Les premiers doivent être opérationnels au mois d'octobre. Par la suite, selon l'évolution du front devant Odessa, d'autres unités pourront être envoyées, comme des patrouilleurs fluviaux ou des barges MFP de débarquement.



Transport routier d'un *Schnellboot*



Sur le Danube, 2 vedettes rapides avec au centre une péniche de soutien.

Dans un secret absolu, au cours de l'été 1942, la Kriegsmarine décide d'envoyer une flottille de six U-boote du type IIB (U-9; U-18; U-19; U-20; U-23 et U-24) . Cette classe de sous-marins côtiers est obsolète pour les nouvelles opérations en mer. Ses caractéristiques :

Déplacement de 414 tonnes.

Longueur totale de 42,7 m. pour une largeur maximale de 4,08 m.

La coque de pression fait 28,2 m de longueur sur 4 m de largeur.

Equipage : 25 hommes.

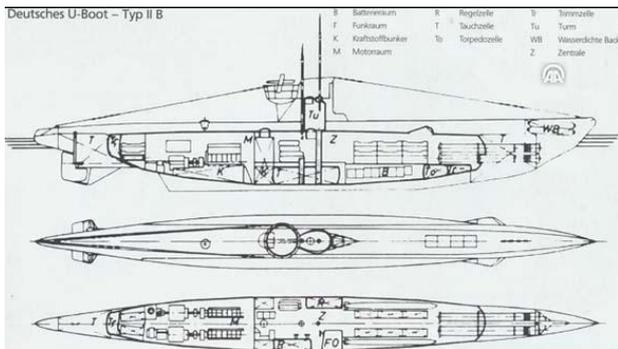
Vitesse en surface : 13 nœuds et 7 en plongée.

3 tubes avec 8 torpilles embarquées.

Autonomie de 3100 milles à 8 nœuds.



A Linz, les moteurs des vedettes sont remis en place.



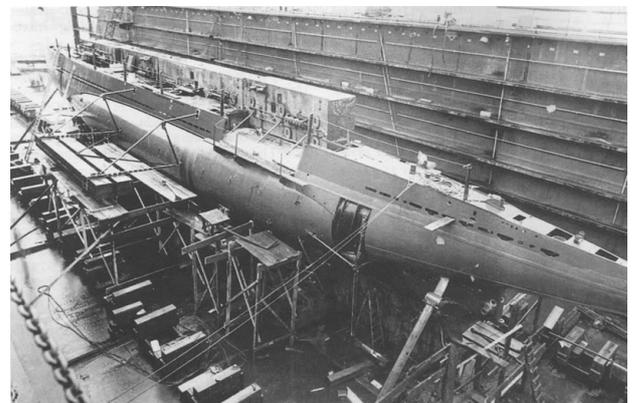
Rejoindre la Mer Noire oblige à passer par le Bosphore, sous souveraineté turque. Souhaitant ne pas remettre en cause la neutralité de la Turquie, mais aussi pour ne pas ouvrir un passage qui aurait pu être emprunté par les forces maritimes ennemies, des négociations sont tout de même ouvertes, mais elles n'aboutissent pas. La Turquie est neutre et entend bien le rester. La voie directe par le Bosphore impossible, la Kriegsmarine va alors

reprendre le mode de transfert utilisé par ses unités de surface déjà en cours. Cependant la tâche est plus complexe du fait du poids et des dimensions des sous-marins.

Un long périple à travers l'Europe :

Les six U-boat du types II - B, proviennent des écoles des bases de *Pilau* et de *Gotenhafen*. Ils rejoignent tout d'abord *Kiel* pour être préparés à un trajet de 2500 km, en partie par voie fluviale, puis terrestre et à nouveau fluviale à travers l'Europe.

Un démontage partiel dans les chantiers de *Kiel*, *Kielerwerf*, commence. On retire tout ce que l'on peut : le kiosque bien sûr, les ballasts extérieurs afin de réduire le gabarit, les moteurs, les batteries, l'armement et tout ce qui peut alléger le poids du navire. L'intérieur est vidé de tout ce qui peut être retiré. L'ensemble sera expédié par chemin de fer et par la route. Ce sont désormais des coques vides, mais de 140 tonnes, que l'on incline à 90° avant de les soutenir par plusieurs caissons flottants pour le transport maritime.



U 23 en cours de démontage à Kiel

Suivons maintenant le premier convoi, celui du U-24. Il prend la direction de Dresde en empruntant le canal de Kiel, le *Kaiser Wilhelm Canal*, afin de rejoindre l'Elbe. Mais quand il arrive à *Dresden-Übigaue*, l'ancien pont de pierres aux arches réduites oblige à emprunter la voie terrestre, par l'autoroute, vers Ratisbonne, *Regensburg*. La coque est placée sur deux remorques *Culemeyer* reliées entre-elles et d'une capacité de 70 t. chacune, tractées et poussées par de puissants véhicules *ZR 150 Faun* et *Kaelble*. A raison de 8 km/h, le convoi rejoint Ingolstadt à plus 300 km. Là, il est remis

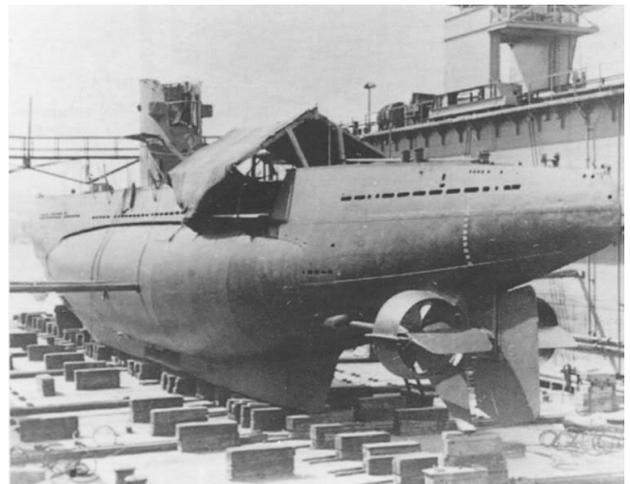
à l'eau sur le Danube, toujours couché sur le flanc, afin de pouvoir passer sous les arches du pont médiéval de *Regensburg*. À Linz, l'*U-24* est redressé, partiellement rééquipé et arrimé entre deux barges pour continuer la descente du fleuve jusqu'à Galati, *Galatz*, et son chantier naval. Là, il faudra un mois pour achever la remise en état et rejoindre *Constanta*, le port d'attache de la 30ème Unterseebootsflottille. L'armement de pont est modifié avec l'installation d'un canon anti-aérien de 2cm, ensuite remplacé par un affût double de calibre identique. Les autres U-Boot vont suivre, mais seul l'*U-9* arrivera avant que la présence de glace, le débit du courant et le niveau du fleuve n'interdisent les transferts sur le Danube jusqu'au printemps. Mis au courant de la réussite de l'opération, *Doenitz*, chef de la flotte sous-marine, autorise une nouvelle commande de 18 sous-marins de Type-III.



Avant le passage du pont de Ratisbonne, toujours couché sur le flanc. Ici la proue du sous-marin.



Sur le Danube, soutenu par deux barges



Le U-18 en cours de remontage en février 1943.

L'ensemble des remorques Culemeyer et tracteurs.



Transport routier sur l'autoroute vers Ratisbonne.

La 30ème Unterseebootsflottille en action :

Officiellement la 30ème flottille de sous-marins de la Kriegsmarine est formée à Constanta en octobre 1942 comme flottille de combat (*Frontflottille*), sous le commandement du *Korvettenkapitän* Helmut Rosenbaum. Trois commandants vont se succéder:

Helmut Rosenbaum *Kapitänleutnant* de Octobre 1942 à Mai 1944.

Clemens Schöler *Kapitänleutnant* de Mai 1944 à Juillet 1944.

Klaus Petersen *Kapitänleutnant* de Juillet 1944 à Octobre 1944

Son domaine opérationnel reste limité et les résultats en deçà des objectifs sans doute, mais l'effet psychologique de leur présence n'est pas à écarter. Le U 24 est le premier remis en service le 14 Octobre 1942. Le U 23 sera le dernier le 30 Juin 1943. Selon les chiffres officiels un total de 26 navires a été coulés, pour 45.426 tonnes au cours de 56 patrouilles



Retour de patrouille à Constanta.

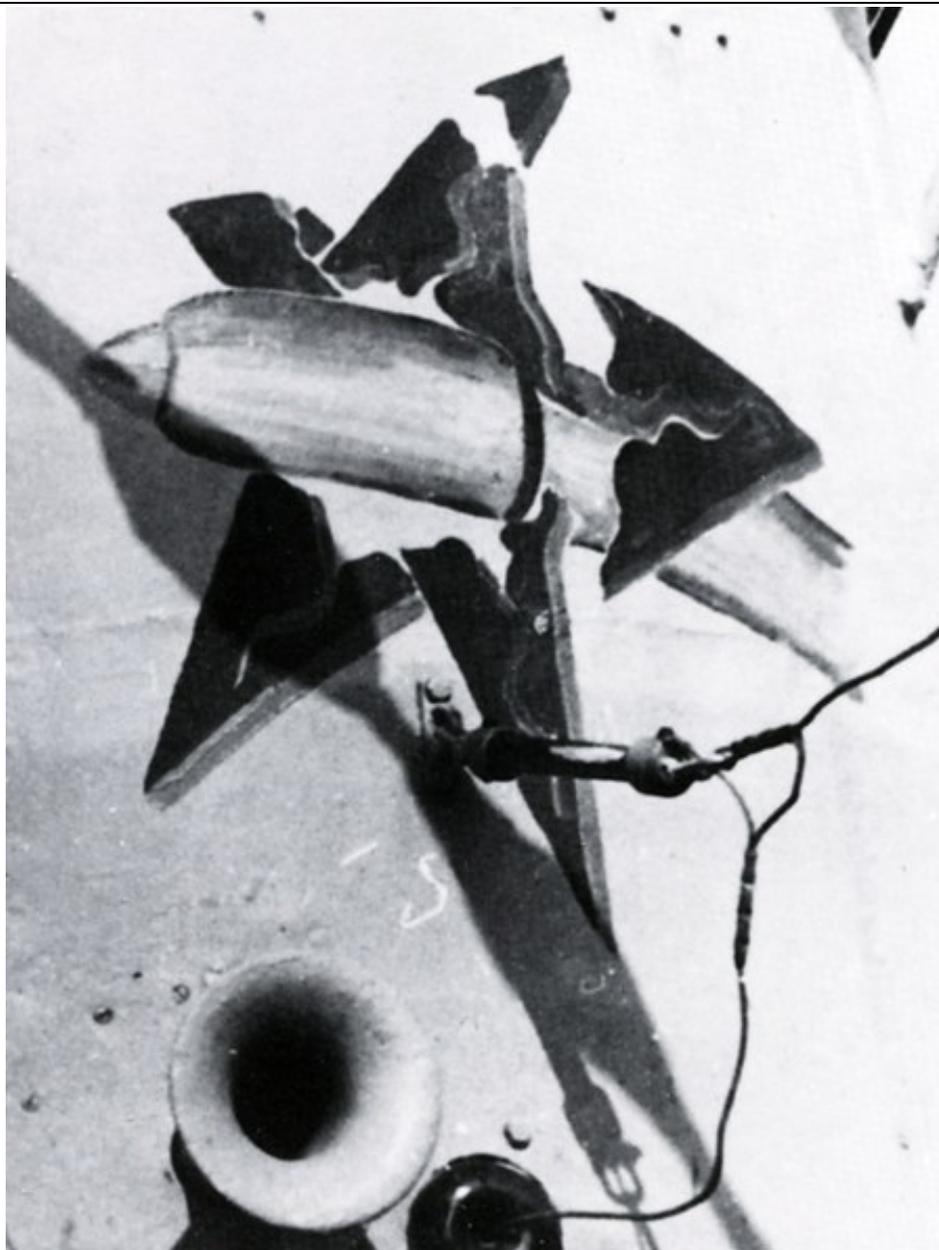
La fin de l'aventure pour la flottille :

Son histoire prend fin en septembre 1944, lorsque les trois derniers U-Boots U-19, U-20 et U-23 sont sabordés le 10 septembre 1944 près de la côte turque. En effet au mois d'août 1944, la Roumanie change de camp. Constanta est évacué le 25 août 1944, il n'y a plus de port susceptible d'accueillir les sous-marins. Le raid aérien soviétique sur Constanta le 20 août 1944 va toucher trois U-Boot présents. Le U-9 est coulé dans le port mais sera renfloué soviétique, rebaptisé *Nikolaev TS-16*, puis abandonné en 1946. Le U-18 très endommagé ne peut reprendre la mer quand les allemands évacuent la base. Le 25 août 1944, doit être sabordé sur place. Il va être lui aussi renfloué dans l'année par les Soviétiques à nouveau coulé par une torpille su sous-marin russe M-120 le 26 mai 1947 au cours de tests de tir. Enfin le U-24 ne pouvant reprendre la mer le 25 août, il sera sabordé et renfloué lui aussi, en 1952, puis abandonné en 1960. Pour les trois autres unités, toute fuite est impossible, un passage en force vers la Méditerranée a été interdit par *Doenitz*. Une ultime patrouille des trois survivants avant la destination finale, a lieu le 1^{er} septembre 1944. Le U-23 coule le transport SS Transylvanie roumaine de 5605 tonnes et endommage un

destroyer également roumain. Un accord sur la vente à la Turquie n'aboutit pas. Il ne reste donc que le sabotage, le long de la côte turque. Chaque commandant et un équipage minimal se déplace à environ 3 miles de la côte en utilisant les moteurs électriques. Après l'ouverture des vannes, ils rejoignent dans un petit bateau gonflable le rivage. Les équipages tentent de rejoindre l'Allemagne, mais sont rapidement interceptés par l'armée turque. Ils seront internés en Turquie jusqu'à la fin de 1945 dans la ville de Baysehir. Mais ne révéleront pas l'emplacement des sous-marins.

Epilogue :

En 2008, après des années de recherches dans les archives turques et allemandes, le recoupement des rares témoins et presque la traque des sous-mariniens survivants, un ingénieur de marine turc, Selçuk Kolay parvient à reconstituer une partie du puzzle sur le lieu de sabotage des trois U-Boot. C'est à trois milles au large de la ville de Zonguldak qu'il détermine la zone de recherches sous-marines. Il va alors découvrir l'épave du U-20 par 24 m de fond, et un peu plus loin celle du U-23 par 50 m de profondeur. Le troisième sous-marin, le U-19, est seulement localisé à une profondeur de 300 à 500 m.



L'émblème de la 30^{ème} flottille : Une torpille pulvérise l'étoile rouge symbole de l'URSS.

Sources : mundohistoria.com, Der spiegel, www.1940lafrencecontinue.org, passion-militaria.com, millesabords.com, Pinterest.com, wikipedia

13 : LA POINTE DU HOC (Stp 75) ou l'exploit inutile du 6 juin 1944

Par Jean Cotrez



Vue aérienne de la pointe du Hoc

CONTEXTE GENERAL :

Le 6 juin 1944, précédé par des largages de parachutistes pendant la nuit sur les flancs droit et gauche de la zone de débarquement, 156.000 hommes s'élancent sur les 5 plages choisies par le SHAEF pour ce jour le plus long qui est le début de l'opération *Overlord*. Nous allons nous intéresser plus particulièrement à une des 2 plages américaines, *Omaha* en l'occurrence mais pas aux secteurs les plus connus que sont *Dog*, *Easy* et *Fox* où eut lieu le débarquement principal mais aux secteurs *Baker* et *Charlie* qui commencent immédiatement à l'ouest de *Dog*. Pourquoi ces deux secteurs moins connus ? Simplement parce-que la pointe du Hoc que nous allons évoquer se situe à la jonction de ces deux secteurs. Signalons pour la forme, deux autres secteurs d'*Omaha* : « *Able* » tout à fait à l'ouest qui jouxte le secteur « *William* » d'*Utah beach* et « *George* » à l'est qui fait la jonction avec le secteur « *How* » de *Gold beach*. A 6,5 km environ à vol d'oiseau à l'ouest de la sortie

D1 (*Vierville*) d'*Omaha* au niveau du WN 72, se situe un autre point fortifié qui va être le lieu d'un des exploits les plus insensés de ce jour J, c'est le Stp 75 situé sur la pointe du Hoc. En effet, cet éperon rocheux de 34 mètres de haut s'avancant dans la mer était censé abriter six canons de 155 mm d'origine française, d'une portée d'une vingtaine de kilomètres. Leurs tirs pouvaient considérablement gêner les débarquements tant sur *Omaha* que sur *Utah* et ils pouvaient prendre pour cible les grosses unités marines ancrées très au large des plages. Il convenait donc de neutraliser ces canons. Un officier dira de la pointe du Hoc : « *Depuis ces falaises, trois vieilles femmes armées de balais peuvent repousser n'importe quelle force d'assaut* ». Cette tâche délicate est confiée au Lt-Col. James Earl Rudder et à ses 225 *Rangers* des 2^{ème} et 5^{ème} bataillon.

Nous n'évoquerons dans cet article que succinctement les combats, notre propos étant de vous présenter ce morceau du Mur de l'Atlantique en termes de fortifications.

GENESE DU STP 75 :

C'est en mai 1942 que le 2./832 HKAA en provenance des environs de Boulogne sur mer arrive sur le site de la pointe du Hoc avec ses six canons de 155 mm de 11,7 tonnes chacun. Ces tubes sont des canons français 155 K418(f) GPF* datant de la Première Guerre mondiale dont la portée est de 19,5 km. Ils sont installés dans des positions de campagne à ciel ouvert hâtivement creusées dans un sol très rocailleux. Les fouilles font office de parapets de protection, renforcés de quelques sacs de toiles remplis de terre. Les 12 hectares du point d'appui ne sont que sommairement aménagés. Pas de blockhaus, quelques tranchées, un baraquement en bois qui sert de cantine, une salle d'instruction, un bureau etc. Les hommes sont logés chez l'habitant dans les fermes alentour et quelques abris type « *tôle ondulée* » (*Wellblech*) sont érigés. On s'achemine tranquillement vers la fin de l'année 1942 sur ce petit bout de terre normande qui n'est pas encore un *Stützpunkt* quand arrive sur les lieux, en novembre, l'Organisation Todt (OT) et ses travailleurs qui ont reçu mission de transformer l'endroit en un point d'appui inexpugnable. Cinq cents personnes (travailleurs de l'OT, prisonniers et requis) vont se lancer dans les travaux. Une première tranche de travaux voit la construction des 6 encuvements en béton avec soutes à munitions et abris pour la troupe attenante, de 3 soutes à munitions type R134 placées entre 2 encuvements afin de pouvoir alimenter 2 postes de combats, de 3 blockhaus passifs pour le cantonnement des troupes. Un de ceux-ci implanté au centre du dispositif sert de PC de batterie. Le poste d'observation bien connu n'est pas encore construit et ce sont un poste d'observation sommaire et un mirador qu'utilisent les guetteurs.

Pendant l'été 1943, commence la seconde phase des travaux. D'abord l'OT dote le *Stp* d'un véritable poste de tir (PdT) sous la forme d'un R636 surmonté d'un poste (cuve) de télémétrie afin de guider efficacement les tirs de la batterie. De chaque côté du site sont construits deux ouvrages sur les toits desquels sont installées des pièces de 3,7 cm *Flak36*. Enfin sortent également de terre un abri sanitaire et un 4^{ème} abri pour la troupe. En décembre 1943, la *HKB 2./832* est rebaptisée *2./1260*. Début 1944, la défense terrestre à l'arrière du *Stp* est renforcée

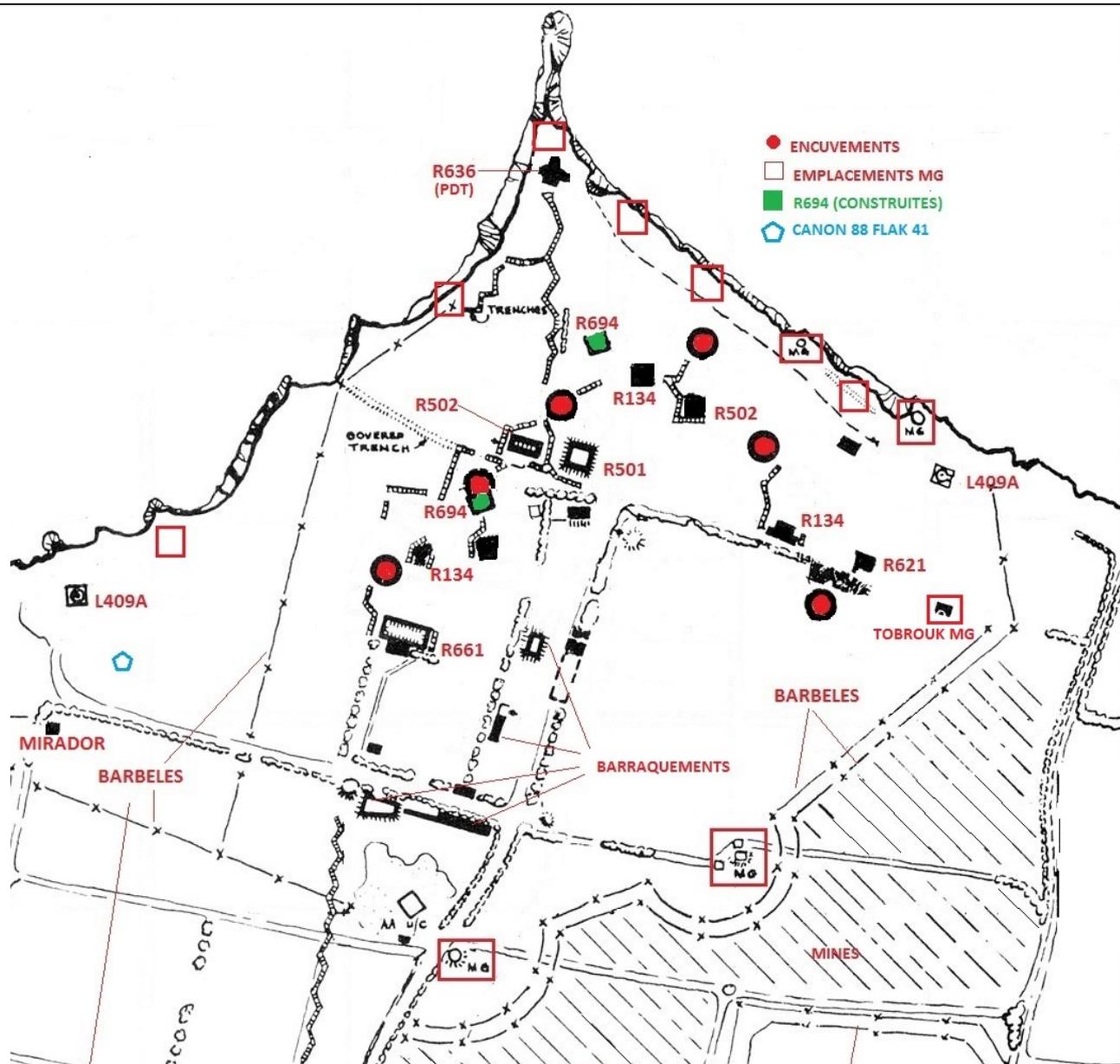
par trois pièces de 2 cm *KwK 38* et un canon de 8,8 cm.

Avec l'intensification des bombardements alliés début 1944, il est décidé de mettre les six canons à l'abri et l'OT entame la construction de quatre casemates type R694 en avril de la même année, dont deux seulement seront achevées le Jour J. En ce qui concerne la défense côté terre, le site est protégé par des réseaux de barbelés et un immense champ de mines sur le côté est du site (vers *Omaha*). Ces deux systèmes apparaissent clairement sur le plan ci-dessous.

INVENTAIRE DES BLOCKHAUS DE LA POINTE DU HOC EN JUIN 1944 :

Le plan ci-dessous reprend l'implantation des blockhaus et des postes de combat tels que les ont trouvés les *Rangers* montés à l'assaut de la pointe le 6 juin. Le *Stp 75* qui fait partie du *KVU Gruppe « percée »* comprend au total :

- 6 encuvements sur lesquels étaient installés les canons à l'origine
- 2 casemates R694 (sur 4 prévues)
- 3 soutes à munitions type R134
- 1 poste de direction de tir R636
- 2 blockhaus pour *Flak* type L409A
- 5 blockhaus passifs pour le cantonnement de la troupe (dont un abri sanitaire) déclinés comme suit :
 - o 1 x R501SK
 - o 2 x R502SK
 - o 1 x 621
 - o 1 x R661 SK (abri sanitaire avec extension)
- 3 abris type « *tôle métro* » (*wellblech*)
- 11 emplacements pour Mg dont un tobrouk Vf58c. Six de ces postes de combat sont sur la face nord-est du site, par où sera menée l'attaque. Il convient d'ajouter six tobrouks armés de Mg
- intégrés aux blockhaus passifs pour la défense rapprochée. Soit un total de 17 Mg...
- Plusieurs baraquements en bois servant de mess, cantine, bureau etc...
-



Plan de la pointe du Hoc (ou Hoe, selon les documents)**

DESCRIPTION DES OUVRAGES :

a/ les encuvements :

Commençons par les 6 encuvements d'origine sur lesquels étaient installés les canons. Chacun représente un cercle dont le diamètre extérieur mesure un peu plus de 16 mètres. Deux soutes diamétralement opposées permettent de stocker obus et gargousses pour le tir immédiat, le reste des munitions étant stocké dans les soutes R134 réparties entre les encuvements. Accolé à l'encuvement, et relié à celui-ci par un tunnel bétonné, se trouve un cantonnement avec couchettes pour dix hommes de cinq mètres de côté dont les murs font 50 cm d'épaisseur. Le canon est posé au centre de l'encuvement sur un plateau tournant autorisant un tir sur 360°. L'encuvement très vulnérable aux

bombardements est caché à la vue des aviateurs alliés par des filets de camouflage.

b/ casemate du type R694 :

Les plans les plus anciens du *Stp* de la pointe du Hoc font état de casemates de type R679 ou même de R667 et non pas R694. Mais les spécialistes sont maintenant unanimes pour confirmer que ce sont bien des R694. Sur la photo ci-dessous on remarque de part et d'autre des parpaings sur les murs extérieurs. Bien entendu, on n'a pas entassé 2 mètres d'épaisseur de parpaing. C'est une nouvelle forme de coffrage que l'on allait retrouver un peu partout sur l'*Atlantikwall* (AW). A la place des coffrages en bois, ce matériau venant parfois à manquer, on le remplace par des parpaings. On

en monte deux rangées séparées de deux mètres, on ferraille allègrement et on coule le béton à l'intérieur de cet espace. Les parpaings (pleins) sont en forme de « double U » afin de permettre le passage du ferrailage montant du radier et rendre ainsi solidaire les « cloisons » du reste du blockhaus.



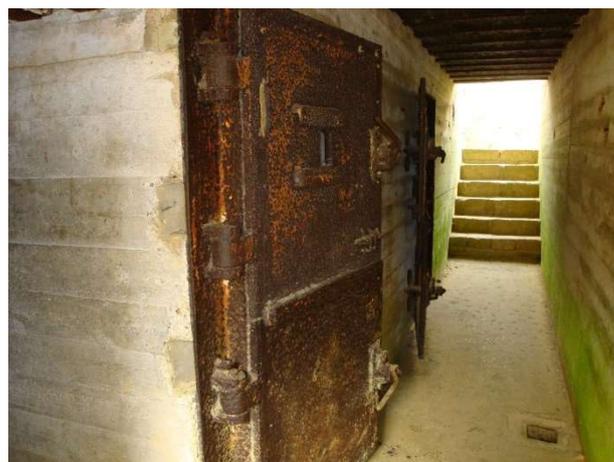
Casemate R694 du Hoc. On distingue bien les parpaings (photo auteur)

La construction de cet ouvrage nécessitait 550 m³ de béton et 33 tonnes de ferrailage. Murs et toit ont 2 mètres d'épaisseur et on note les redans ainsi que le petit front Todt protégeant l'embrasure des ricochets. Deux niches de chaque côté de la salle de combat permettent de stocker une quarantaine d'obus. A l'arrière de la salle du canon, se trouvent 2 niches supplémentaires pour le stockage des obus et gargousses (environ 150 coups). La mise en place du canon se fait par l'embrasure, ouverte à 120° à l'aide d'un palan. Un accès pour les hommes est situé à l'arrière. Il est fermé par une porte blindée à 2 battants type 728P3. Ce blockhaus ne comporte aucune pièce pour les servants.

c/ Soute à munitions du type R134 :

C'est le type de soute à munitions le plus répandu sur l'AW. L'ouvrage se compose d'un couloir desservant 2 pièces pour le stockage des munitions. Les accès à ces pièces sont perpendiculaires au couloir, évitant ainsi les coups directs. Chaque pièce mesure 3m x 5 m et l'entrée est protégée par une porte blindée à double battants type 434P01. Elles peuvent abriter plus de 600 obus de 155mm et 4.000 gargousses. Les murs et la dalle de toit ont deux mètres d'épaisseur. Le blockhaus standard est un carré de onze mètres de côté. Ceux de la pointe du Hoc ont reçu deux extensions de

chaque côté du couloir abritant des escaliers d'accès. Pour une construction standard, compter 490 m³ de béton et 28 tonnes de ferrailage.

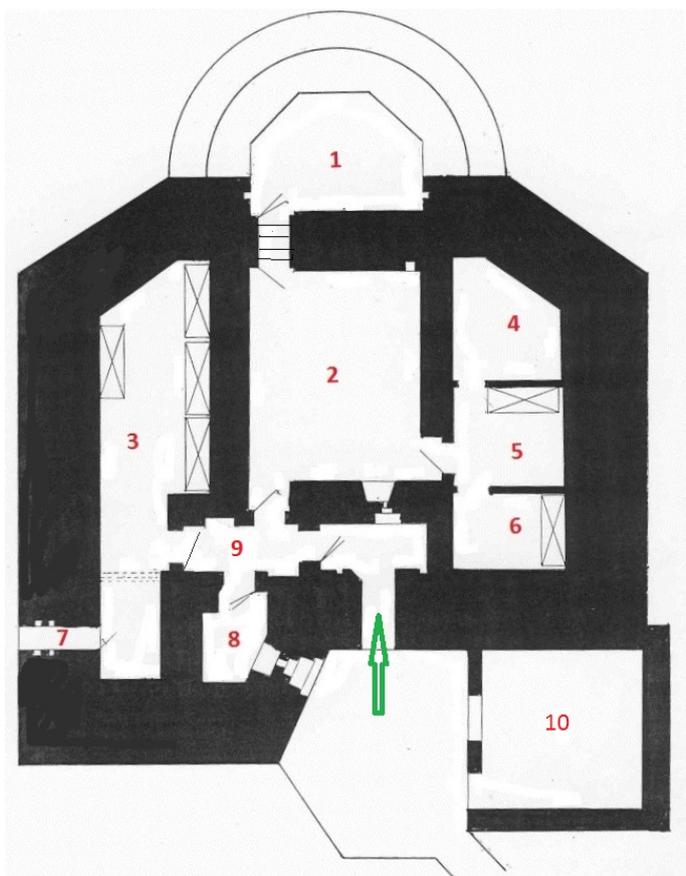


Couloir d'un R134, avec au bout l'escalier d'accès et devant les deux portes blindées de protection des pièces de stockage (photo auteur)

d/ Poste de Tir du type R636 :

Sa construction débute à l'automne 1943. Ce type de poste de direction de tir est assez répandu sur l'AW dès lors qu'il y a une batterie d'artillerie de la *Heer* dans le coin. Cet ouvrage mesure 15 m x 19 m pour 6 m de haut, depuis la base du radier jusqu'à la cuve télémétrique sur le toit. Le modèle de base (sans compter l'extension) nécessite 900 m³ de béton et 46 t de ferrailage. Celui du Hoc pourrait être lui-aussi suivi du suffixe *SK* puisqu'en plus du modèle de base, celui-ci se voit adjoindre une pièce extérieure supplémentaire au niveau de l'entrée d'environ 25 m² servant de réfectoire à laquelle est accolée une citerne d'eau d'une capacité de 5 m³, plus un tobrouk sur le côté droit de l'ouvrage à la hauteur de la cuve du télémètre. A noter que cette dernière ne possède pas de dalle de protection et n'est recouverte que par un filet de camouflage. A l'avant de l'ouvrage, légèrement en contrebas est construit un petit abri pour munitions et grenades pour l'infanterie.

En plus de sa propre capacité de détection d'objectifs grâce à son télémètre et à ses systèmes optiques (binoculaires), le pdt est relié par téléphone au *Stp 74a*, situé à la pointe de la Percée à quelques centaines de mètres à l'est du Hoc. Ce *Stp* est une station radar de la *Kriegsmarine* codée « *Imme* ». Elle est équipée de 2 radars *Würzburg See Riese Fu.SE 65*, d'un *Fu.MG 450 « Freya »* et d'un *Fu.MO 2 Seetakt* pour la détection de navires.



Plan du R636 modifié du Hoc***

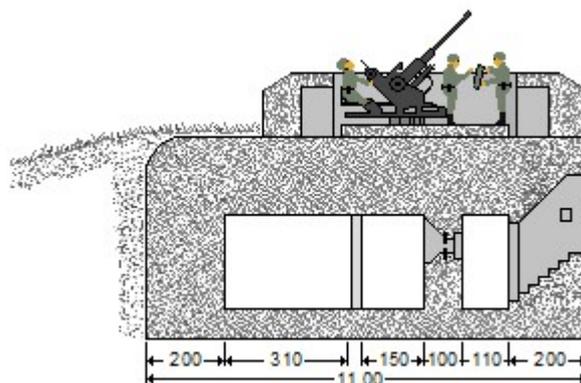
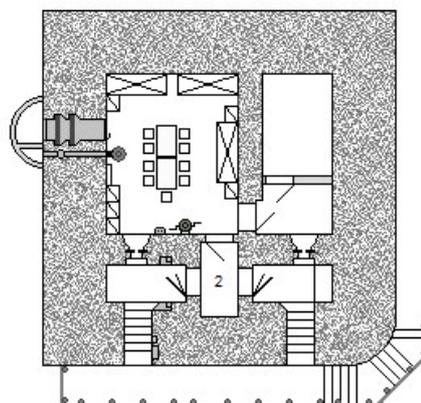
- 1 : local d'observation
- 2 : salle des opérations
- 3 : chambre pour 12 hommes
- 4 : chambre officier commandant
- 5 : salle des transmissions
- 6 : salle radio
- 7 : issue de secours
- 8 : caponnière de défense de l'entrée
- 9 : sas anti-gaz
- 10 : extension servant de réfectoire

e/ Abri pour Flak du type L409A :

Ce blockhaus de la *Luftwaffe* (L) est l'un des ouvrages de base sur l'AW pour la défense aérienne. Attention, il est décliné en plusieurs versions : L409, L409a, L409A. Les murs et la dalle de toit font 2 m d'épaisseur, contrairement à son grand frère le L409a dont les mêmes éléments font 3m d'épaisseur, avec en plus d'autres différences de structure.

L'ouvrage a la forme d'un carré de onze mètres de côté. Ses deux entrées sont protégées par des créneaux de défense intérieurs qui se rejoignent dans le sas anti-gaz. Celui-ci débouche dans la chambre pour le couchage de dix hommes. De

cette pièce on accède à deux pièces séparées servant de réserve à munitions. Sur le toit, un encuvement pour le canon avec son muret pare-éclats et en-dessous les niches pour munitions. L'accès à l'encuvement se fait par un escalier extérieur et débouche dans un petit tunnel qui donnait une légère protection aux servants en cas d'attaque aérienne. Au Hoc, une soute supplémentaire faisait face aux entrées du bunker. Il nécessitait 635 m³ de béton et 32 t de ferrailage. Il est équipé d'une issue de secours, d'un poêle de chauffage et d'un ventilateur de purification d'air. La pointe du Hoc possède Deux édifiés aux extrémités Est et Ouest.



L 409A.Plans P. Fleuridas.

f/ Abri pour personnel du type R501SK :

Ce petit blockhaus très simple de la série 500 est un ouvrage pour le cantonnement d'un groupe de 10-12 hommes. Il comprend une seule entrée protégée par un créneau intérieur. Elle débouche dans un sas anti gaz qui lui-même donne sur la pièce unique. Elle mesure 5m x 4 m. Murs et toit ont deux mètres d'épaisseur et nécessitent 356 m³ de béton. Celui du Hoc possède un tobrouk extérieur sur le côté gauche. Cet ouvrage servira de PC au commandant de batterie. En effet, la salle principale est scindée en deux parties et

une petite pièce face à la porte d'accès, séparée de la salle principale par une légère cloison, sert de poste de communication comme en attestent les arrivées de câbles du sol et les traces de fixation au mur. Comme tous les blockhaus à une seule entrée, celui-ci est équipé d'une issue de secours. De plus face à l'entrée de l'ouvrage se trouve une annexe en maçonnerie légère d'environ 25 m², ce qui accrédite l'idée que ce R501 était plus qu'un simple blockhaus pour la troupe.

g/ Abri pour personnel du type R502 :

Le site du Hoc comporte deux blockhaus de ce type que l'on peut différencier entre est et ouest (par rapport à leur emplacement géographique sur le site). Le premier (ouest) est situé juste à côté du 501 évoqué ci-dessus. Le R502 est un ouvrage abritant une vingtaine d'hommes répartis dans deux pièces identiques. Les deux entrées se rejoignent dans un sas anti gaz à travers deux portes 434P01 à double battant qui lui-même débouche dans la chambrée de gauche par une porte 19P7. Les deux chambrées sont séparées par une cloison de 80 cm mais il n'y a pas de porte entre les deux. Une pièce supplémentaire communique avec la chambrée de droite par une porte 19P7. C'est un poste d'observation équipé d'un périscope. Les alentours de l'ouvrage sont surveillés par un tobrouk sur le côté gauche du blockhaus dont l'accès se fait par l'extérieur. Les murs et la dalle de toit font deux mètres d'épaisseur. L'ouvrage nécessite 630 m³ de béton.

Le deuxième R502SK (Est) est légèrement différent. En effet, il ne possède qu'une seule entrée débouchant dans un sas anti gaz et il ne possède pas de poste d'observation mais un périscope dans le local de droite. Chaque chambrée est équipée d'un poêle de chauffage et d'un ventilateur de purification d'air. L'ouvrage est étanche aux gaz de combat.

h/ Abri pour personnel type R621 :

Dernier des blockhaus de cantonnement pour la troupe de la pointe du Hoc, le R621 situé à l'Est, à proximité d'une soute R134 et au Sud-Ouest du L409A Est. Il est remarquable avec son tobrouk surélevé sur le côté droit de l'ouvrage. La série 600 fait suite à la précédente, 500, dans le catalogue de l'OT. C'est une évolution qui prend en compte de nouvelles règles de construction, ou d'aménagements intérieurs avec un espace moins réduit pour les soldats.

Ainsi le R 621, équivalent d'un R501, abri pour un groupe de combat, comporte deux entrées protégées par une grille qui se rejoignent dans le sas anti-gaz par deux portes du type 434P01. Ce dernier donne accès à l'unique chambrée de l'ouvrage. Cette dernière est équipée d'un périscope traversant le toit de l'ouvrage, d'un poêle de chauffage et d'un ventilateur de purification d'air. L'ouvrage est étanche aux gaz de combat. Chaque accès est protégé par un créneau de défense intérieure. De plus, d'origine, le R621 comprend un tobrouk extérieur, pour la protection des environs du bunker, ce qui n'était pas prévu sur le R501. Il nécessite 485 m³ de béton et 30 tonnes de ferrailage.



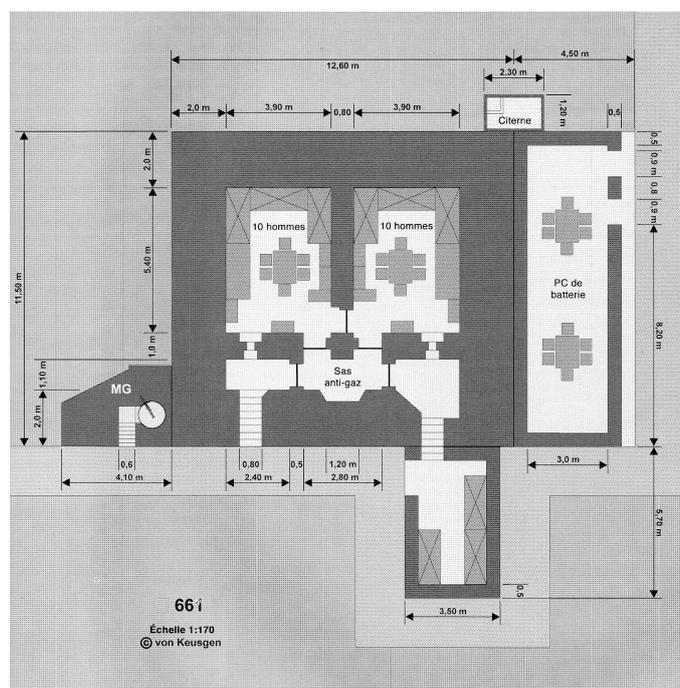
R621, ses 2 entrées et le tobrouk avec son accès (dans le coin inférieur droit de la photo)

i/ Abri sanitaire du type R661SK :

Le R661 est un abri sanitaire (infirmerie) de vingt places. Son plan est identique au R 622, abri à personnel pour vingt hommes. La seule différence concerne les angles des couloirs d'accès qui sont biseautés afin de faciliter le passage des brancards. Celui de la pointe du Hoc prend le suffixe *SK* (*SonderKonstruktion* ou construction spéciale) car l'accès de droite permet l'accès à une annexe de 20 m² pour accueillir 9 autres blessés. Les murs de ce local n'ont que 50 cm d'épaisseur. Accolée sur la droite de l'abri, une autre pièce de 34 m² qui servira momentanément de PC à la batterie (voir photo ci-dessous). Ses murs font également 50 cm d'épaisseur. Enfin, toujours accolée au bloc, une citerne d'eau de 2,7 m³.

L'abri comprend deux entrées protégées chacune par un créneau de défense intérieur, et communiquent avec le sas anti-gaz par deux portes blindées lourdes du type 434P01. Du sas

on accède aux deux chambrées par des portes blindées légère du type 19P7. Les deux pièces sont séparées par une cloison de 80 cm. Une porte blindée permet la communication entre les deux. Chacune est équipée d'un poêle de chauffage et d'un ventilateur de filtration d'air. Les environs de l'ouvrage sont protégés par un tobrouk pour MG. L'ouvrage est en protection de classe « B », soit des murs et une dalle de toit de deux mètres d'épaisseur. Le modèle de base nécessite 660 m³ de béton et 35t de ferrailage. Ouvrage étanche aux gaz de combat



Plan du R 661 SK par von Keusgen

RESUME DES COMBATS :

Avant d'évoquer les combats, il convient de parler des bombardements qu'a subi la batterie de la pointe du Hoc. En résumé :

15 avril 44, 21 mai 1944, 5 juin 1944 (quand 124 *B-26 Marauder* larguent 700 tonnes de bombes sur le site).

Le 6 juin avant l'assaut, quatre cuirassés US ouvrent le feu d'une distance de plus de 17 km. Six cents obus touchent le site. Enfin, et pour finir, le raid à basse altitude de 18 *B-26* de la 9th *Air Force* quelques minutes avant l'assaut des *Rangers* de James Earl Rudder. Le visiteur encore aujourd'hui peut constater de visu les résultats de ces multiples bombardements massifs, que ce soit au niveau du terrain couvert de profonds cratères (voir première photo de cet article) ou celui des ouvrages dont certains sont pulvérisés.

Le reste est passé dans la légende des *Rangers*. Après des écarts de navigation qui dirigent les barges vers la pointe de la Percée (autre objectif des *Rangers*), elles atteignent la face est du Hoc à 07h10 et l'ascension à l'aide de grappins et d'échelles de pompiers débute sous le feu nourri des Allemands qui ont eu le temps de se reprendre après les terribles bombardements qui viennent d'avoir lieu. Ils attendent de pied ferme les assaillants et les repoussent à coup d'armes légères et de grenades. Malgré le déluge de feu, à 7h40 les premiers *Rangers* atteignent le haut de la falaise et se ruent vers les encuvements et casemates pour constater que les canons ont été remplacés par des leurres en bois.

Les Allemands résistent farouchement autour et dans le R636 et le L409A Ouest (avec le soutien du 88). Mieux, ils contre-attaquent à plusieurs reprises. Car eux reçoivent des renforts, ce qui n'est pas le cas des *Rangers*. Rudder installe son PC derrière le L409A Est. A sa demande de renfort, on lui répond : « *Impossible* ». Ils n'arriveront finalement que le 8 juin au petit matin. Une patrouille découvre les canons en retrait du site à environ 1 km de leur emplacement prévu. Ils sont détruits par les *Rangers*. Le bilan fait état de 135 tués sur 225 hommes engagés.



« *Lead the way, Rangers* »

Insigne et devise des *Rangers*

* : GPF = grande puissance Filloux

** : schéma bien connu de la pointe du Hoc. Je l'ai simplifié, éclairci et légendé afin de le rendre plus compréhensible.

*** : plan initial du à Dirk Peeters/ BELFRA. Je l'ai juste simplifié et légendé.

Sources : HK von Keusgen, « *Pointe du Hoc* », Heimdal, 2006

Alain Chazette, « *Atlantikwall – Omaha beach* », Editions Histoire & Fortifications, 2014

14 : CEUX QUI RESTAURENT...

Le grand blockhaus de Batz-sur-mer

Par Jean Cotrez

Après quelques mois de sommeil, faute de matière première, la rubrique « ceux qui restaurent... » revient dans votre Histomag. Pour le coup le nom aurait dû être changé en « ceux qui ont restauré » puisque nous allons parler du grand blockhaus de Batz-sur-mer dont la restauration est terminée depuis quelques années. C'est lors des dernières journées du forum en juin dernier, organisées par Patrick Fleuridas que nous sommes allés sur les lieux et sur place, Luc Braeuer copropriétaire du blockhaus avec son frère Marc nous a fait une présentation complète ce magnifique ouvrage du mur de l'Atlantique. Luc a gentiment accepté de répondre aux questions de l'Histomag. Qu'il en soit remercié.



Luc Braeuer (à gauche) et son frère Marc au second plan en compagnie de vétérans (1)

Histomag : Comment passe-t-on, après des études d'ingénieur pour vous et de commerce pour votre frère, de Lamorlaye, charmante petite ville de l'Oise à Batz-sur-mer avec un blockhaus complètement abandonné sur les bras ?

Luc Braeuer : Depuis notre plus jeune âge avec mon frère Marc nous étions passionnés par le débarquement de Normandie, notamment

parce que les musées sont nombreux dans ce secteur. Nous y sommes souvent venus de la région parisienne. Lors d'autres séjours en Bretagne et sur l'Atlantique, nous avons remarqué que personne sur la côte ne racontait ce qui s'était passé pendant la Seconde Guerre mondiale. Même les livres étaient rares... La région de Saint-Nazaire était celle qui présentait le plus d'événements marquants : naufrage du paquebot Lancastria le 17 juin 1940, une base sous-marine avec deux flottilles de U-Boote, cinquante bombardements, l'Opération Chariot premier raid important mené par les Britanniques sur les côtes françaises occupées, la Poche de Saint-Nazaire dernière région libérée de France... Durant l'été 1994 - j'étais encore aspirant dans l'armée de l'Air à Saintes pour mon service militaire - nous avons découvert à Batz-sur-Mer ce Grand Blockhaus à l'état de ruine, resté abandonné 53 ans depuis la fin de la guerre. Nous nous sommes dit que c'était là, dans ce bâtiment d'époque, que nous devions présenter tous ces événements. Comme nous avons terminé les études "sérieuses" que nos parents nous avaient fixés comme objectif, ils ont dû accepter que nous tentions de vivre de notre passion... Pas seulement comme un hobby de temps en temps, mais pleinement chaque jour !

HM : Comment apprenez-vous que le bâtiment est à vendre ?

LB : Nous l'avons d'abord loué pendant quatre ans à la Marine Nationale, en ayant signé avec eux une AOT (Autorisation d'Occupation Temporaire). Cette AOT précisait que l'armée pouvait "reprendre le bâtiment à tout moment, sans justificatif". Nous avons donc pris un risque énorme d'entreprendre à nos frais les travaux complets de restauration et de transformation en musée, sachant que l'armée pouvait le récupérer une fois remis à neuf... Mais tout s'est bien passé, et au bout de quatre années d'ouverture du

musée le blockhaus a été déclassé par l'armée, ce qui signifiait qu'il ne pouvait plus leur servir. C'est là que les discussions pour la cession ont commencé.

HM : Pouvez-vous nous décrire le blockhaus et quel a été son rôle pendant la seconde guerre mondiale ?

LB : Ce blockhaus était le poste de commandement de la 4e batterie du 280e Bataillon d'artillerie côtière de la marine allemande. Il a été construit face à la mer, posé sur le roc, entre octobre 1942 et février 1943 : 125 tonnes de fer à béton, 1800 m³ de béton, un poids estimé à 4500 tonnes... Il comporte cinq niveaux dont trois d'observation, où des optiques permettaient aux marins allemands qui se relayaient jour et nuit jusqu'à 28 m au-dessus de la mer de surveiller, entre Belle-île et l'île de Noirmoutier, si des bateaux alliés approchaient vers Saint-Nazaire. C'est seulement dans ce cas que les deux canons sur voie ferrée de 240 mm situés 500 m derrière ce blockhaus, au ras du sol, auraient dû être dirigés pour bloquer la Loire à 22 km, l'accès aux ports de Saint-Nazaire puis Nantes. Si ce bunker est important par son volume, c'est qu'il devait diriger une batterie nouvelle prévue pour être opérationnelle fin 1944, avec quatre canons puissants de 305 mm, d'une portée de 51 km. Cette batterie aurait pu croiser ses feux avec les canons de la batterie de Plouharnel sur la presqu'île de Quiberon. Seul un emplacement de tir a été construit et terminé. Le blockhaus était tellement grand et haut qu'il ne pouvait être enterré ou camouflé par des filets, il avait été déguisé en grosse villa avec 31 fenêtres peintes et un double toit en bois !

HM : Quelles ont été les différentes étapes de la restauration du blockhaus ?

LB : Il a fallu d'abord sortir plusieurs tonnes de débris en tous genres... Puis sabler les murs remplis de graffitis et les plafonds noirs de rouille, avec 8 tonnes de sable... Une opération compliquée en milieu fermé, dix jours de travail à quatre... Après l'enlèvement de tout le sable la peinture : une couche d'antirouille sur les plafonds puis deux couches de beige - cela n'a plus bougé depuis 19 ans, deux couches de blanc

sur les murs. Après est venu le moment des vitres à poser pour la future muséographie... Puis les panneaux explicatifs... Les vidéos...

HM : Avez-vous été aidés par les institutions dans votre projet ?

LB : Nous sommes privés... Nous n'avons reçu aucune aide de l'état. Mais la plus importante pour nous, c'était celle qui est venue spontanément des anciens combattants français, contents que l'on parle enfin d'eux dans ce front oublié, qui nous ont confié leurs témoignages, mais aussi leurs drapeaux, souvenirs personnels...

HM : Présentez-nous des collections exposées dans les différentes salles. Tout est à vous ? Si vous possédiez déjà tout ça avant l'ouverture du musée, vous deviez avoir des problèmes de stockage... ?

LB : Heureusement avant l'ouverture nos parents nous avaient laissé mettre nos collections dans un garage et un grenier que nous avons nous-même aménagé ! Nous avons déjà une collection assez fournie, ce qui nous a permis, dès l'ouverture, de pouvoir présenter des scènes dans le musée. C'est au fur et à mesure des années que la collection du musée s'est considérablement enrichie par des centaines d'objets locaux apportés d'abord par les vétérans de tous pays, puis leur famille ensuite.

HM : Le 1^{er} juillet 1997, c'est l'ouverture du musée. Parlez-nous des expositions et dans quel esprit les avez-vous installées.

LB : Nous avons partagé la muséographie en deux parties :

- En haut : les Alliés pour rappeler le raid britannique du 28 mars 1942, les deux scènes de la reddition de la Poche de Saint-Nazaire à Cordemais le 8 mai 1945 puis à Bouvron trois jours plus tard, et enfin la découverte du blockhaus par les Français et les Américains au moment de la Libération.

- En bas, les soldats de l'Axe au moment de Noël 1944, l'occasion pour plusieurs visiteurs de venir dans le blockhaus rendre visite aux marins de l'artillerie côtière. Ces scènes avec cinquante mannequins en tenue d'époque sont toutes rattachées à des épisodes qui se sont réellement

déroulés, chaque mannequin représente une vraie personne de l'époque présentée par photos ou livret militaire... Trois vidéos avec vingt témoins de l'époque complètent la visite, ainsi que de nombreux dioramas et des centaines d'objets personnels identifiés en vitrine.



Le blockhaus camouflé pendant la guerre.

HM : Au-delà du blockhaus lui-même vous mettez l'accent sur les combats dans toute la région durant le conflit. C'était important pour vous ?

LB : Bien sûr, au départ c'est la visite du site qui attire les visiteurs qui sont peu nombreux à connaître l'histoire locale. Nous sommes heureux qu'ils puissent découvrir tout ce qui s'est passé (nauffrage du paquebot Lancastria le 17 juin 1940, une base sous-marine avec 2 flottilles de U-Boote, cinquante bombardements, l'Opération Chariot premier raid important mené par les Britanniques sur les côtes françaises occupées, la Poche de Saint-Nazaire dernière région libérée de France) et qu'ils ignoraient.



Luc entouré de vétérans dans le musée (2)

HM : Est-il difficile de nos jours de maintenir ouvert musée tel que le vôtre? Le devoir de mémoire a-t-il un avenir, surtout chez les plus jeunes ?

LB : Nous sommes avant tout des passionnés, nous ne comptons donc pas nos heures. Notre récompense, c'est tous les jours d'avoir des visiteurs qui nous félicitent pour avoir pris cette initiative. Cette histoire locale aurait complètement disparu si on ne s'en était pas occupé, c'est le cas dans d'autres régions malheureusement. On cherche tous une justification à notre existence, je pense qu'on l'a trouvée... D'autant qu'en parallèle au musée, nous avons publié une quarantaine de livres grâce à toutes nos recherches et nos contacts, certains ont même été traduits en plusieurs langues ! Nous avons aussi participé à plusieurs émissions et reportages historiques pour la télévision. En ce qui concerne les jeunes, c'est une visite dans un musée comme le nôtre qui peut déclencher un intérêt pour l'histoire. Nous revoyons régulièrement des adultes ou des adolescents qui nous racontent que c'est par leur visite ici qu'ils sont devenus passionnés, cela fait vraiment plaisir...

HM : Parlez-nous de l'aspect pédagogique de votre musée envers les écoles et collèges.

LB : Nous recevons de très nombreux groupes scolaires principalement du département. En une heure trente de visite ils ont la possibilité de découvrir l'histoire locale de cette époque, une histoire tellement locale qu'elle n'est même pas mentionnée dans les manuels scolaires... C'est aussi l'histoire souvent de leurs propres grands-parents ! D'ailleurs nous avons la chance d'avoir au musée, tous les jours, un ancien combattant de 92 ans, Maurice, qui avait participé à l'encerclement de la Poche de Saint-Nazaire. Il est toujours là en cas de visite scolaire, sa présence leur montre que cette histoire n'est pas si lointaine !

HM : Présentez-nous vos deux autres musées, je parle de l'abri sanitaire des Sables d'Olonnes et du bunker de la Rochelle.

LB : L'ouvrage sanitaire du type R 118c présente une collection complète de matériels et d'objets originaux sur le thème du service de santé allemand tel qu'il fonctionnait dans un abri sur le mur de l'Atlantique. Notre 3e musée a été ouvert en 2013 à La Rochelle, dans l'ancien bunker des officiers des sous-marins allemands situé sous l'hôtel des Etrangers, en plein centre-ville historique. Un site incroyable vraiment, entre nous on l'appelle "la grotte de Lascaux du Mur de l'Atlantique", car ce bunker entièrement décoré de fresques à thème marin (sirènes, poissons, marins...) est resté entièrement préservé ! Sur internet à découvrir sur www.bunkerlarochelle.com mais c'est beaucoup mieux en vrai, en plus il est ouvert 11 mois sur 12 (fermeture en janvier). Nos trois musées reçoivent environ 85 000 visiteurs par an...

HM : Au fait quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

LB : Si c'était à refaire ? A 100% oui ! Et bonne chance à tous les passionnés, à tous les collectionneurs de bonne volonté qui s'investissent ailleurs pour faire bouger les choses. Partager sa passion avec les autres et en vivre, quelle chance... Bien sincèrement à tous, Luc et Marc Braeuer

NDLR : *Luc Braeuer est l'auteur de nombreux livres sur le mur de l'Atlantique, la région de Saint-Nazaire pendant la guerre, les sous-marins, entre autres. Si vous souhaitez les feuilleter rendez-vous à la boutique du musée, sur le parking. Elle est en accès libre et elle possède une grande variété d'ouvrages.*



Luc sur les marches d'accès à l'entrée du blockhaus avec des vétérans FFI (3)

Nb Toutes les photos sont de Luc Braeuer

1 : 2011, cérémonie commémorative du 8 mai 1945, de gauche à droite : Luc Braeuer, le Colonel de Rochecouste 97 ans ancien commandant de Bataillon FFI sur la Poche de St-Nazaire, Marc Braeuer responsable des éditions du Grand Blockhaus qui éditent, entre autres, les très pratiques guides Europe des musées 14-18 et 39-45, Jean Viart, ancien du 8e Cuirassiers dont l'automitrailleuse a défilé sur la place de la victoire à La Baule le 11 mai 1945, jour de la libération de la Poche.

2 : 2015, l'ancien Sergeant Randy Bradham de la 66th US Infantry Division, Luc et Maurice Moreau l'ancien policier militaire qui a escorté le général de Gaulle, de La Baule à Saint-Nazaire ! Tous les deux ont préfacé les derniers livres de Luc parus en 2015 avec 1100 photos "La Baule Occupation - Libération".

3 : 1997, Luc Braeuer avec des vétérans de l'escadron de chars Besnier ayant combattu sur la Poche de Saint-Nazaire, sur les marches d'entrée du musée. Ils faisaient partie du seul groupement FFI blindé de l'histoire de la

Libération. Luc a raconté leur histoire dans un livre très illustré (l'un des 32 qu'il a écrit !) intitulé "Les chars de la Résistance".

Les informations pratiques sur le musée :

LE GRAND BLOCKHAUS
Musée de la Poche de St-Nazaire
12 route du Dervin, Côte Sauvage
F - 44740 Batz-sur-Mer
FRANCE

Mail : grand-blockhaus@wanadoo.fr
Tél. / Fax 00 33 (0)2 40 23 88 29
Site : www.grand-blockhaus.com

Informations pratiques :

Ouvert de 10h à 19h tous les jours du 1er avril au 11 novembre,
et de 10h à 18h pendant les vacances scolaires de février
Durée de la visite libre environ 1 heure
Parking gratuit, parking vélos, boutique

15 : EBEN EMAEL, l'autre vérité

Par Jean Cotrez

Après avoir sorti son livre « Eben-Emael, l'autre vérité » et être venu en discuter longuement sur notre forum, Hugues Wenkin (pseudo calkstein sur le forum) a accepté de répondre à nos questions dans le cadre de l'interview de l'Histomag. A noter qu'il signe un article sur Eben-Emael dans le dernier « Guerre & Histoire ».



Hugues Wenkin

Histomag : D'abord, pourquoi vous êtes-vous repenché en 2016 sur la chute du fort d'Eben-Emael ? Tout avait déjà été écrit sur le sujet non ?

Hugues Wenkin : Non justement tout n'avait pas été écrit. En fait, en 2010 lors de la rédaction d'un Hors-série pour les éditions Caraktere, j'avais demandé au centre de documentation historique la possibilité de consulter le dossier Jottrand (Officier commandant le fort – NDLR). Il était à l'époque encore classé secret, après bien des insistances j'ai pu le consulter sans pouvoir en prendre copie. N'ayant pas beaucoup de temps, je l'avais à peine parcouru, mais j'en avais vu assez pour comprendre qu'il contenait une

vraie bombe historique. En 2014, lorsque j'ai rédigé cet opus, je me suis de nouveau rendu au centre de documentation et j'ai découvert qu'il était accessible au public. J'ai donc tout photographié et découvert tout ce que j'ai mis dans mon livre.

HM : Quel est le rôle stratégique du fort dans le système de défense du canal Albert et plus largement de la Belgique ?

HW : Appuyer la défense de Liège et du canal Albert pour empêcher une invasion depuis le nord. En avril 1940, cependant, Gamelin refusant de pousser ses troupes jusqu'au canal, la position a été considérée dangereuse à défendre, car l'état-major belge savait qu'il était dans l'incapacité de défendre seul la position. S'y accrocher équivalait donc à voir les troupes défendant Liège se faire enfermer dans un chaudron. Il a donc été décidé de limiter son rôle à une mission de fixation, le temps d'organiser une défense cohérente avec les Français sur la ligne KW.

HM : Quelles sont les caractéristiques et l'armement du fort d'EE ?

HW : L'équivalent de deux batteries d'artillerie : douze pièces de 75mm sous casemate (portée 11km) et quatre sous coupole et deux pièces de 120 mm sous coupole (portée 17,5 km). Le tout est capable d'envoyer deux tonnes d'obus à la minute. Le reste consiste en défenses périphériques. Le fort est capable dans les faits d'interdire, ou du moins de gêner efficacement, les mouvements dans une périphérie de 17km de rayon. Enfin, si tout avait marché comme prévu...

HM : Comment les paras allemands ont-ils pu se poser si facilement sur les superstructures du fort ? Pas de défense antiaérienne ? Pas de mines ? Pourquoi les casemates MI nord et MI sud ne sont pas entrés en action ?

HW : C'est là le premier problème qui est resté secret très longtemps : les défenseurs n'étaient pas à leur poste. Les rares hommes présents dans les casemates ne pouvaient pas tirer, il leur avait été interdit d'ouvrir les caisses de munition pour éviter la corrosion... Pour les mitrailleuses

anti-aériennes, le rapport de la commission doute même de l'explication donnée : l'autorisation de tir qui n'a jamais été donnée et évoque même une arrivée dans les postes de combat en même temps que les planeurs...



Entrée du fort, état actuel.

HM : On a parlé de lacunes lors de la mise en alerte de fort. Vous confirmez ? Au fait quelle était la procédure à EE ?

HW : Tous les postes de combat devaient être occupés dans la demi-heure, la garnison de complément à Fonck devait être alertée et se mettre en route vers le fort. Vingt coups de canon devaient être tirés (5 dans les 4 azimuts) pour alerter le personnel dormant à l'extérieur.

HM : On a écrit ici ou là que plusieurs postes de combat n'étaient pas occupés lors de l'attaque. Vrai ou faux ? Si c'est vrai pour quelle raison ?

HW : C'est malheureusement vrai, le commandant a demandé qu'une partie du personnel de défense périphérique descende à l'étage administratif pour déménager les archives. Personne n'avait alerté la caserne de Fonck ni n'avait jugé utile de tirer les coups de canon d'alarme.

HM : Parlez-nous de la garnison du fort, de ses hommes et de ses officiers. Il semble qu'une affectation à EE était souvent considérée comme une punition.

HW : En fait, EE était loin de tout et inconfortable (très humide, les bronchites étaient nombreuses). Bien qu'il s'agisse alors d'une arme de pointe, peu de monde se bousculait au portillon. Ceux qui y étaient se sentaient effectivement punis de s'y retrouver. La motivation n'était guère élevée.

HM : Peut-on mettre en doute la combativité et la motivation de la garnison d'EE lors de l'attaque allemande ?

HW : Pas plus que dans les autres forts. C'est un manque de rigueur, des officiers mal préparés, en nombre insuffisant et un certain relâchement à la suite d'un changement de commandant qui sont à l'origine du drame. Dans l'ensemble, les postes de combat épargnés par la première attaque se sont très bien défendus, mais le mal était fait.

HM : Le fort a-t-il été soutenu par d'autres forts alentours et y a-t-il eu des mouvements de troupes pour tenter de venir le dégager ?

HW : Oui, tout d'abord un peloton d'infanterie très mal reçu par le fort qui n'a pas coordonné ses moyens avec lui. Une contre-attaque d'un bataillon d'infanterie devait avoir lieu, les moyens ont été rassemblés, mais rien l'opération a été annulée à cause d'une information erronée. Un cafouillage en somme.



Casemate Maastricht 2 avec ses 3 canons de 75.

HM : Est-ce que la chute rapide du fort a eu des conséquences militaires importantes ?

HM : Non, par contre elle a eu un fort impact sur le moral de toute l'armée belge.

HM : Quelles ont été pour vous les plus grosses surprises lorsque vous avez consulté les 2000 pages du rapport de la commission des forts, concernant EE ?

HW : Qu'en réalité le simple respect des procédures, exécutés dans la rigueur aurait à mon avis suffi à mettre en échec l'attaque allemande. Cette somme d'erreur est demeurée secrète tant elle était inavouable et pendant 70 ans le mythe du surhomme nazi, bien entraîné, surarmé a été exploité pour dissimuler la vérité.

HM : Votre livre a-t-il eu un retentissement en Belgique ? Vous jetez quand même un pavé dans la cour des militaires...

HM : Le livre a eu un gros impact. Il s'est très bien vendu et continue de se vendre. J'ai eu des réactions émotionnelles, des gens qui s'énermaient lors de conférence en apprenant la

vérité, des enfants de défenseurs outrés d'apprendre la vérité qui avait coûté la vie à leur père. Par contre, aussi choqués soient-ils, ils m'ont remercié très chaleureusement d'avoir dit la vérité. Une dame m'a dit que son papa était mort sur le canal, elle n'était âgée que de trois ans. Connaître enfin la vérité l'aide à faire son deuil. Par contre, aucune réaction de l'armée si ce n'est un accueil favorable, car la lumière sur un échec a finalement des vertus positives pour l'avenir. Un Colonel m'a demandé de faire une conférence devant ses officiers estimant que l'apprentissage était très positif.

HM : Avez-vous des projets d'écriture au sujet de la Seconde Guerre mondiale ?

HW : Oui, plus d'une dizaine et tout est déjà écrit depuis des années. Cette année, je publie l'histoire de la brigade Piron (à paraître en mars). Je voulais me rattraper d'avoir écorné l'honneur

militaire belge. Encore une fois, la vérité découverte contenait des choses inavouables.

Bien que et j'insiste, les hommes de Piron sont et demeurent irréprochables.

HM : Quelle est la bonne question que je ne vous ai pas posée ?

HW : Pourquoi avoir publié la vérité. J'y réponds : en permettant à la vérité de faire son chemin, certes j'ai rouvert une page pénible de notre histoire. Cependant, montrer les défaillances belges a pour avantage de remettre en perspective l'assaut nazi. En démontrant qu'en ce petit matin du 10 mai, l'armée allemande a bel et bien vaincu sans péril, il est permis de diminuer la gloire que le régime hitlérien en a retirée abusivement pour les besoins de sa propagande.

